

F N° 2

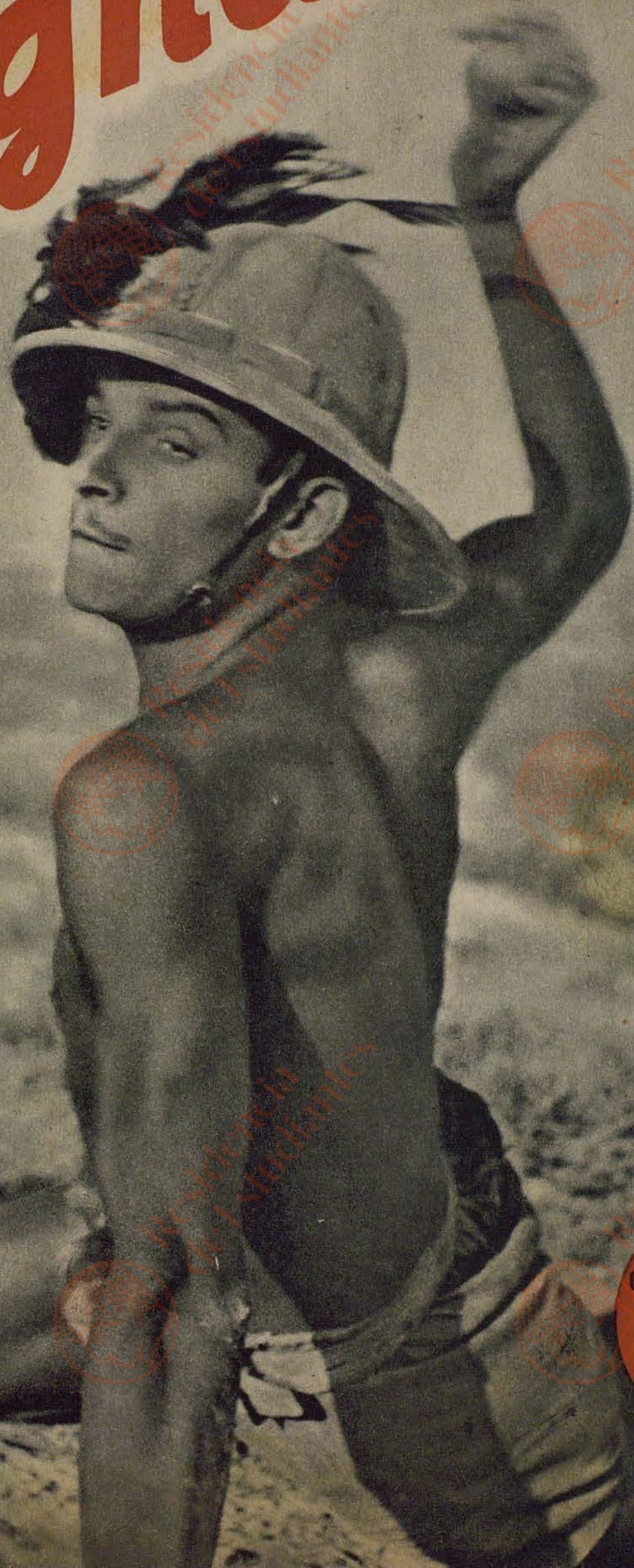
4 fr.

2^{me} NUMERO DE JANVIER 1942

Belgique 2,50 fr. / Bohême-Moravie 2,50 Kr. / Bulgarie 8 leva / Croatie 5 kounas / Danemark 50 ore / Espagne 1,50 pes. / Finlande 4,50 mk. / France 4 fr. / Grèce 12 drachmes / Hongrie 40 fillér / Italie 3 lire / Norvège 45 ore / Pays-Bas 20 cents / Portugal 2 esc. / Roumanie 16 lei / Serbie 5 dinars / Suède 53 ore. / Suisse 45 centimes / Slovaquie 2,50 cour. / Turquie 12 kurus

Luxembourg et Styrie méridionale 25 fl.

Signal



«Credere,
Obbedire, Combattere»
(Croire, Obéir, Combattre!)

Voir nos reportages à
l'intérieur du numéro

Cliché
du correspondant de guerre
Kemeweg PK

L'ECOLE DES RESTRICTIONS

Le rationnement et le marché noir sont deux des formes sous lesquelles l'Europe d'aujourd'hui mène la lutte contre le passé. Rationnement vient du latin « ratio », signifiant raison. Le marché noir, dans un ordre d'idées différent, évoque les milieux louches de la société et que dépeignent les romans policiers. Un peuple pourrait difficilement trouver meilleur organisateur des questions économiques que la raison, malgré ses apparences souvent ennuyeuses et toujours austères. Elle se présente sous l'aspect de formules, de cartes et de tickets. Elle est hérissée de statistiques, de paragraphes, de numéros d'ordre. L'égalité dans la distribution, représentant une forme de l'équité, lui importe bien plus que le caractère particulier de chacun. Elle a toute forme de romantisme en horreur ; bref, on la supporte avec patience, mais sans enthousiasme.

Le marché noir est autre chose. Ses pratiques et ses vendeurs sont enchantés du rationnement. En effet, si tout était en abondance, on ne verrait pas cette chasse captivante aux stocks clandestins ; on n'entendrait pas parler de livraisons interceptées ; on ne chercherait pas le client dont la conscience est aussi élastique que son porte-monnaie est bien garni. Il n'y aurait pas de ces affaires fructueuses dont, aux dépens de la masse, profitent quelques-uns. Comme le voleur tire son bénéfice de la richesse, le corsaire économique, maître du marché noir, vit du rationnement. Les affaires louches ont, avant tout, besoin d'un masque de vertu et ceux qui les pratiquent se sont faits les derniers avocats de l'économie libérale. Là où l'offre et la demande, les prix et les bénéfices jouent leur mauvais jeu sans contrainte, règne une abondance dont la vie rationnée n'a aucune idée. Ceux qui font fi de la morale et ne prisent que l'argent peuvent admirer ces beautés du libéralisme. Les masses, elles, ont peu de penchant pour les privilèges d'une minorité, pour un favoritisme appartenant au passé. Elles songent à assurer l'avenir et c'est pourquoi elles ont opté pour la raison.

Mais bien des gens ne savent quel parti prendre. Un peu de pain et presque pas de beurre à y étaler ! Voilà une épreuve qui mesure la morale économique de l'homme comme celle des peuples. Les uns, par des moyens détournés, cherchent à se procurer ce que leur refuse l'ordinaire, ce qu'il est généralement difficile d'obtenir. Ne pouvant rien changer à la situation, les autres se résignent et se croient bons citoyens parce qu'ils sont fatalistes. Il est cependant des personnes pour lesquelles la pénurie de biens matériels est d'un grand enseignement. Elle éveille chez eux le sens national de la responsabilité, elle stimule leur activité. Il en va de même des peuples. Certains ont combattu la disette en offrant l'aumône à leurs chômeurs, certains autres en réorganisant complètement leur structure économique. En Allemagne, par exemple, l'éventualité du manque de vivres en temps de paix avait déjà suffi pour que le peuple réalisât un effort peu différent de ceux exigés en temps de guerre.

Le paysan français, parcourant son champ, voit qu'il obtient actuellement un rendement en blé que son voisin

allemand connaissait déjà en 1904. L'éleveur roumain possède, par hectare, un cheptel inférieur de moitié à celui de l'éleveur allemand. En Espagne, la vache laitière ne donne même pas le tiers du lait qu'on trait d'une vache allemande. Ces quelques exemples suffisent à montrer que le continent européen n'a pas encore utilisé à fond ses richesses naturelles. Si chaque nation élevait son rendement agricole au niveau de celui de l'Allemagne, la disette ne serait plus à craindre et, si les peuples consentaient à sacrifier une partie de leurs loisirs, le problème du pain quotidien ne leur causerait plus de soucis.

Est-ce que nous accepterions donc cette pénurie de marchandises ? Non, car l'énergie humaine, comme le démontre l'Histoire, s'est toujours efforcée de remédier à cet état de choses.

Les crises économiques ont toujours eu des symptômes inquiétants. Comme elles semblaient être des incidents fatals de l'existence humaine, les savants se sont efforcés d'en définir les lois. Mais ils se sont toujours attachés à l'étude de la surproduction que l'on ne savait comment écoulée. Les hommes voulaient acheter, mais ils n'en avaient pas les moyens. Aujourd'hui qu'ils les ont, les marchandises font défaut, les besoins ne peuvent être satisfaits. Mais ce symptôme, analogue à celui des crises économiques d'autrefois, doit être, aujourd'hui, attribué à des causes bien différentes.

La crise classique, en ravalant les prix, enlevait aux hommes travail et revenu ; elle les empêchait d'acheter. Actuellement le revenu dépasse de beaucoup la valeur des marchandises disponibles. Si la guerre a détruit de grandes possibilités de spéculation, elle a, du moins, enlevé à l'économie le souci de vendre. Les besoins énormes ont obligé la plupart des pays européens à la collaboration industrielle. On évalue, par exemple, à un milliard de reichmarks le chiffre des commandes allemandes passées en France. Or, l'exportation française dans le Reich, en 1937, était en chiffres ronds de 156 millions de reichmarks. Il y a un an encore, certains pays européens se débattaient contre le chômage ; aujourd'hui, ils sont surtout préoccupés par le manque de main-d'œuvre, notamment de spécialistes. L'industrie, s'adaptant plus facilement que l'agriculture, a déjà fait de grands progrès dans la voie de la collaboration économique européenne. Elle accumule déjà les réserves qui augmentent son pouvoir d'achat. Ces fonds pourraient être utilisés pour le moment, c'est évident ; mais, dans l'avenir, ils assureront le bien-être et l'aisance. Voilà pourquoi le rationnement ne pourra durer très longtemps.

Il est plus facile et plus rapide d'utiliser à la fabrication de baignoires l'outillage servant à usiner des plaques de blindage que de remettre au travail une armée de chômeurs.

Le chemin que, sous l'ère libérale, on devait parcourir pour passer de la période de crise à la période normale, était bien plus long et bien plus compliqué que la route menant de la vie de restrictions à la vie régulière que nous assurera la paix de demain.

Vox

COPYRIGHT 1942 BY DEUTSCHER VERLAG BERLIN

EXTRA leicht

Hensoldt

DIALYT

**Jumelles prismatiques
pour le voyage, le sport, la chasse**

M. HENSOLDT & SOEHNE
Opt. Werke A-G, Wetzlar

+ Un soldat +

Le chef d'état-major du 52^e corps d'armée, après avoir commandé le «garde-à-vous» devant le corps du général von Briesen, a prononcé le discours suivant :

« Le commandement général du 52^e corps m'a délégué pour le représenter aux obsèques de son chef, mort au champ d'honneur.

« Voici quarante-huit heures que le général von Briesen est tombé près de ses troupes, en première ligne, fidèle à la loi, fidèle aux principes qu'il avait fait siens, fidèle à son idéal de soldat de Prusse.

« La tradition de sa race exigeait qu'il agit et qu'il mourût pour le Führer et pour le Reich.

« C'était un chef alliant aux rares vertus d'un créateur une autorité indéniable et une personnalité marquante. C'était un soldat digne de l'histoire.

« En temps de paix, il avait fait de sa 30^e division un instrument de guerre hors de pair. Il la conduisit au front. Là il affirma sa valeur personnelle. Dans une situation critique, à Bzura, son intervention nous assura la victoire. Blessé grièvement, il resta cependant à la tête de ses troupes.

« Le général von Briesen fut le premier soldat que le Führer, notre chef suprême, cita comme un héros exemplaire. Il fut l'un des premiers à recevoir la croix de Chevalier, il y a déjà plus de deux ans.

« A l'ouest, il conduisit sa fameuse 30^e division de victoire en victoire, à travers la Hollande, la Belgique et en France. A sa tête, il entra dans Paris le 16 juin 1940.

« Au mois de novembre, l'an dernier, le général von Briesen fut nommé au commandement du 52^e corps d'armée. C'est ainsi qu'il devint notre guide, notre chef, notre camarade.

« Il y a cinq mois, son unité fut engagée dans la guerre contre la Russie. Les critiques et l'histoire apprécieront les exploits des troupes qu'il commandait. Je citerai simplement quelques étapes de sa marche triomphale, qui fut aussi la nôtre : Przemsyl ; la poursuite le long du Dnieper ; la percée de la ligne Staline au sud de Bar ; la traversée du Bug, près de Ladyshin ; l'écrasement de la 6^e armée russe, près de Golovaniesk ; la bataille du Dnieper ; Poltava et Isioum.

« Ses vaillantes troupes livrèrent bataille, mais la volonté et l'énergie du chef les guidaient et les stimulaient. Il infusait sa force à tout soldat qui le voyait — et tous pouvaient le voir, car le général était constamment en première ligne ; — il communiquait cet élan divin qui donne la victoire. Il était l'âme qui conduisait le corps au combat.

« Mais autant dans l'action sa volonté était sans défaillance et impérieuse, autant son cœur était bon et compatissant quand ses hommes se trouvaient en peine.

« Il est peu d'exemples d'un chef ayant partagé comme lui la vie et les sentiments de la troupe. Ses soucis étaient les siens, ses joies étaient les

Le 31 août, le général von Briesen traverse le Dnieper en vedette d'assaut, avec une des premières unités

Cliché d'un témoin combattant

siennes. Tous le savaient. Et c'est la raison pour laquelle les soldats n'ont jamais déçu le général.

« Le dernier général von Briesen vient de mourir au champ d'honneur presque vingt-sept ans après son père,

le général d'infanterie von Briesen, tombé en Pologne au mois de novembre 1914.

« Nous devons accepter son héritage et considérer comme un devoir sacré de servir et de combattre, dans l'esprit

qui fut le sien, jusqu'à la victoire finale de l'Allemagne.

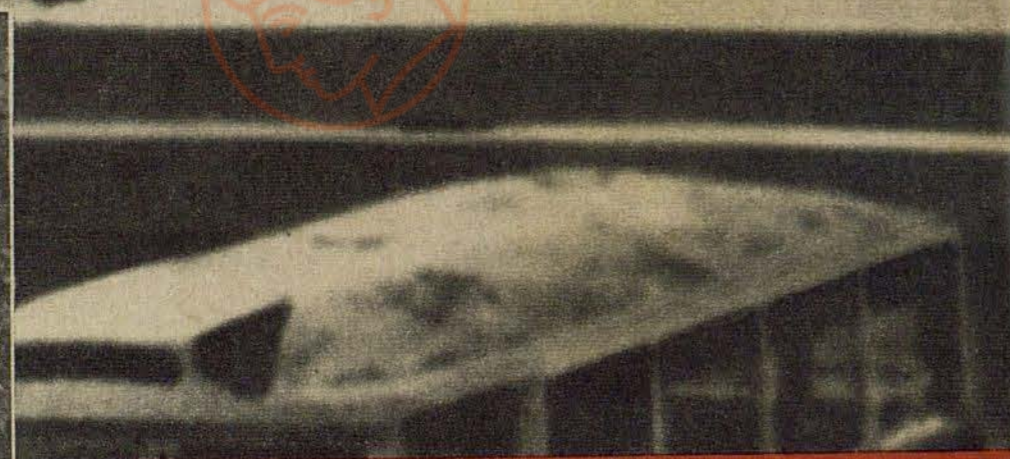
« Le commandement général du 52^e corps s'incline respectueusement et se recueille devant la grandeur du héros défunt. »



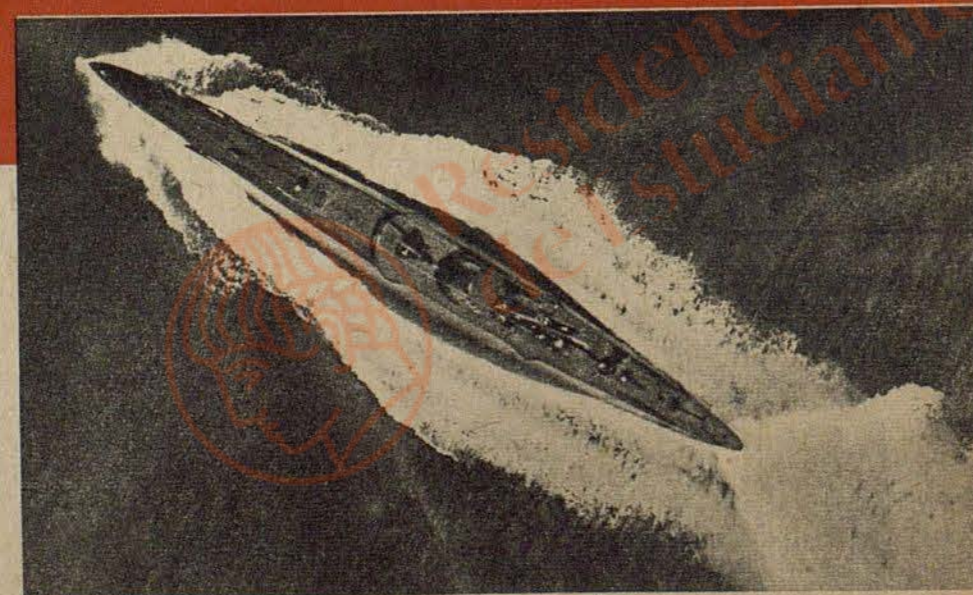
COTE A COTE sur les fronts les plus importants, soldats allemands et italiens, luttent pour l'Europe de demain. Dans l'Afrique orientale italienne et sur le front de Libye l'Italie obligea les troupes coloniales anglaises à livrer combat. L'Italie fit le premier pas pour déjouer le complot anglo-soviétique dans les Balkans. L'Italie a contraint et contraint encore la flotte britannique à stationner en Méditerranée, l'empêchant d'attaquer l'Europe par ses flancs découverts. L'Italie, à l'Est, prend part à la marche en avant, difficile mais victorieuse

Clichés:
Luce (2), Weltbild (1)
Vasari (1)

APRES COMBATS ET PRIVATIONS.
Au repos dans un village soviétique, un soldat italien avec ses camarades allemands



BOMBES SUR LE PORT DE LA VALETTE Une photo anglaise de la revue américaine «Life» montre une attaque aérienne



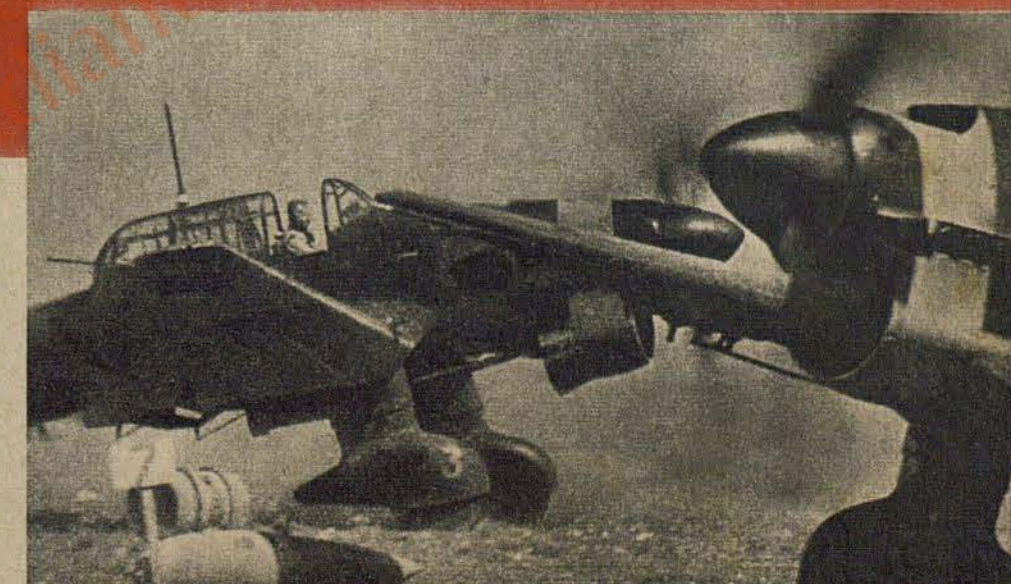
Un sous-marin italien prend le large et se dirige vers l'ennemi



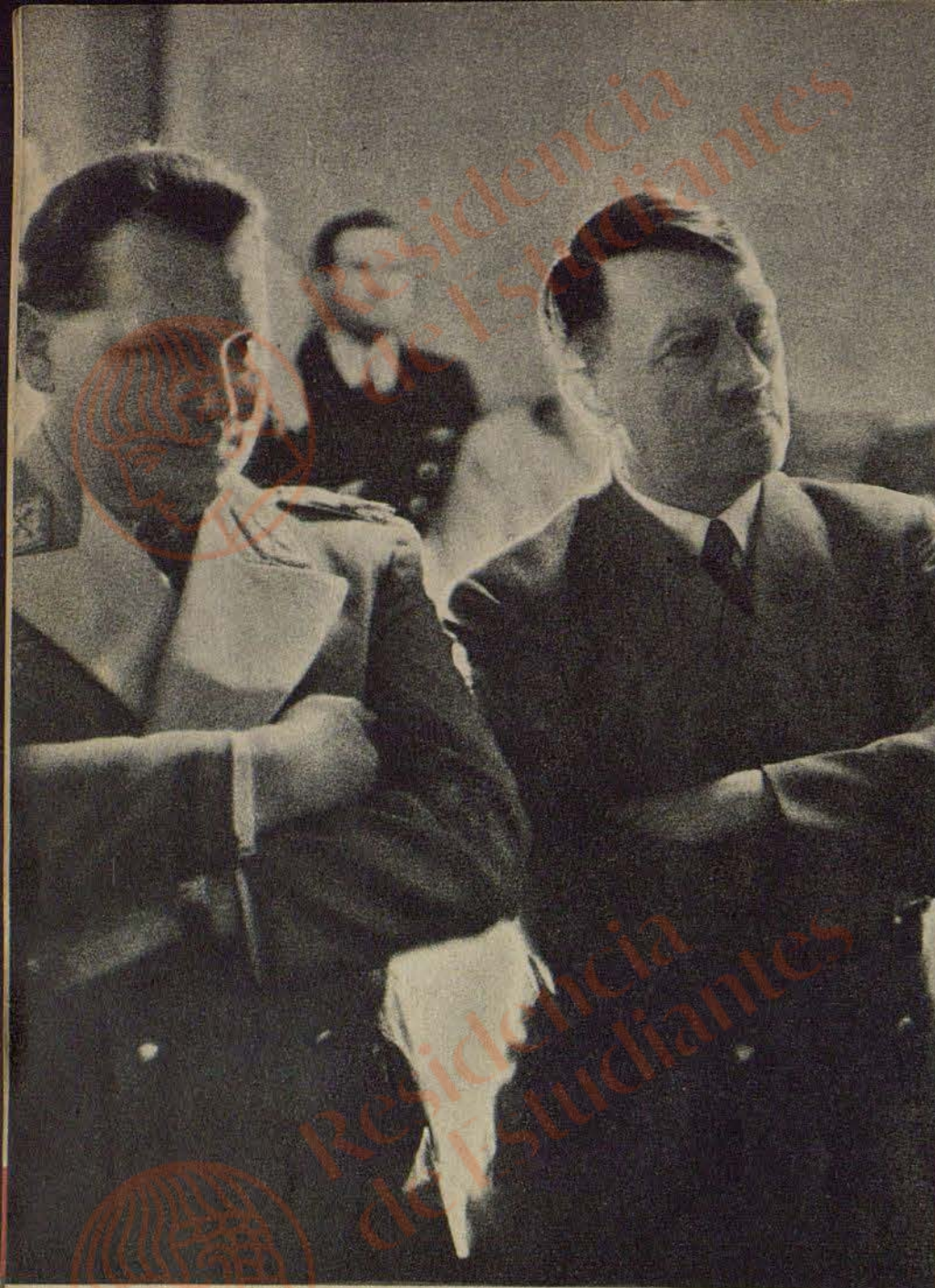
italo-allemande. Son objectif est le porte-avions anglais «Illustrious» (à droite sur la photo) réfugié dans le port de La Valette (île de Malte). Au cours de cette attaque l'«Illustrious», qui constituait une base menaçante pour les bombardements de l'Italie, a été sérieusement endommagé



Escadrons italiens se dirigeant vers les lignes du front oriental



Les stukas italiens se rangent en ligne avant de partir pour l'attaque



Le Führer et le maréchal du Reich Göring pendant le discours du général d'artillerie Jodl, prononcé devant les hôtes étrangers, lors du congrès de Berlin

Le sens de cette guerre

Par Otto Philipp Häfner

LES règles préalablement établies et les idées préconçues ne jouent aucun rôle dans cette guerre. Nul ne pourra jamais expliquer pourquoi tant de peuples sont entraînés dans son cercle infernal, d'où cependant naîtra, parmi les ruines, une œuvre solide de reconstruction.

Et sans doute n'existera-t-il jamais d'autres exemples d'une guerre où les alliés d'hier se changent soudain en adversaires et où les ennemis mortels se réconcilient du jour au lendemain ! La Finlande, qui — il y a deux ans à peine — était l'enfant gâté de la

publicité anglo-américaine, est aujourd'hui l'objet de la haine de ces deux pays. Les Anglais, qui avaient prévu la destruction des puits de pétrole du Caucase dans leur plan de guerre 1940, veulent à tout prix, aujourd'hui, les protéger. Et l'inimitié franco-allemande qui, tout d'abord, parut être un facteur déterminant de cette guerre, n'existe plus et n'est à présent pas même mentionnée par ceux qui parlent des forces agissantes de la guerre.

Ce changement surprenant de positions affaiblit-il, dans une certaine mesure, l'ardeur des combattants ? En aucune façon et peut-être, au contraire, l'anime-t-elle encore davantage... Quelle est, en effet, la question la plus importante ? La guerre en elle-même ou ceux qui la conduisent ?

Le Destin se joue-t-il aveuglément des forces mises en présence ? Cette guerre est-elle une sorte de monstre qui se défie des volontés humaines qui veulent le dompter et qui, insatiable, fait, devant ses yeux, se dévorer mutuellement les nations ?

Mourir pour Dantzig?... Non!...

Au matin de l'un de ces funestes jours de l'été 1939, un article remar-

Sur ces entrefaites, l'ambassadeur de France à Berlin, remit à la Nouvelle Chancellerie — quelques heures après son collègue anglais — la déclaration de guerre de son gouvernement. Les dés étaient joués... Le Destin allait suivre son cours...

Les sombres pressentiments s'avèrent justes. Non seulement la France perdit la guerre, mais elle constata que la part de sa puissance que le vainqueur avait respectée contrariait fort son allié d'hier. Et une année ne s'était pas écoulée depuis le geste fatal accompli à Berlin que les canons anglais se braquaient sur ces mêmes hommes qui avaient protégé la retraite anglaise à Dunkerque... Devant Oran et Dakar, l'Angleterre essaya de couler la flotte de son ancien allié...

Partout où l'Angleterre a pu attenter à la souveraineté de l'Empire français, elle n'a pas manqué de le faire, que ce soit sans force armée, comme en Afrique équatoriale, ou en combattant, comme dans le Proche-Orient. Contre toutes les règles du droit des peuples, elle a soumis d'abord la métropole, puis la France africaine, aux lois inhumaines du blocus, les exposant à la famine... Ainsi, elle détourne la guerre



Le général Jodl, chef du « Wehrmachtsführungstab im Oberkommando der Wehrmacht », est un des plus proches collaborateurs du Führer. Il prononce son discours devant les chefs de mission et des délégués étrangers. A l'extrême gauche, le vice-président du ministère royal de Roumanie, M. Mihai Antonesco; viennent ensuite les ministres des Affaires étrangères de Suède, M. Scavenius, et le général Jodl; plus à droite, l'attaché bulgare à Berlin, M. Draganoff; le porte-parole du gouvernement japonais, l'ambassadeur Oshima et l'attaché roumain à Berlin, M. Bossy

quable parut dans un journal français sous le titre : « Mourir pour Dantzig ?... Non !... » Le sentiment que Dantzig et le Corridor polonais ne devaient pas être payés du sang de la jeunesse française était assez généralement répandu. Beaucoup, en France, avaient le pressentiment qu'une guerre commencée avec Dantzig pour base s'étendrait bien au-delà de son point de départ et, en fin de compte, se tournerait contre les intérêts français.

Le comte Ciano, ministre des Affaires étrangères en Italie, en conversation avec le maréchal du Reich, Hermann Göring, qui avait invité les représentants des puissances participant au pacte anti-komintern à une réception d'après-midi. Au milieu, l'attaché Schmidt des Affaires étrangères

de sa source primitive ou, plutôt, de son prétexte. Et celui qui a cru qu'il mourait pour Dantzig a malheureusement emporté avec lui un mensonge dans la tombe...

« L'abandon de l'Europe »

Après la défaite de la France, les Anglais n'avaient plus aucune chance de gagner la guerre par leurs propres moyens. Pendant l'été 1940, deux possibilités s'offrirent à eux. Ils pouvaient accepter l'offre de paix qui leur fut faite par le chancelier Hitler et négocier un traité de paix qui aurait eu pour base la non-ingérence de l'Angleterre en Europe et la restitution des colonies allemandes, sans qu'il soit touché à l'Empire même.

Cela eût été une paix européenne proprement dite, en vertu de laquelle toute puissance étrangère au continent devait se tenir à distance. Ainsi, le temps aurait été donné à l'Europe de trouver la formule nouvelle de sa destinée dans une ambiance paisible et féconde.

La seconde possibilité qui était offerte aux Anglais consistait à appeler à leur aide les deux forces étrangères à l'Europe : les Etats-Unis et l'Union Soviétique, deux puissances qui, bien que d'une façon plus ou moins occulte, furent à l'origine de cette guerre. L'U.R.S.S. contribua à la provoquer par sa politique d'équilibre entre les adversaires probables du conflit et les Etats-Unis, par la voix de son président, eut en vue de faire échouer toute tentative de conciliation — telle celle de Munich.

L'Angleterre opta pour la seconde voie dans laquelle elle s'engagea, abandonnant ainsi l'Europe et, sans doute, aussi elle-même... Mais chacune de ces deux nations — l'Amérique et l'U.R.S.S. — étaient plus fortes que la Grande-Bretagne et elles travaillèrent, non pas

Leur guerre contre le Japon le révèle nettement, ainsi que leur prise de points d'appui politiques et leur appétit pour les Açores portugaises, les îles Canaries (espagnoles), le Dakar français, les îles danoises Féroé (vers l'Islande), les ports d'Irlande, Pernambouc, en territoire brésilien, les Indes hollandaises et les possessions anglaises d'Europe et du monde entier.

Le paragraphe 8 de la Charte de l'Atlantique mentionne que « tous les pays non amis de la paix » devront être désarmés. Et, sous ce vocable « nations non amies de la paix », sont désignées, à l'exception du Japon, toutes les grandes puissances européennes (la France sera vraisemblablement comptée un jour parmi les pays trouble-peace), de même que leurs alliés et même les petits pays. Pratiquement toute l'Europe, en dehors de l'U.R.S.S. qui, elle, serait appelée à prendre la direction de l'Europe orientale.

Il est donc clair que le continent européen ne doit plus rester indifférent à cet état de choses et ne plus constituer un ensemble d'Etats plus ou moins faibles qui ne seraient plus maîtres dans leur propre maison. L'Europe deviendrait une colonie américaine qui, probablement, serait incluse dans la liste des « nations amies de la paix » et serait, en réalité, la seule grande puissance orientale désarmée.

Ainsi, les Américains, qui veulent entraîner les Anglais dans leur jeu, veulent étouffer l'Europe, soit d'une façon générale, soit en tant que facteur politique. Ni les Américains, ni les Bolchevistes ne veulent se contenter d'une victoire militaire ordinaire qui leur permettrait de ne dicter qu'une paix plus ou moins modérée. Tous deux — chacun dans leur genre — tendent vers une politique d'extermination, dirigée contre tout ce qui n'est ni américain, ni bolcheviste.

Alternatives...

Devant ces alternatives, les amitiés apparemment soudées se sont brisées, les ennemis d'hier réconciliés et une nouvelle alliance s'est créée. Si les habitants de l'Europe doivent être, soit livrés au bolchevisme, soit sujets d'une colonie américaine, — de toutes façons, victimes du blocus, — il est souhaitable que tous s'unissent en vue de vaincre le bolchevisme, instituer l'unité de leurs droits et chercher à fournir les produits nécessaires à leur subsistance. L'action est en bonne voie. Entreprise par l'Europe alertée devant le danger, elle a déjà franchi son premier stade de réalisation, établie sur une base plus solide que ne le fût jamais aucune alliance entre divers Etats.

La conférence qui s'est tenue à Ber-

pour elle, mais pour leurs propres intérêts respectifs.

Ainsi que l'a révélé la Charte de l'Atlantique, les Etats-Unis cherchent à instituer une police d'Etat mondiale qui serait régie par les Américains. De leur côté, les Soviets ont dans l'esprit la bolchevisation de l'Europe, première étape vers le royaume mondial soviétique. Ainsi, la guerre a perdu son faux visage de Dantzig et apparaît clairement sous son jour véridique et brutal.

Victoire ? Non ! Anéantissement

Le but de guerre des Soviets et des Américains revêt donc un caractère mondial. L'Allemagne n'est pas seule visée, mais ils se tournent vers elle du fait que celle-ci se trouve au centre de la résistance qui leur est opposée. En réalité, le plan américain comprend toute nation non américaine (l'Angleterre en tête), et dans le programme bolcheviste est incluse toute nation non-bolcheviste, c'est-à-dire ne professant pas la doctrine fondée par les Soviets. Où veulent en venir les Américains ?



Les nations de ce continent édifieront la nouvelle Europe et, guerre ou non, nul ne pourra les en empêcher. Pour la première fois dans l'histoire, l'union de l'Europe s'effectue. C'est une évolution considérable... comme l'a dit M. von Ribbentrop dans son long discours au Kaiserhof

lin en novembre a, de ce fait, pris une place importante dans l'histoire de l'Europe et représente le plus large contrat d'amitié signé depuis ces vingt dernières années. La plupart des Etats européens ont compris que, dans cette guerre, il ne peut y avoir de véritables vainqueurs et vaincus, mais ils savent aussi que tous les peuples d'Europe doivent gagner cette guerre ou disparaître totalement.

Il va de soi qu'il existe certaines

résistances, notamment chez les soi-disant neutres et dans les pays occupés. Cependant, ceux qui s'opposent à cet état de choses subiront malgré tout le destin de l'Europe. Qu'ils se tiennent seulement à distance ou résistent ouvertement, ils devront y prendre part et les forces qui mènent la guerre sont si puissantes qu'elles rejeteront de côté ceux qui l'auront mérité.

Ainsi, dans cette guerre européenne qui s'étend chaque jour davantage, la nécessité pour le continent d'organiser sa guerre défensive devient de plus en plus impérieuse. Et si l'Europe doit, au préalable, essayer le feu d'une guerre, l'outil de la paix future en sera forgé avec plus d'ardeur.

Parmi les alliés et les volontaires européens se lève, comme une force animatrice, l'idée que les Européens ne doivent désormais plus avoir de guerre entre eux. Les Italiens, Finlandais, Roumains, Hongrois, Français, Hollandais, Norvégiens, Belges, Danois, Espagnols, Croates et Slovaques ont tous, en tant que soldats, passé librement les postes de douane échelonnés sur les routes de l'Est... Ce sont de véritables combattants d'avant-garde, précédant les travailleurs qui, un jour, traverseront en toute liberté une Europe unie politiquement et économiquement.

Le chef du département de la Presse des Affaires étrangères, Dr. Schmidt, s'est rendu en Turquie. Notre photo montre le ministre des Affaires étrangères turc, M. Saracoglu, et l'attaché Dr. Schmidt, s'entretenant pendant une réception que donnait l'ambassadeur d'Allemagne, M. von Papen





Le porte-avion « Italie »

L'Italie n'a pas besoin de porte-avions. Toute la péninsule constitue une piste naturelle pour la forte aviation que l'Italie a su développer. De nombreux points d'appui, dans les îles de la Méditerranée occidentale et orientale, lui permettent d'attaquer par les airs les positions les plus lointaines de l'adversaire : Les passages situés entre la Sicile et la Tunisie, la Crète et la Cyrénaïque (au centre de notre photo), les eaux de Gibraltar (à l'avant-plan) et même les environs du canal de Suez (à l'arrière-plan à droite) situés à 1.500 kilomètres de Rome. Voilà quels sont nuit et jour les théâtres du combat que l'aviation italienne peut engager, grâce à la position centrale de ses bases aéronautiques

Dessin PK.
du correspondant de guerre Hans - Liska



En route vers les divisions
italiennes engagées à l'Est

Le Duce sur le front oriental

Au quartier général du Führer: Le Führer;
le Duce de l'Italie fasciste; derrière eux, le
Maréchal Keitel, commandant en chef des
forces allemandes, et le Général Jodl,
chef du « Wehrmacht-Führungsstab im Ober-
kommando der Wehrmacht » (à droite)

Clichés: Foto-Rex-Studio



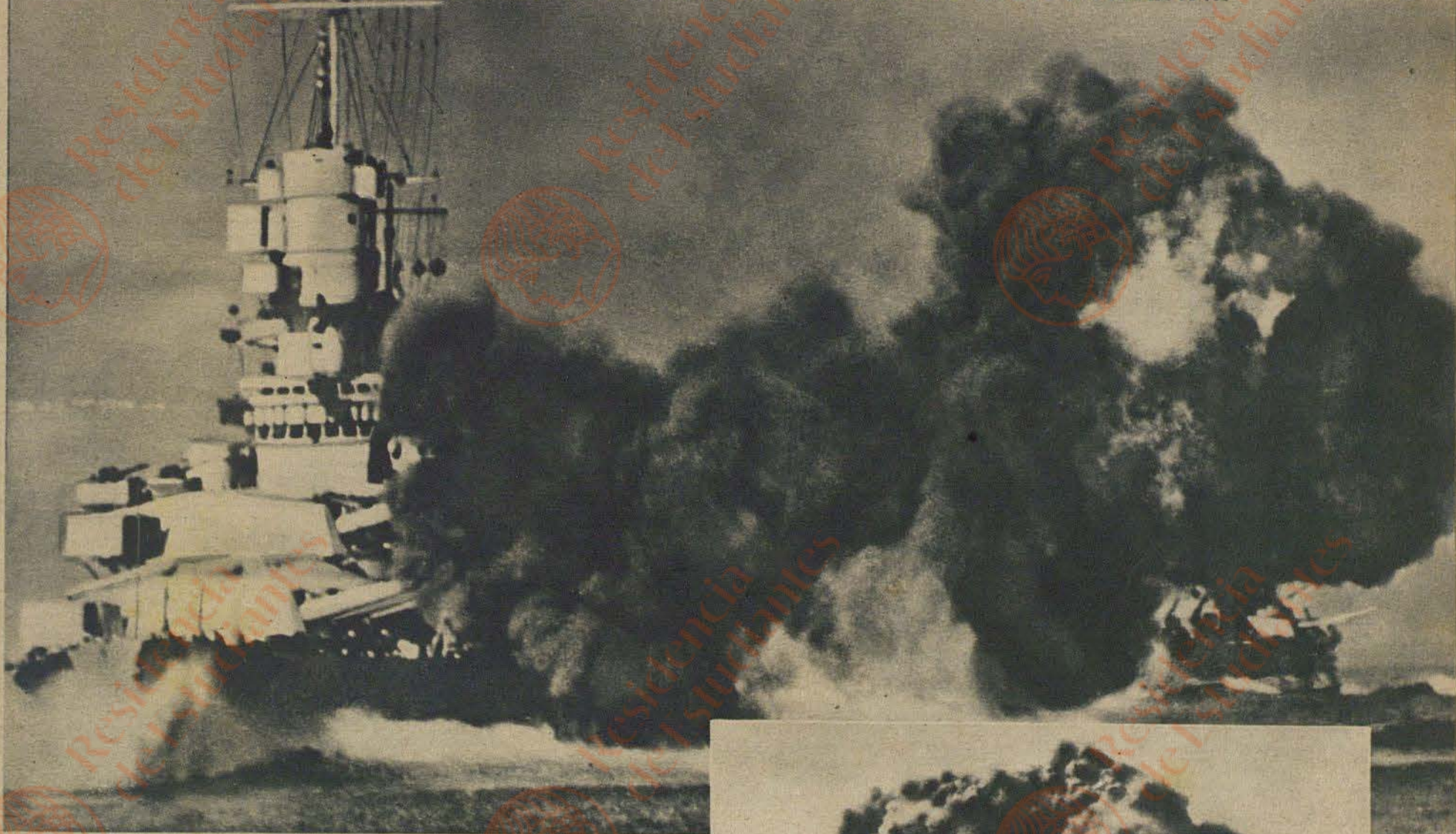
Symbole de la victoire!

En Afrique du Nord, dans un groupe d'avions de chasse, a lieu désormais une cérémonie impressionnante: avant chaque départ vers l'ennemi, les honneurs sont rendus au drapeau devant les avions de la formation. L'armée allemande, si riche en traditions, vient d'enrichir d'un nouveau rite le patrimoine de ses coutumes historiques. Cliché du correspondant de guerre Sturm PK

SUR LE SABLE ET DANS LA STEPPE, SUR LA MER ET DANS LES AIRS:

L'ITALIE EN GUERRE

PAR LE COLONEL DELIO VECCHI, DE L'ARMÉE DE L'AIR ITALIENNE



La marine de guerre italienne est l'orgueil de sa nation. Les forces navales lourdes luttent, en Méditerranée, contre les navires ennemis

La guerre anglaise trouble la paix nécessaire à l'Italie

La guerre éclata en septembre 1939. L'Italie s'absorbait dans la solution de problèmes d'importance primordiale pour son existence nationale ; il fallait organiser le jeune empire éthiopien, achever la colonisation de la Libye et créer les modalités d'une organisation autarchique. Mais la paix était rompue et, de tous les problèmes, le plus important était celui de la réorganisation de l'armée. Il fallait augmenter la force vive d'un instrument qui venait d'être utilisé en Abyssinie et en Espagne.

En déclarant la guerre à l'Allemagne, l'Angleterre escomptait une rupture de l'alliance militaire de l'Axe. La paix et le travail étaient indispensables à l'Italie ; c'était sur ce facteur qu'Albion avait spéculé. La période de neuf mois durant laquelle l'Italie resta en état de « non-belligérance » peut être considérée comme une mesure de prudence. Cependant le blocus anglais et le défaut de matières premières constituaient des obstacles presque insurmontables à l'exécution du programme. L'autarchie

apportait bien une solution dans la majorité des cas, mais son évolution se trouvait entravée par la situation internationale.

La décision de l'Italie

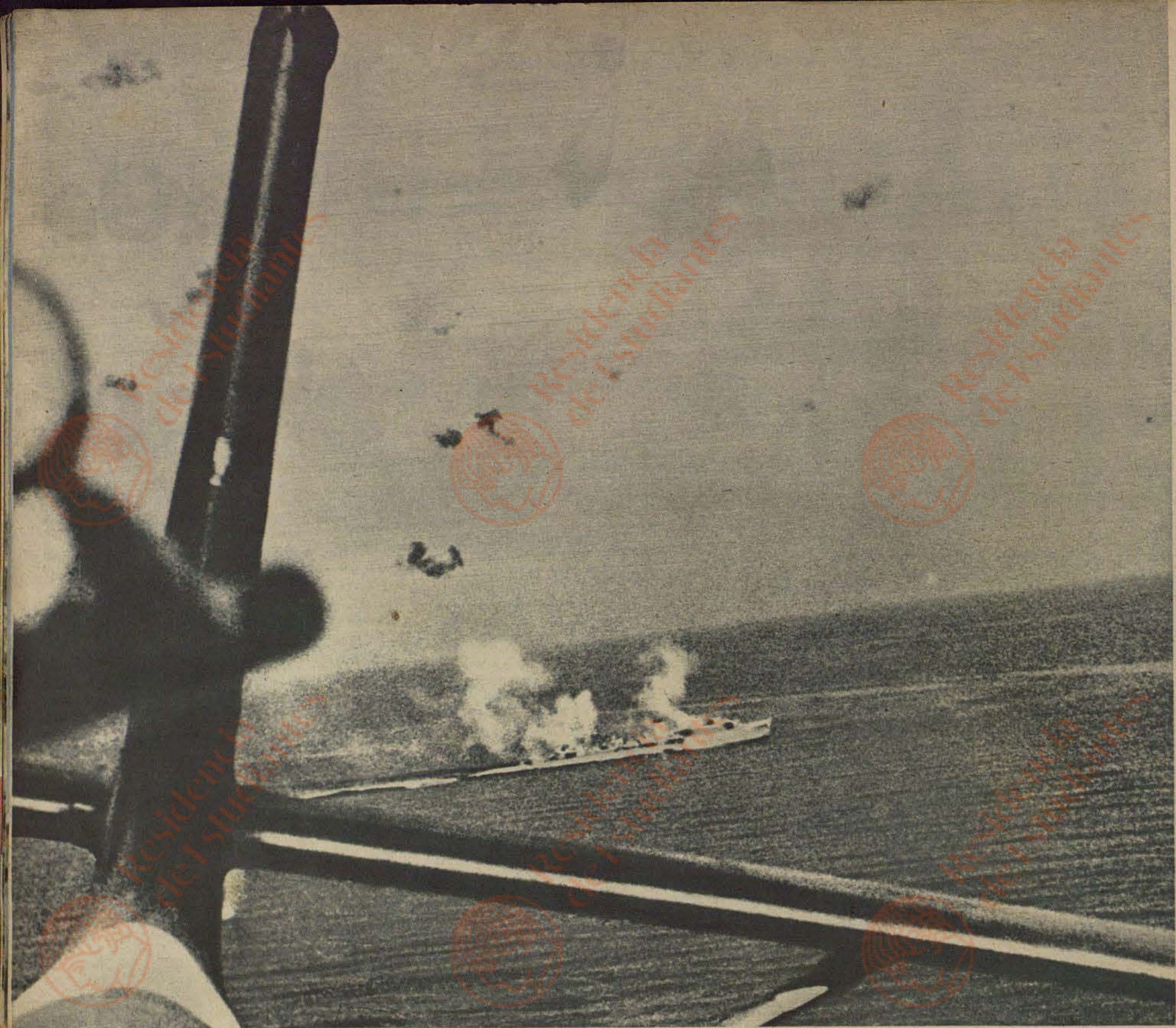
La comparaison de ses forces avec celles de ses futurs ennemis aurait pu, sans doute, engager l'Italie à rester dans l'expectative ; mais le sort des peuples ne se règle pas uniquement sur des calculs matériels. Il dépend davantage d'influences historiques, politiques ou morales. Ce sont elles qui, au moment décisif, l'emportent sur toutes autres considérations et contraignent les nations à précipiter leur développement.

Ceci explique pourquoi l'Italie n'attendit pas plus longtemps ; elle entra en guerre le 10 juin 1941. Dès le début,

Des torpilleurs légers MAS, en chasse dans la Méditerranée. On vient de repérer un sous-marin ennemi. De bombes marines explosent, dégageant une pression considérable

Clichés: Hoffmann,
PK, Correspondant de guerre: Pietsch





Un avion torpilleur italien a repéré, en Méditerranée, des bâtiments de guerre britanniques et il donne la chasse à l'ennemi qui s'enfuit

Clichés de S. M. Esercito

SOLDATS DE L'EMPIRE



Un commandant d'aviation, chef d'une escadre de bombardiers spécialisés dans le vol en piqué



Soldat de marine du bataillon de Saint-Marc.



Chasseur d'une unité de tanks engagée en Afrique



Capitaine aviateur, commandant en Afrique du Nord, un avion de bombardement



Les premiers soldats de deux puissances amies: Le colonel-général von Kleist, commandant une armée motorisée allemande, en conversation avec le général Melle, commandant en chef du corps expéditionnaire italien sur le front oriental

Clichés: Luce

la lutte fut pour elle plus âpre que pour les autres peuples. La majeure partie des combats se déroulaient dans des contrées éloignées de la métropole. Les opérations y exigeaient l'envoi permanent de renforts en hommes et en matériel; elles obligeaient à effectuer de longs parcours, en mer la plupart du temps. Dans certains cas, en Afrique orientale par exemple, il fut,

dès le début, impossible d'assurer le ravitaillement. Par contre, les adversaires, l'Angleterre notamment, disposaient de bases étendues favorablement situées et de communications aisément praticables. Cette situation explique le caractère particulier de la guerre menée par l'Italie. Elle en fait comprendre les ralentissements apparents et les difficultés. Mais ces difficultés ont

précisément communiqué aux combattants leur inépuisable force de résistance et elles ont porté au maximum leur énergie morale et matérielle.

I. L'armée de terre

La campagne de Libye

La lutte sur le front des Alpes, en France, fut un court épisode. L'armée

eut à combattre peu de jours; mais ce furent des journées difficiles, sur l'un des terrains les plus coupés et les plus impraticables de l'Europe. Les forces militaires de l'Italie se concentrèrent ensuite en Libye. Etant donné l'envergure du théâtre d'opérations, aucune directive absolue n'avait pu être donnée en ce qui concernait les dispositifs militaires à prendre. Chaque point

Instants décisifs. Pendant une attaque des Soviets, l'artillerie de campagne italienne tient une position importante





LE CRAN DES SAPEURS. Les tirs d'interdiction de l'artillerie soviétique arrosent le pont que les sapeurs italiens ont construit sur le Dnieper. Les planches ont été bien des fois arrachées par les obus



Mais à chaque fois, opposant avec ténacité leurs efforts aux ravages de l'artillerie, les pionniers ont réparé l'ouvrage. Ils exposent volontairement leur vie pour assurer la marche en avant de leurs divisions



Quelques jours plus tard, le pont est de nouveau en service. Des colonnes interminables y défilent. Ce sont des prisonniers bolchevistes, dirigés vers l'arrière

Clichés: S. M. Esercito (3)

du terrain se trouvait sous la menace ennemie. D'autre part, les conditions locales ne permettaient pas de réaliser un front continu. On devait se borner à constituer de fortes réserves axées sur une chaîne de points d'appui avancés. Cette tactique favorise celui qui dispose de nombreux moyens et peut assurer facilement son ravitaillement; il est en mesure de prendre l'initiative des opérations avant l'adversaire. En s'avancant sur Sidi-el-Barrani, les troupes italiennes voulaient devan-

cer l'attaque projetée par les Anglais pour l'hiver 1940 et interrompre leurs préparatifs. Cette manœuvre réussit pleinement, malgré la faiblesse des formations engagées. Mais après de rudes combats et des contre-attaques héroïques, l'infanterie italienne dut céder devant les chars de combat anglais, supérieurs en nombre. Le manque d'artillerie et les difficultés du ravitaillement empêchèrent les troupes italiennes de se maintenir plus longtemps à Tobruk où les forces britanniques

avaient pénétré et dont elles utilisaient les ouvrages fortifiés. Du reste, la flotte anglaise appuyait de ses feux le combat que ses troupes menaient à terre. L'opiniâtre résistance opposée sur les lignes de repli arrêta, sur les bords de la Syrte, les divisions britanniques épuisées. Une violente contre-attaque les rejeta, en avril 1941, au delà des frontières d'Egypte.

L'Empire ne doit compter que sur lui-même

En entrant en guerre, l'Italie s'était fort bien rendu compte, comme l'Allemagne pendant la Grande Guerre, du sort provisoire qui attendait son empire colonial. La campagne d'Ethiopie, malgré son issue, a joué un rôle important dans l'ensemble des opérations de l'Axe.

Au début des hostilités, les troupes italiennes engagées en Abyssinie ne purent opposer aux avions et aux chars de combat anglais qu'une seule formation blindée et un nombre modeste d'avions, pour la plupart en service dans les colonies depuis de nombreuses années et d'un type déjà démodé. L'adversaire avait donc la maîtrise de l'air et contrôlait dans ces contrées les voies de communication. Ceci décuplait l'efficacité des forces motorisées anglaises que de très bonnes routes favorisaient d'autre part. Les troupes italiennes pallièrent d'abord ce grave danger en attaquant dans le Soudan, en Somalie et dans le Kénia, puis en mettant sur pied dans tous les secteurs du front, un système de sûreté, soutenu par une résistance opiniâtre. Chéren, Jiouba, Amba Alagi, Gimma, Delmidollo, Lagemera, telles furent les étapes sanglantes de cette lutte héroïque et désespérée. Le duc d'Aoste, cousin du roi, fut fait prisonnier à Amba Alagi. Ainsi s'achevèrent les efforts admirables de cet incomparable chef d'armée.

Dans les Balkans, contre l'Angleterre

Fin octobre 1940, afin de prévenir l'attaque menaçante des Anglais et des Grecs, l'Italie ouvrit les hostilités à la frontière albanais-grecque. Les événements s'étant précipités, les préparatifs de ces opérations n'avaient pu être achevés.

L'avance des Italiens fut paralysée dès le premier jour par un temps d'une rigueur exceptionnelle. Ils se trouvèrent en présence de troupes quatre fois plus nombreuses que les leurs et équipées d'armes anglaises — ce qui rehaussait encore leur mordant. Les forces italiennes défendirent le terrain pied à pied, afin de conserver les quelques sentiers courant le long du front et les quelques rares points de débarquement assurant l'arrivée du ravitaillement. L'encerclement de Valona, tenté par les Grecs, échoua piteusement. Le front qui fléchissait au début se stabilisa à la hauteur de Tepelini, sur la ligne de crêtes qui, en passant par le massif de Tomori, s'étend de la mer au lac d'Ochrida.

Au printemps 1941, l'Angleterre, comme en 1915, porta la guerre dans les Balkans. Mais les conditions stratégiques qui s'offraient à elle étaient bien supérieures, la Yougoslavie s'étant rangée du côté britannique. Des formations yougoslaves tentèrent de vaincre l'armée italienne et de la rejeter à la mer. C'eût été, dans l'Adriatique, une répétition de Dunkerque. Une telle victoire aurait permis à l'ennemi de consolider ses positions et de créer, pour ses troupes, un réseau serré de liaisons et de voies d'accès.

Aux premiers jours d'avril, la collaboration germano-italienne ouvrit une nouvelle phase de la guerre. Les troupes italiennes pénétrèrent en Slovénie,

en Croatie et dans les régions côtières de Dalmatie. Diverses formations traversèrent le Monténégro et opérèrent leur jonction avec les divisions venues du nord. Pendant ce temps, d'autres unités s'emparaient de la vallée supérieure de la Drina et pénétraient à Kossovano; et le front albanais-grec, stabilisé depuis de nombreux mois, commença à s'agiter. L'armée grecque, attaquée du nord et de l'est, encerclée au sud par les troupes allemandes, fut obligée de mettre bas les armes. La campagne terminée, l'Italie occupa la Grèce et ses côtes au profil découpé et accidenté.

II. La marine de guerre

La protection des côtes et l'immobilisation des forces ennemies

Les théâtres d'opérations sont presque tous situés au delà de la Méditerranée. Les efforts tentés pour ruiner la prépondérance anglaise dans ces eaux ont mis les forces navales de l'Italie en face de tâches imposantes. Elles ont à assurer la protection des côtes italiennes, développées sur 8.000 kilomètres, et celle des lignes de communications avec les fronts éloignés. Elles sont chargées du ravitaillement; elles doivent surveiller les mouvements de l'adversaire et l'attaquer.

Une autre tâche incombe à la flotte italienne: celle de protéger un grand nombre de villes situées sur le littoral méditerranéen.

Une seule fois, non par surprise, les Anglais réussirent à s'avancer jusqu'à Gênes. Seule la forte brume qui s'était élevée empêcha des représailles immédiates.

Or, l'Italie dispose d'un nombre restreint de vaisseaux de ligne et de croiseurs qui, rassemblés à leurs bases, obligent cependant la plus grande partie de la flotte anglaise à stationner en Méditerranée. Les forces navales britanniques doivent assurer la protection des convois que l'Angleterre fait passer par le détroit de Sicile afin d'éviter le long détour par Le Cap et la pointe méridionale d'Afrique. L'influence que la flotte italienne exerce sur tous les fronts est donc primordiale.

Bien que le rapport des forces navales respectives et la situation stratégique ne réservent généralement à la flotte italienne qu'un rôle de gardien vigilant, le contact avec l'ennemi s'est parfois développé en batailles dont l'issue a toujours été très honorable pour l'Italie.

Les batailles navales avec l'Angleterre

Le premier contact avec l'ennemi, le plus important également, eut lieu en juillet 1940, près de Punta Stilo, en Calabre. Les unités italiennes surprisent là une flotte ennemie se dirigeant vers la presqu'île. En dépit de l'inégalité des forces en présence, tant en ce qui concerne le nombre des vaisseaux que leur armement (du côté italien, deux vaisseaux de ligne modernisés, armés de canons de 32 cm.; du côté anglais, trois vaisseaux de la classe « Warspite », armés de canons de 38 cm., 1), l'engagement prit une tournure défavorable pour les Anglais qui durent se replier sur leur base d'Alexandrie.

Une autre bataille navale eut lieu en novembre, la même année, au sud du cap Taulada, près de la Sardaigne. Les croiseurs italiens tinrent pendant près de trois quarts d'heure l'ennemi sous leur feu, sans éprouver la moindre avarie. Dans cette rencontre, le « Berwick » et un autre croiseur anglais furent touchés. La flotte italienne a vainement

essayé, à diverses reprises, d'entrer en contact avec l'ennemi. Dans de nombreux cas, des unités navales légères, notamment des torpilleurs de poche et des sous-marins, en liaison avec l'armée de l'air, se sont mesurés avec les Anglais, et l'adversaire a toujours subi de graves pertes et de grands dommages.

Au cours de ces opérations, qui se sont déroulées sur la route maritime de l'Egypte à la Grèce, le croiseur léger « Colleoni » a été coulé, en juillet 1940. En mai 1941, trois croiseurs et deux contre-torpilleurs ont succombé aux attaques de forces supérieures.

Des missions particulières menées avec audace et énergie

Pendant les opérations qui ont amené l'occupation de la Crète, les navires de guerre italiens assurèrent le transport des troupes allemandes de la côte grecque à l'île, faisant preuve de beaucoup de cran et d'une mobilité surprenante. Un torpilleur a coulé, en une seule nuit, deux croiseurs; un autre torpilleur, après avoir combattu trois croiseurs et quatre contre-torpilleurs, attaquait un convoi et coulait en plein jour un croiseur ennemi.

La hardiesse des marins italiens s'est manifestée par bien des actes d'héroïsme. Sur des vedettes rapides, ils vont attaquer l'ennemi jusque dans les ports solidement défendus où il se réfugie. De petits groupes d'hommes, ayant foi dans leurs armes et dans leur courage, ont coulé en mars 1941, dans la baie de Suda, le croiseur « York » et deux bateaux de commerce. En juillet, ils ont forcé les défenses de Malte et, un peu plus tard, la base fortifiée de Gibraltar, causant à l'ennemi de sérieux dommages. Au total, les forces navales italiennes (bâtiments divers et sous-marins) avaient coulé aux Anglais, depuis le début des hostilités jusqu'à septembre 1941, 775.000 tonnes dont 482.000 dans l'océan Atlantique.

Pour se faire une idée de l'étendue des transports maritimes effectués par l'Italie, il suffit de savoir que, durant la campagne d'Albanie, c'est-à-dire pendant six mois, la marine italienne a débarqué 490.000 soldats, 70.000 animaux, 12.000 véhicules motorisés et 500.000 tonnes de matériel de guerre divers.

III. L'armée de l'air

Après l'expérience acquise au cours de la guerre d'Ethiopie et de la guerre d'Espagne, le nouveau conflit trouva l'aviation italienne solidement constituée et prête à ses nombreuses tâches. A la fois arme offensive et défensive, elle est employée aux opérations de reconnaissance; elle appuie efficacement l'armée de terre et les forces navales dans leurs combats. La vaste étendue des fronts a donné à l'armée de l'air une importance particulière. C'est un élément de force se déplaçant rapidement et pouvant être employé où les circonstances le commandent.

En décembre 1940, au moment où l'offensive anglaise avait mis les troupes italiennes de Cyrénaïque dans une position difficile, les avions italiens de bombardement et de chasse se jetèrent impétueusement sur l'ennemi et, grâce à leur élan héroïque, purent diminuer la pression exercée par l'adversaire. Dans le même temps, leurs escadres renforçaient les attaques sur le front d'Albanie, bombardant bases, lignes de communication et formations de l'armée grecque, afin de soutenir les divisions italiennes qui luttaient avec le courage du désespoir.

En Afrique orientale, il fut impossible, dans le domaine aéronautique, de compenser l'infériorité du nombre et



Une patrouille italienne ouvre le feu sur un nid de résistance soviétique

Clichés: Vasari, Luce

de la qualité. Seuls le courage et l'expérience l'emportaient. Les bases de l'adversaire à Aden, dans le Soudan et le Kénia ont été violemment et régulièrement attaquées. Un vol de longue distance a permis d'atteindre l'île de Bahrein, dans le golfe Persique, et de maintenir les communications

difficiles avec l'Italie pendant un parcours de plus de 4.000 kilomètres à travers mers et déserts. Les pilotes, pour s'orienter au cours de leur vol, avaient peu de points de repère et ils devaient survoler les territoires ennemis. Pour finir, les aviateurs se sont bien souvent transformés en fan-

tassins et ont combattu en montagne et dans les points d'appui.

La lutte en Méditerranée contre la flotte anglaise

En Méditerranée, centre du grand conflit, les forces de l'armée de l'air ont été, dès le premier jour, réparties

Contre un ennemi obstiné, il faut employer les grands moyens: le lance-flammes aura le dernier mot!





L'homme et l'arme ne font qu'un. Avant l'action, un parachutiste italien vérifie son fusil-mitrailleur « Breda »

sur un immense espace et elles contrôlent actuellement toutes les lignes de navigation. Elles attaquent l'ennemi partout où elles le rencontrent. Elles bombardent non seulement Gibraltar, mais encore Alexandrie, Haïfa, Chypre, sans compter les raids incessants sur Malte, l'une des plus grandes bases navales fortifiées du monde entier. Des

eu lieu en juillet 1940, au cours de la bataille navale de Punta Silo, et elles se sont poursuivies les jours suivants. Plusieurs vaisseaux de ligne, des navires porte-avions et des croiseurs ennemis furent touchés plus ou moins fortement. En janvier 1941, l'ennemi fut surpris à la hauteur de la Sicile, alors qu'il essayait de forcer le détroit. Les esca-



Les sapeurs italiens disposent le long du réseau de fils de fer ennemi des charges d'explosif. Ils vont frayer un passage aux troupes d'assaut

centaines d'offensives aériennes ont diminué de beaucoup l'importance de l'île comme point d'appui et ont sensiblement réduit les effectifs des forces aériennes en station.

Plus de vingt fois, l'armée de l'air italienne s'est mesurée avec la flotte britannique et, chaque fois elle a prouvé sa valeur dans l'attaque. Les premières rencontres importantes ont

dres de combat italiennes, appuyées par des forces navales légères et des formations de la Luftwaffe, infligèrent à l'adversaire une sévère leçon. Le croiseur « Southampton » fut coulé et le porte-avions « Illustrious » fut, pour des mois, mis hors de combat.

Un coup de main audacieux a réussi. Bras levés, les soldats soviétiques quittent la ferme où les soldats italiens les ont surpris

Les résultats

Au cours de la guerre actuelle, l'arme aérienne a amélioré petit à petit son efficacité. Aux attaques à haute altitude ont succédé les bombardements en piqué, permettant une grande précision de tir. La torpille aérienne a été ensuite introduite. Cette arme n'est pas nouvelle dans son principe, mais les procédés modernes d'utilisation au cours des combats aériens en font le moyen le plus efficace et le plus dangereux connu jusqu'ici. Elle permet d'attaquer à courte distance et d'atteindre les navires dans leurs œuvres vives. Les statistiques nous enseignent que plus de 70 % des torpilles lancées par des avions italiens ont atteint leur but. L'Italie a perfectionné cette arme plus qu'aucune autre puissance belligérante ne l'a fait et elle en a équipé de nombreuses formations aériennes. De leurs bases méditerranéennes, celles-ci menacent tout mouvement ennemi.

Les chiffres suivants illustrent l'activité de l'armée de l'air italienne depuis le début des hostilités jusqu'au mois de septembre 1941 : 41.300 attaques menées, 900 avions officiellement abattus, 300 avions détruits au sol, 24 navires de guerre de différentes catégories et 51 bâtiments de commerce coulés. Les installations de guerre ont été bombardées plus de cent fois ; 10.000 tonnes d'explosifs ont été lancées sur l'ennemi.

Allemands et Italiens côte à côte

La guerre menée par l'Italie montre sous un de ses aspects essentiels la





Au cours de la bataille ou de l'assaut, le reporter des compagnies italiennes de propagande est toujours là. Ce n'est pas sans difficultés qu'il mène à bien sa double tâche de soldat et de chasseur d'images. Il tourne le film qui, dans sa patrie, prouvera bientôt, à des millions de spectateurs, la conduite héroïque des divisions italiennes

Clichés Luce (1), Vasari (3)

lutte de l'Axe; la collaboration germano-italienne sur tous les fronts est la plus vive expression de la fraternité d'armes entre les deux peuples. Pendant plusieurs mois, les appareils de quelques détachements de l'armée de l'air allemande décollaient de bases situées en Sicile pour effectuer leurs raids. Au printemps de 1940, des divisions allemandes ont franchi la Méditerranée. En liaison avec les troupes italiennes, elles ont reconquis la Cyrénaïque. En tête des colonnes qui, en quelques jours, à la suite d'une offensive foudroyante, refoulèrent les An-

glais à la frontière d'Égypte, se trouvaient des formations blindées allemandes renforcées par des unités italiennes. Depuis ce jour, les troupes alliées partagent dangers et privations sur le front de Sollum et de Tobruk.

Pendant la campagne des Balkans, les mouvements des deux armées se sont complétés de la plus brillante façon par la collaboration des Grands Quartiers Généraux et par le développement parallèle des opérations. Lorsque l'attaque contre la Crète eut lieu, la marine italienne fraya le chemin aux transports allemands à travers les bar-

rages que constituait la flotte anglaise. En même temps, l'armée de l'air italienne appuyait les attaques allemandes sur la mer et sur l'île. Dans la seconde phase du combat, l'infanterie stationnée sur les îles du Dodécanèse s'attachait à mener à bien l'occupation du pays. Actuellement encore les aviateurs italiens et allemands se relayent dans les attaques contre l'Égypte et la Palestine.

Quelques unités de l'aviation italienne ont pris part aux expéditions aériennes contre l'île britannique et un corps expéditionnaire s'est joint aux alliés pour combattre l'ennemi sovié-

tique. Il lutte contre le bolchevisme dans la boucle du Dniepr et sur les rives du Donetz. Des sous-marins italiens opèrent dans l'Atlantique contre la marine marchande anglaise pendant que les bâtiments de guerre allemands combattent en Méditerranée.

Cette collaboration germano-italienne sur les champs de bataille, pour une lutte qui se renouvelle chaque jour, se manifestera également demain quand il s'agira d'organiser la nouvelle Europe. Les liens étroits unissant les deux peuples sont le plus sûr garant de la victoire finale.

La famille avant tout

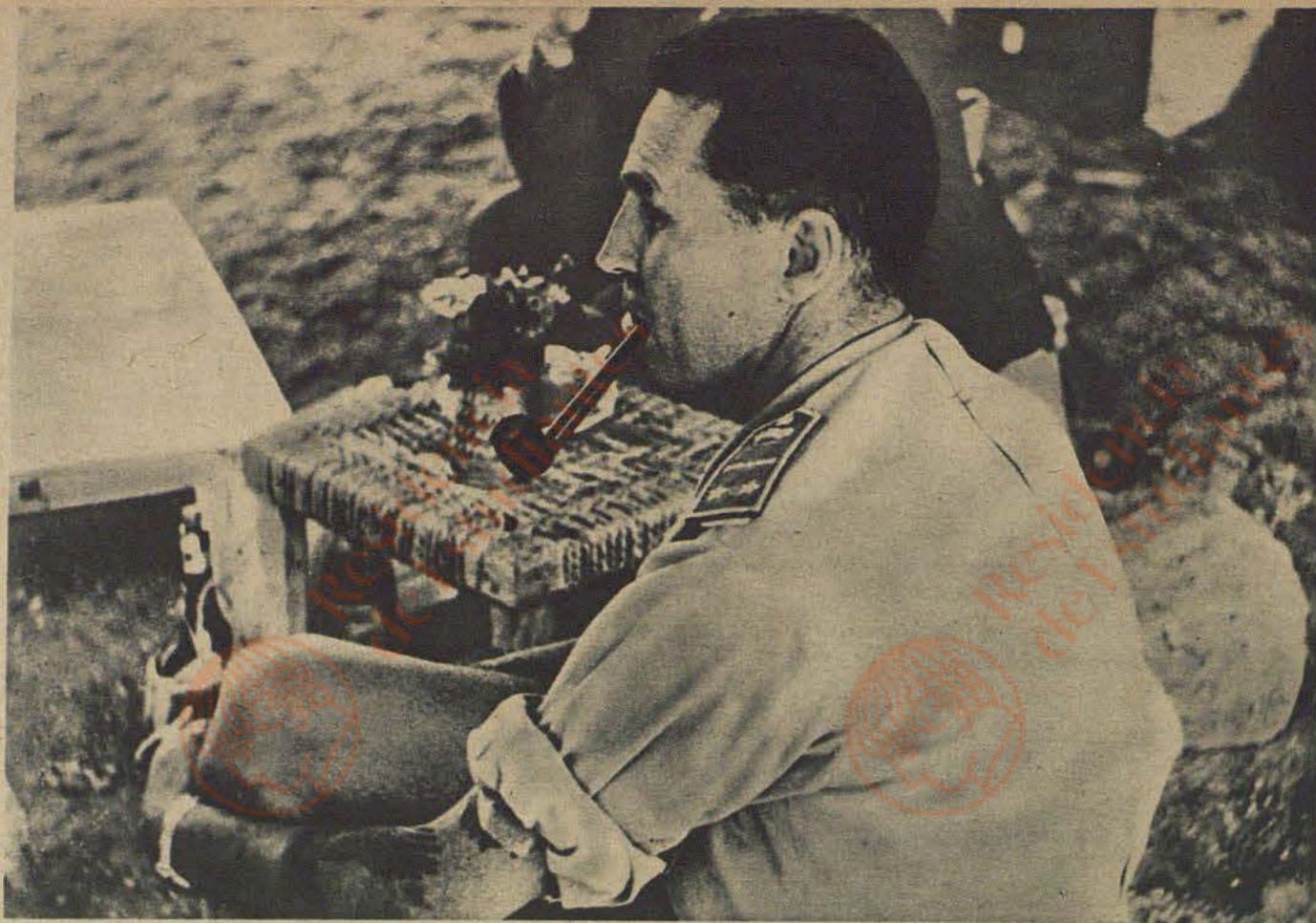
La femme italienne

D'OU a-t-elle bien pu surgir, cette image de l'Italienne que nous peignaient nos professeurs d'école : petite, forte de poitrine, les doigts chargés de bagues, un châle bariolé noué sur les boucles noires, frappant son tambourin et dansant la tarantelle. Telle était l'image de leur rêve. Si l'on rencontre son type, une fois pour toutes peut-être, aux alentours de Naples, ce n'est là que la propagande d'un tourisme démodé. En réalité, la femme italienne montre autant de visages différents que l'art nous a révélés. La Sicilienne est blonde comme les blés ; on dirait une Normande ou une Grecque. La cruche d'eau en terre cuite sur la tête, elle traverse les champs, motif d'un vase antique. En Ombrie, nous rencontrons les femmes des fresques de Piero della Francesca ; à Parme, les têtes de Madones de Correggio ; en Lombardie, les femmes de Léonard de Vinci. Encore aujourd'hui, la Florentine ressemble aux bustes de la première Renaissance et si la Vénitienne échangeait son foulard noir contre un autre, bariolé, on la croirait descendue des toiles de Bellini, de Giorgione et de Titien. Elles ont toutes des visages graves, bien dessinés, et même la paysanne du dernier village dans les montagnes ne peut dissimuler la grâce de ses mains et de ses pieds. Leur démarche est pleine de charme ; elles s'habillent d'une façon discrète, élégante et préfèrent les couleurs sombres qui flattent le corps. Bâton de rouge et poudre servent même à la campagne. Il s'agit de se mettre en valeur afin de plaire à l'homme qui la veut ainsi.

Pour l'Italien, la femme doit rester belle même au travail ; l'intelligence ne doit pas manquer de charme et la bouche la plus spirituelle doit souligner son attirance. Le travail d'une femme ne marque, d'après lui, qu'un état provisoire ; mari, enfant et foyer sont le but bienheureux.

Ainsi, la jeune fille garde sa pureté comme son trésor le plus précieux, n'importe si elle est étudiante, apprentie ou employée, et même sans qu'une famille la surveille de loin. Le mariage, pour elle, représente l'entrée dans la vie ; le contrat de mariage le dernier diplôme. Le divorce n'étant pas permis, l'alliance prend une forme définitive. L'union des familles est plus forte qu'ailleurs et dépasse même les générations différentes. Le peuple entier adore les enfants. Il en est fou. L'Italien se marie jeune — par amour de l'amour — et ainsi ses enfants sont plus nombreux que dans les pays où l'on se marie tard. Le plein air et une nourriture saine développent encore leur beauté naturelle. Dans l'éducation, l'Italienne n'est pas toujours strictement pédagogue — le côté sévère de l'éducation se trouve maintenant entre les mains de l'Etat — mais elle est tendre, elle est même une mère fanatique. Dans la cuisine, elle sait conserver la fraîcheur des aliments rapidement préparés. La plupart du temps, elle est, pourtant, une excellente cuisinière et, cabane modeste ou palais, les plats régionaux ont le même goût exquis. Dans sa maison, elle préfère la simplicité et le pratique. Le soleil et le climat donnent à la pièce sa chaleur et son confort, mais c'est la femme qui reste son plus bel ornement.

Dr. Hanna Kiel



«PRINCE DU SAHARA»

Le duc Amédée d'Aoste

...Certaine légende relate la vie d'un prince qui, afin de mettre son savoir à l'épreuve et mieux connaître ses semblables, vécut incognito dans son pays. Or, cette fois, la réalité égale et surpasse même la fable...

A Stanleyville, au Congo Belge, trois ans après la fin de la guerre mondiale, un homme jeune, de haute taille, au regard énergique, frappe à la porte d'une fabrique de savon et demande du travail. Il semble à peine âgé de vingt-cinq ans.

Il porte un nom quelconque et ne dévoile rien de sa vie antérieure. Ici, cela importe peu. Nous sommes au cœur du continent noir et les spécialistes de race blanche y sont rares.

Cet ouvrier savonnier parle l'italien, l'allemand, le français, l'anglais, l'arabe et plusieurs dialectes africains. Après treize mois de travail — l'Afrique est le pays rêvé pour les jeunes ayant de la volonté et du courage — on veut le nommer sous-directeur de la fabrique. Il remercie en souriant et quitte Stanleyville. Il est sorti vainqueur de l'épreuve qu'il s'était imposée : vivre et travailler comme s'il était un ouvrier. Et cela lui suffit. D'autres obligations, en effet, attendent le duc Amédée d'Aoste, cousin du roi d'Italie, fils d'un prince de la maison de Savoie et de la princesse Hélène de France ; mais elles ne le tiendront cependant pas éloigné du continent noir. Sa passion pour la terre africaine est un héritage. Son père, le duc Emmanuel Philibert, accompagné de la duchesse, sa mère, a entrepris de grands voyages en Afrique. Son oncle, le duc des Abruzzes, fut un explorateur et un colonisateur de classe. Après la guerre mondiale, le duc Amédée s'est rendu dans le territoire de Ubi et de Scebelli, où se trouvent les entreprises de son oncle. Puis, après l'épisode de Stanleyville, il accompagne sa mère dans un voyage aux sources du Nil.

Lorsque le charme de l'Afrique vous a envoûté, il ne vous laisse aucun repos. Le duc Amédée, ardent et actif, sent vivre en lui la passion du pionnier. Ce n'est pas l'attrait de l'inconnu ni le

romantisme de l'aventure qui ont éveillé en lui l'ivresse de l'Afrique, mais bien plus la volonté arrêtée et déterminée de réaliser une œuvre concrète et durable.

Méthodiquement, il établit son plan de travail et en esquisse les traits. Entre temps, il s'entraîne et s'astreint à la pratique d'exercices physiques rigoureux. Il professe l'athlétisme, fait de l'équitation, de l'alpinisme et du ski. Il sort vainqueur de tous les challenges. En un mois, il apprend à piloter un avion, alors que l'entraînement normal est de six mois... Il ne néglige pas pour cela le travail intellectuel. Il poursuit ses études de droit et obtient le diplôme de docteur. Il s'efforce alors d'étudier et d'approfondir les problèmes qui tiennent à la fois du domaine politique et de la science militaire.

A présent, le duc Amédée se donne de tout cœur à sa carrière coloniale ; il part à la conquête du continent noir. Tout d'abord, il prend du service dans l'armée italienne d'Afrique. De 1926 à 1930, il servira en Lybie sous les ordres du général Graziani (à l'âge de 17 ans, il s'était déjà engagé comme volontaire sur le front italien). Lieutenant, il est envoyé dans un poste éloigné, en plein désert de Syrte. Lors de la bataille de Bir Tagrft, il devait montrer un beau courage et, en qualité de pilote, prendre une part active au combat de Cufra. Puis, il fait partie des formations de méharistes.

Officier de valeur, le duc Amédée transmettait à ses soldats son amour du sol africain. C'est là, sur les champs de bataille du désert, qu'il conquiert le titre qu'on lui décerna à son retour en Italie : « Prince du Sahara » !

La troisième période de ses aventures coloniales est la phase la plus brillante de la vie du duc Amédée d'Aoste.

En 1937, après la mise à la retraite du général Graziani, il fut appelé au poste de vice-roi d'Abyssinie (de 1931 à 1937, le duc fut affecté à un commandement dans l'aviation italienne).

La période pendant laquelle il put se consacrer à des travaux de colo-

nisation dans son nouveau champ d'activité est, en réalité, fort courte. Mais, pendant ce laps de temps, il réalisa ce que seul un colonial expérimenté peut accomplir. Des colons italiens furent appelés et s'établirent en Abyssinie. De nouvelles routes furent construites et une exploitation rationnelle et intelligente du pays s'étendit jusqu'aux confins du nouveau territoire.

Lorsque la guerre actuelle éclata, les travaux du temps de paix furent interrompus ; le duc s'engagea à nouveau dans l'armée active. Il prit le commandement des troupes italiennes d'Afrique occidentale. A la fin de 1940, il dirigea à la frontière du Kenya une expédition victorieuse et entra résolument en Somalie anglaise. En 1941, il devait succomber sous la supériorité manifeste des forces britanniques en avions et en chars.

Avec l'élite de ses soldats, le duc Amédée se retira dans les montagnes d'Amba Alagi. Là il résista quarante jours, jusqu'à complet épuisement de ses munitions. Puis il vint, avec ses troupes, se constituer prisonnier. Son dernier message au Duce est empreint de la plus noble fierté : « ...Nous reviendrons bientôt sur cette terre, cette terre qui, une fois de plus, pour la plus grande gloire de notre patrie, fut arrosée du sang italien ! »

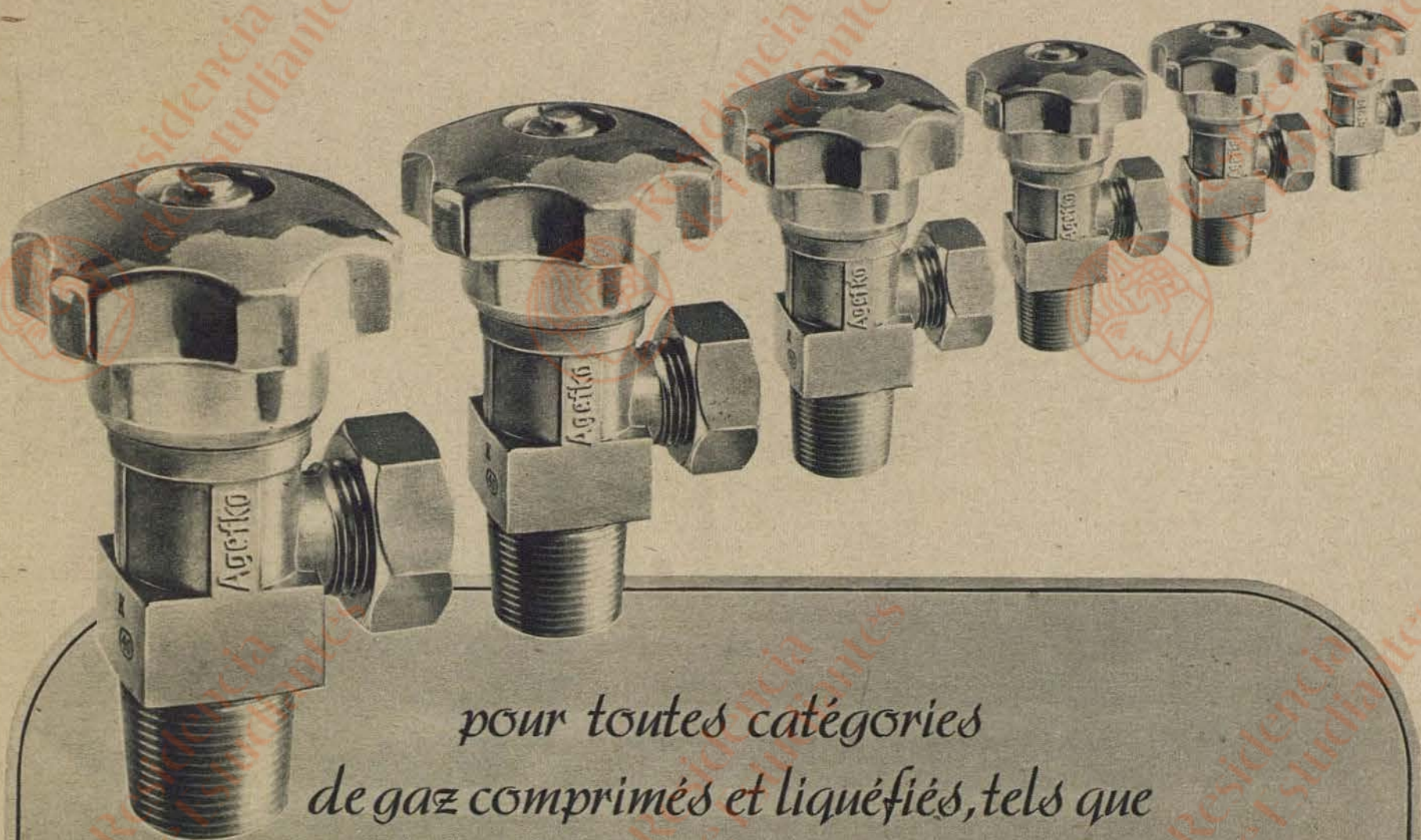
Le duc Amédée d'Aoste, en 1931, à la mort de son père, changea son titre de duc d'Apulie contre celui de duc d'Aoste. Il réalisa la parfaite image du pionnier colonial. Il est hardi, entreprenant et la réussite couronne toujours ses efforts. Son exemple est de ceux qui enthousiasment la jeunesse et les hommes prononcent son nom avec respect.

...Un jour, peu de temps après l'affaire d'Amba Alagi, dans un café d'une petite ville italienne, un voyageur lisait un journal. En tête figurait le portrait du vice-roi. Quelqu'un passant par là, vit le portrait, s'arrêta un instant et, le montrant d'un geste plein de fierté, prononça lentement ces simples mots : « Che uomo ! » (Quel homme !)

Horst Claus

Soupapes pour bouteilles en acier

Soupapes droites - Soupapes d'équerre



*pour toutes catégories
de gaz comprimés et liquéfiés, tels que*

Acide carbonique, oxygène, azote, air comprimé, hydrogène, ammoniacque,
acétylène, chlore, phosgène, acide sulfureux, chlorure de méthyle.

Modèles spéciaux, répondant aux plus hautes exigences, pour
méthane, propane, butane.

AGEFKO KOHLENSÄURE-WERKE

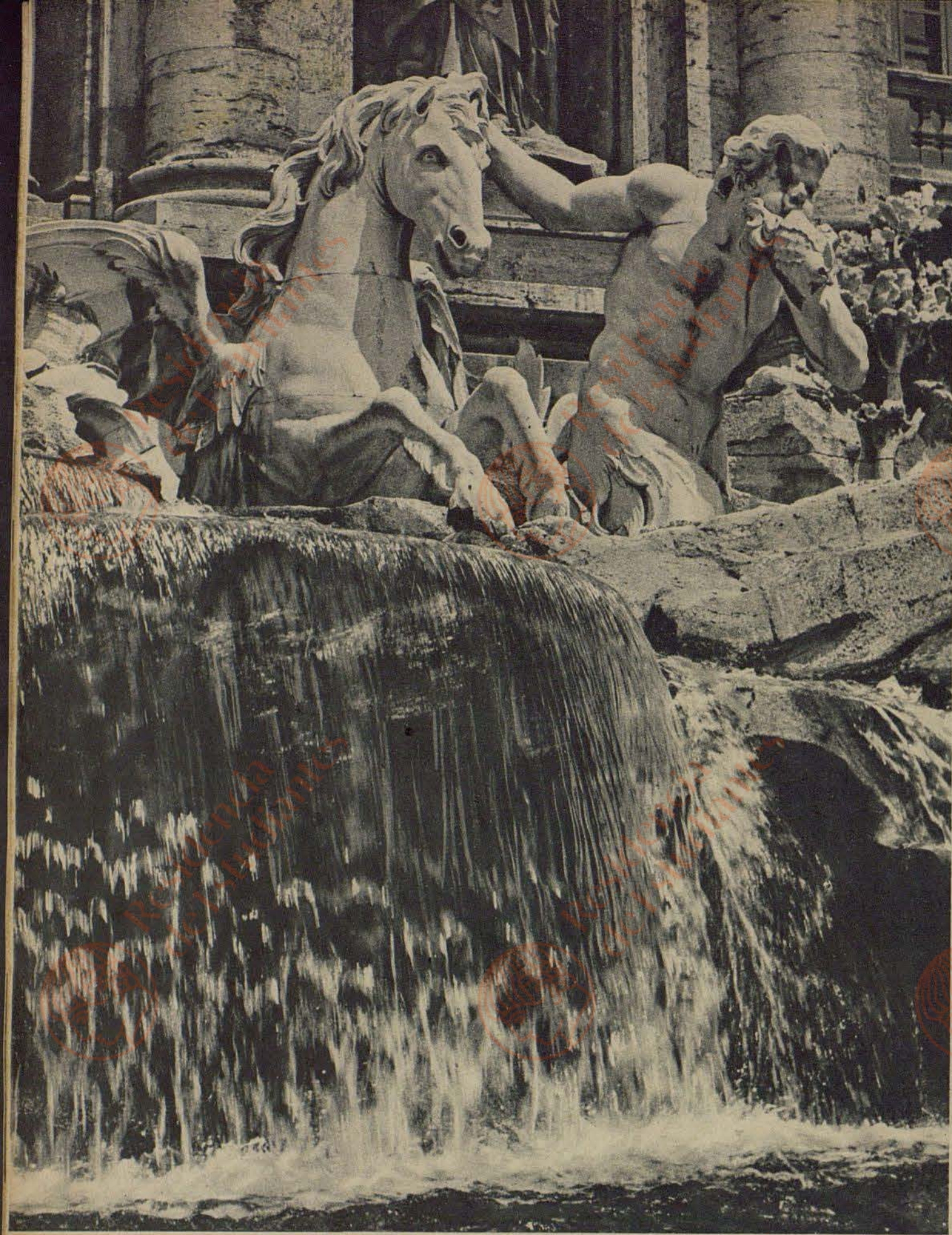
GESELLSCHAFT MIT BESCHRÄNKTER HAFTUNG

Département: Fabrique de soupapes

BERLIN W 62

50 années de pratique,

un travail de la plus haute précision et une construction parfaite garantissent à toute manière d'usage un maximum d'économie et de sûreté.



Hippocampe et Triton guidant Neptune, de la fontaine de Trévi, à Rome

LA VOIX DE ROME

Par Alexandre Pavolini

L'article d'Alexandre Pavolini, ministre de la Culture italienne, évoque un décret-loi interdisant l'emploi des klaxons à l'intérieur des villes et créant une zone de silence jusqu'aux limites urbaines

Cliché: Charlotte Rohrbach

LAISSE-MOI te dire, cher ami, que les choses inquiétantes que tu as pu lire dans un journal américain ne sont pas conformes à la réalité. Rome n'est pas devenue la « Cité du Silence ».

Le silence, mon ami, a été rompu en 1919 ; et il ne reviendra jamais. L'écho du pas de nos guerriers l'a chassé de Vicenze et de Ravenne, où il s'était réfugié, accroupi dans les

niches des églises comme un pigeon blessé. Et ce qui pouvait en rester encore, à Volterra, à Pérouse, à Sienne, le fracas de nos pistolets l'a chassé.

L'air vibre de nouveau autour de nos saints et de nos seigneurs de pierre ; le cheval de Gattamelata, libéré des sacs de sable, flaire le vent et pour un peu se prendrait à hennir ; les vieux lions de Florence et de Vérone ont le cœur gonflé d'une envie de rugir qu'ils contiennent mal. Aucun monument des cent villes ne dégage plus cette morne et sombre impression de silence. Ils ont retrouvé leur jeunesse et se mêlent à l'existence, comme tout dans cet air vivant.

— Alors, comment peut-on parler du silence de Rome ?

— Mais, par ignorance, mon ami. Jamais la ville n'a été moins silen-

cieuse que maintenant. Les bruits insolites ont disparu, rien d'autre. Du jour au lendemain, ils se sont évanouis ; ce fut un vrai miracle. Cela s'est passé comme pour un poste de T.S.F., quand des sifflements aigus troublent l'audition. On tourne un bouton : les sons indésirables disparaissent, et l'oreille perçoit la musique dans toute sa pureté. Voilà la façon dont Rome s'y prit pour supprimer, un beau matin, le vacarme assourdissant des klaxons. Étonnées, nos oreilles ont recueilli, non pas le calme du silence, mais la voix, la voix de Rome.

Rome est un grand chantier. Jusqu'aux dernières heures du soir, on entend les pioches qui frappent, les grues qui tournent, les camions qui avancent péniblement, transportant le sable du Tibre. A tout instant, un rideau tombe, une nouvelle scène s'offre à la vue. Sur un toit en construction, des maçons dressent leur silhouette active. A la lisière de la ville, le dernier gratte-ciel coupe en deux les champs, semblable à la proue d'un navire qui fend les vagues ; dans quelques jours, la cité aura enfoncé son étrave un peu plus avant. On dirait qu'un cataclysme a bouleversé tous les quartiers. Ce qui reste d'immortel surgit, éclatant, des cendres d'autrefois. Rome est jeune ; sa renaissance est éternelle.

On entend crier : ce sont les appels d'ouvriers, les uns, en bas, occupés aux tas de pierres ; les autres, en haut, employés à poser des briques. Leurs cris retentissent dans la douceur de l'air. Le rythme de la vie quotidienne s'accélère.

La rumeur du travail, le bruit des pas, la voix des moteurs ont, à Rome, un son particulier. Quand les voitures tournent des ruelles étroites pour se ranger dans les spacieuses voies nouvelles, c'est presque sans bruit, à toute vitesse. Les rues résonnent d'un léger ronronnement ; le vacarme de la circulation ne trouble plus les allées ombragées qui courent le long du fleuve et des ruines splendides. La chaussée n'est pavée ni de blocs de pierre, sur lesquels roulait jadis la roue ferrée du quadriga, ni du carrelage cimenté qui vit passer le carrosse des cardinaux. Les voies romaines sont revêtues d'asphalte italien, cylindré et poli, sec et clair, reflétant l'azur du ciel. Dans la ville aux sept collines, le pneu glisse léger comme un souffle sur les routes et, aux larges courbes qu'elles décrivent, il module d'étranges sonorités.

Un beau matin de frileux printemps ou quelque matin triomphal d'été, vous entendez des voix. Elles viennent du ciel, elles s'amplifient, elles retentissent aux quatre vents. Est-ce la voix du soleil ? Est-ce celle du ciel, de ce ciel d'un bleu pur et profond sur lequel tranchent le fuseau des cyprès et l'aiguille des clochers ? Ce n'est pas le ciel pâle du Nord. La grande voix résonne, chante, démesurée ; tout un chœur murmure, lèvres closes, les louanges au jour qui passe, les louanges à Rome l'Eternelle.

En levant le regard, tu aperçois, volant au ciel, un, deux, trois, toute une série de petits points suspendus. Ce sont les avions de Guidonia, de Littorio. Ils apparaissent minuscules dans la lumière, lointains, perdus dans l'ardeur du soleil, abeilles survolant la fleur précieuse de Rome.

A la voix de la cité se mêle celle des animaux. La faune, elle aussi, a rompu le silence. Les rats taciturnes, les rats millénaires, les rats gigantesques des cloaques et des catacombes ; les chats qui, la nuit, frôlant les murs sans miauler, laissent derrière eux, sur les marches des maisons en ruines, traîner leur relent fauve : tout cela appartient à la Rome de jadis.

Rome éternelle, la ville d'aujourd'hui, a des chevaux. On les entend très tôt le matin ; ce sont des animaux superbes se rendant aux champs redevenus fertiles ; ce sont les chevaux de la cavalerie, des carabiniers, des agents de police. Le sol romain vibre sous leurs pas comme un tambour de guerre. Le cœur bat plus vite dans l'attente du combat. Et les hirondelles de Saint-Pierre font partie de cette Rome ; les pinsons de la Villa Borghèse, les paons blancs de la Villa Sciarra, les rossignols du Janicule, tout le petit peuple ailé des parcs et des jardins publics mêle son chant à la voix des enfants, cependant que la nuit tombe et que, de la mer, se lève la brise caressante du soir. Elle fait frissonner les tilleuls et les pins plantés entre les maisons. Elle étirent, elle fouille les feuilles sculptées des chapiteaux et à son souffle vivant les colonnades rajeunissent et s'animent. Au jardin zoologique, on entend les hurlements, les rugissements, les bruits d'Asie et d'Afrique, s'harmonisant avec les accords de la ville, comme le lion sur la fontaine de la place Navona, l'éléphant sur la place Minerva et les palmiers sur le Pincio.

Cher ami, d'autres sons encore, hardis et vigoureux, prennent part à ce concert, portant au loin la voix chantante de la ville, à la façon des mâts où pendent les guirlandes aux jours de fête. Imagine l'appel des trompettes des musiques militaires, devant Macao et Saint-Laurent ; représente-toi la Garde royale descendant l'avenue du Vingt-Septembre ; figure-toi les fanfares des bersagliers dans le Transtévère, les avant-gardistes chantant devant la Farnesina, le cri de guerre des adolescents jouant au football dans les quartiers neufs... Chaque bruit strident perd de son intensité, chaque voix se trouve fondue dans l'ensemble et chaque silence vibre d'une harmonie persistante et douce ; la ville, comme une conquête marine, résonne par elle-même.

Au-dessus de tout cela, il y a les cloches et les fontaines. Aucune main ne pourrait imposer silence aux magnifiques cloches de Rome. Elles sonnent, et leur mélodie se répand d'écho en écho, s'affaiblit lentement, mais ne s'éteint jamais ; et les fontaines, dans Rome, rient à gorge déployée ; leurs eaux courent de cascade en cascade, roulent sur les rochers et, sans s'arrêter un instant, vont se perdre dans les bassins.

Tu ne sauras jamais ce que cela a été : faire hurler un klaxon en plein centre de Rome, place Venezia. C'était comme si l'on avait eu à traverser le bureau d'un homme dont le travail inspire un respect sans borne, et qu'on eût été gêné de ne pouvoir étouffer le craquement de ses bottes. Lorsque ce vacarme effroyable cessa enfin, la première pensée fut, pour le Duce, à la « Sala del Mappamondo ». Ce bruit insensé ne venait plus heurter ses fenêtres.

Semblable à l'eau d'un fleuve qui bat la rive, la voix pure de Rome, la voix de l'éternité et de la jeunesse, est, aujourd'hui, la seule qui pénètre jusqu'à ta table, jusqu'à toi.

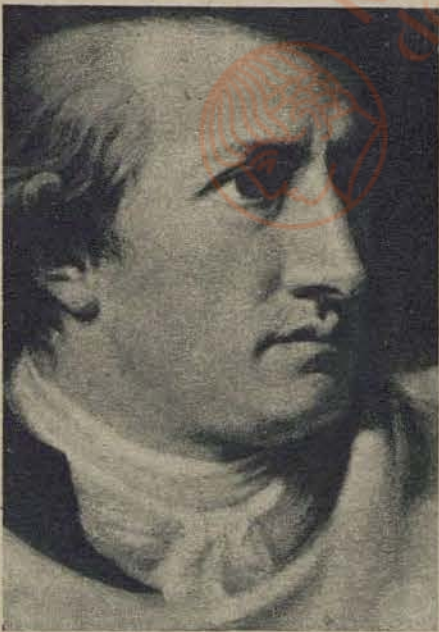
Goethe et mon père

par Curzio Malaparte

Extrait de « Donna comme me ». Editions Mondadori. Milan.

Curzio Malaparte est un écrivain plein d'esprit et fort apprécié en Italie. Longtemps avant que l'Axe fût devenu réalité politique, Malaparte avait évoqué dans un de ses livres le souvenir de son père, Allemand et grand admirateur de Goethe. L'amour du pays, les aspirations nationales de deux grands peuples et leurs différences de tempérament ont servi de trame à ce fils italien pour tisser la physionomie de son père.

DE tous les amis de mon père, Goethe était sans doute le plus mystérieux. Nous n'avons jamais réussi à le rencontrer, bien que, du matin au soir, on sentit sa présence dans toute la maison. Parfois, il nous semblait le voir dans le verger, un livre



GOETHE DURANT SON SEJOUR A ROME. Fragment du tableau de J. H. Wilhelm Tischbein « Goethe à la campagne, près de Rome » (1786-88)

à la main, à l'ombre de la pergola. D'autres fois, nous l'imaginions au salon, étendu dans la pose de Mme Récamier, sur le divan bleu où ma mère s'allongeait de longues journées lorsqu'elle était enceinte. Ces longues journées furent plutôt de longues années pour elle, car elle eut sept enfants.

Au bout du corridor, le buste de Goethe trônait sur une colonne de style néo-classique. Un de mes oncles, Kurt Hauptmann, demi-frère de mon père, l'avait découvert chez des parents de Lorenzo Bartolini, le sculpteur, une des célébrités de Prato, ce que, du reste, peu de gens de la ville savaient. Mon oncle était professeur de philosophie à Göttingue. En été, lorsqu'il venait passer ses vacances parmi nous, son premier soin était de sortir de sa valise une branche de lierre, cueillie à l'Université, et d'en couronner le buste. Dans le salon, au-dessus du divan d'azur, était suspendue une copie du tableau fameux de Tischbein. On y voit Goethe dans la campagne romaine. Le poète, drapé dans un majestueux manteau de pourpre, où l'on chercherait en vain la trace des mites ou d'un coup de poignard, s'appuie sur un sarcophage.

Le soir, à la lumière d'une lampe à pétrole, mon père lisait quelques pages de son auteur préféré. Un léger sourire animait ses traits et ses yeux bleus brillaient de tout l'éclat de la jeunesse, quand certaine aventure du « Voyage en Italie » lui rappelait le temps lointain de ses vingt-cinq ans, lorsqu'il franchit les Alpes pour la première fois et descendit dans la

plaine italienne. Il portait une moustache d'un rouge cuivre et sa carrure rappelait celle d'Hercule. Entre Goethe et lui, il existait à mes yeux une parenté mystérieuse, non pas uniquement due à sa haute stature et à la façon de tourner lentement la tête, mais aussi à la vigueur peu commune de mon père. De tous ses fils, j'étais celui qui ressemblait le plus à son épouse. Et cette force me remplissait le cœur d'une admiration à la fois tendre et passionnée.

En automne et au printemps, mon père, le torse nu, avait coutume de travailler au jardin avant le coucher du soleil. Défoncer le sol, semer, voir peu à peu pousser herbes et plantes, telle était sa passion. Ma mère eût préféré un jardin rempli de fleurs ; elle eût voulu tout au moins quelques rosiers parmi les salades. Mais mon père concevait plus héroïquement l'art du jardinier. Il y voyait un devoir moral à remplir, non pas un passe-temps. Il se consacrait à cette tâche avec la ferveur d'un moine. Selon lui, la terre a une dignité que les hommes doivent respecter. La glèbe demande à être labourée, retournée d'une main virile et non pas râtissée, caressée, bichonnée. C'est une lourde charge de fruits dont elle veut accabler ses robustes épaules. Elle ne demande pas à porter une rose à la boutonnière.

Ainsi mon père, demi-nu, luttait dans son jardin où tout poussait à l'aven-

ture. Il semblait être l'athlète assoiffé d'idéal, que nous montre Pindare dans la première ode olympique dédiée à Hiéron de Syracuse. Chacun des vigoureux coups de bêche fouillait profondément la terre, mettant à jour de petits vers blanchâtres, des limaces, des racines d'herbes aussi ténues que des cheveux. Parfois le tranchant de l'outil arrachait des étincelles à quelque pierre. La silhouette herculéenne de mon père se dressait sous le feu paisible du couchant, et sous la peau, ruisselante de sueur, les muscles palpaient comme des poissons pris au piège.

Mais ce que je préférais encore, c'est lorsqu'il se rendait au jardin armé à la main. Il tirait merveilleusement, et son plaisir était de cueillir des fruits à coups de pistolet. Il choisissait une poire, une pomme, une pêche, une prune ou une grappe de raisin. Il plaçait au-dessous de l'arbre une corbeille remplie de paille, reculait de vingt pas et... pif !... paf !... poire, pomme ou prune, la queue coupée par le projectile, tombait dans le panier. Il tuait aussi les poules d'une balle dans la tête et ne manquait jamais son coup. Une seule fois cependant, il enleva tout juste la crête d'un coq qu'il avait visé. Il en fut bouleversé à un tel point qu'il fit grâce à l'animal. Ce coq vécut encore de longues années, heureux et content, même sans crête. Chaque matin, d'un horrible cocorico,

DON DOMENICO CARACCIOLLO
de' Duchi di S. Teodora, Marchese di Villamaina, Cavaliere dell' Insigne Real Ordine di S. Gennaro, Gentiluomo di Camera con Esercizio di S. M. Consigliere di Stato, e Segretario di Stato di Casa Reale, affari Esteri, e Siti Reali, Soprintendente Generale delle Regie Poste, e Segretario di S. M. la Regina.

Partendo per Roma Mons. Giovanni de Goethe di Weimar, Tedesco

Per ordine di S. M. impongo a tutti li Ministri suoi, e Officiali di Giustizia, e Guerra, e a quelli che non lo sono dandogli in suo Real nome che non gli diano molestia, né impedimento alcuno nel suo viaggio, anzi gli prestino il favore che gli sia necessario per eseguirlo. Napoli primo Maggio 1787

Il Marchese Caracciolo



Gratis

Vaglia per Dieci giorni.

Le passeport de Goethe. Passeport établi à Naples en 1787, pour le retour du poète à Rome, au nom de « Giovanni de Goethe di Weimar, Tedesco » (Jean de Goethe, de Weimar, Allemand)



«LE MAUDIT SECOND OREILLER». Croquis de Tischbein, nous montrant Goethe dans son appartement du Corso à Rome. Penché sur son lit, il enlève d'un geste de mauvaise humeur «le maudit second oreiller». Au premier plan, le chat de la maison. A droite, parmi d'autres moulages d'œuvres antiques, alignées sur une planche, la tête colossale de la Junon Ludovisi; au-dessous les œuvres de Winkelmann et de Tite-Live

il réveillait mon père qui disait : « J'entends la voix de la conscience. »

Nous passions le mois d'août dans les Apennins, à Chignano, non loin de Prato. Un jour, mon père, tirant au jugé, enleva du premier coup le bouchon d'une bouteille de vin se trouvant sur la table. Le plus extraordinaire fut que la bouteille ne se brisa pas. Le bouchon retint la balle et le vin amortit la puissance du choc. C'était si merveilleux que les bûcherons du pays, témoins de cet événement, partirent en toute hâte chercher leur fusil et se mirent à tirer sur tous les flacons grands et petits. Bien des années se sont écoulées depuis ; mais chaque dimanche, les jeunes gens de Chignano s'amusaient encore à tirer à balle ou à chevrotine sur les bouteilles de vin

les bois de cyprès et de pins qui ombragent ses collines, par le front lisse et blanc de ma mère et le charme innocent de ses enfants.

Peu à peu se fanèrent les illusions de notre jeunesse. Wolfgang Goethe lui-même, colonne d'Hercule du monde poétique de mon père, s'effondra comme un simple pilier ruiné par les ans. La catastrophe se produisit soudain le jour où, pour la première fois, je lus le « Voyage en Italie ». Je découvris que Goethe avait simplement passé quelques heures à Florence, « parce que, écrivait-il, tout ce gothique l'ennuyait et que, du reste, il avait vu mieux que cela en Allemagne ». Comment, pensai-je, peut-on trouver mieux que Santa Maria Novella et le campanile d'Adolfo, mieux que Brunelleschi,

Mon père comprit que ses enfants avaient grandi, qu'il fallait rétablir l'équilibre. Avec une sagesse, un tact et une délicatesse dont je lui serai toujours reconnaissant, petit à petit il substitua Manzoni à Goethe. Au temps de ses fiançailles, il avait appris l'italien en lisant les « Promessi sposi » (Les Fiancés). A ses yeux, Manzoni était le Goethe de la péninsule, un Goethe plus malicieux peut-être, plus ironique, mais plus humain. Dans la sérénité des horizons lombards, dans le calme du lac, dans l'ingénuité sentimentale de Renzo et de Lucia, il retrouvait un reflet du monde romantique où il était né. Mais à nos yeux d'enfants ce monde apparaissait baignant dans l'ambiance d'une humanité mystérieuse. Mon père se réfugia dans Manzoni pour y trouver une Italie plus proche de son esprit que celle de Goethe. Mais à ce sentiment d'engouement pour Manzoni se mêlait certainement l'amour qu'il vouait à notre mère, Lombarde et Milanaise par surcroît. Depuis que nous commencions à annoncer l'ABC, notre père s'était aussi bien refusé à nous apprendre l'allemand qu'à nous accorder la permission de suivre l'enseignement d'un professeur de ce langage. « Qui parle deux langues, avait-il coutume de dire, a deux patries. » Paroles qui dénonçaient la noble prudence d'un homme resté fidèle à son sang, à sa race, à sa terre. « Père allemand d'enfants italiens », voilà ce qu'il faudra graver sur ma tombe, disait-il en souriant.

Puis vint la guerre. Quand mon frère et moi, nous partîmes pour le front, il nous accompagna à la gare. Il était pâle comme la mort. Les pointes de sa moustache tremblaient, mais il souriait. Il n'y eut point d'embrassades, de baisers ; il n'y eut point de paroles inutiles, rien qu'une longue poignée de main ferme et virile. « Je sais que vous me ferez honneur », dit-il, comme le train s'ébranlait. Au printemps 1918, ma division, qui se trouvait dans les tranchées du Grappa, fut envoyée à Bligny, en France. A temps, je pus faire savoir à mon père que nous traversions Milan. Il était fier de mes décorations, de mes cicatrices, de mon insigne de lance-flammes. Au moment où le convoi repartait, il tira de sa poche une paire de boutons de manchettes en or. « Je voudrais bien te les donner, me dit-il. Mais je ne le puis. C'est un souvenir. Je te les prête. Rapporte-les moi, j'y tiens beaucoup. »

Il n'ajouta pas un mot. J'étais ému et fier de son geste, et je ne trouvais rien à répondre. Mon père accompagnait le train et ce fut la première fois que je le vis marcher comme un Italien. Ce n'était plus son pas lent et pesant, mais un pas alerte et vif que je ne lui connaissais pas. Aujourd'hui, il a soixante-quinze ans. Sa barbe d'airain est devenue toute blanche. Il a conservé l'alerte pas italien que son fils lui avait appris certain jour, et c'était peut-être la seule chose que son cher Goethe n'aurait pu lui enseigner.

Giotto et Maitani ? Mes frères et moi nous étions indignés et attristés. Confus, mon père se taisait. Il ne savait comment défendre son cher Wolfgang. Le charme était rompu.

Ce même hiver, nous découvrîmes pour la première fois que, vraisemblablement sous l'effet de l'humidité de l'air et de la chaleur du poêle, le buste de Goethe, au fond du corridor, était couvert d'une mince couche de sueur. Florence lui déplaisait et, pour comble, il transpirait en cette saison !

L'ENQUETE. Goethe et Tischbein, amis inséparables, assistent la nuit, à la lueur des chandelles, aux constatations du médecin légiste, sur les lieux d'un crime. A l'extrême-gauche, l'une contre l'autre, on reconnaît les silhouettes de Goethe et de Tischbein (Tous deux ont le chapeau sur la tête. Goethe est le deuxième à gauche)



MORITZ S'EST FRACTURÉ LE BRAS. Karl Philipp Moritz, écrivain, ami de Goethe, s'est fracturé le bras au cours d'une promenade à cheval. Goethe (à genoux devant lui) et Tischbein (derrière Moritz) le soignent

placées sur les tables. Mon père fut ainsi l'innovateur d'une coutume masculine qui s'est conservée jusqu'ici dans nos montagnes. Chaque fois que je retourne au pays, près de ces braves gens, j'ai l'impression d'être quelque Héraclide descendant d'un créateur de mythes rustiques.

Nature grave, mais caractère impétueux, mon père retrouvait dans ses heures goethéennes la sérénité olympique qui, pour bien des humains, est le signe de la philosophie suprême. A nous, ses enfants, cette attitude inspirait un respect immodéré et même quelque crainte. Un rien, en effet, suffisait à bouleverser cette façade néo-classique. Le beau visage de mon père s'empourprait alors. Dans ses yeux s'allumait une flamme sombre. Son front marmoréen soudain agité annonçait la tempête, et les éclats d'une voix étrangère retentissaient dans la maison. Nous courrions nous réfugier au jardin. Nous nous disions tout bas : « Voilà l'Allemand qui se réveille ! » Ces moments étaient heureusement rares. La fureur teutonique de mon père disparaissait aussi vite qu'elle était venue. Elle se fondait en un sourire, éveillé chez lui par les clairs horizons de la Toscane, les oliveraies,

Camaraderie

La fraternité d'arme des aviateurs

AU cours de la guerre actuelle, innombrables sont les actes de camaraderie accomplis sur tous les fronts. Ces vertus du champ de bataille naissent spontanément au moment où l'homme, au péril de sa vie, accomplit instinctivement son acte généreux.

Nous avons été contraints, certain jour, à amérir en Méditerranée. L'équipage avait pu sortir de l'appareil au dernier moment et nous nous éloignons à la nage de l'appareil. Il allait couler bas dans quelques secondes ; son remous aurait pu nous entraîner. Soudain, nous vîmes le pilote faire demi-tour ; il se hissa sur un des plans et s'engouffra dans l'ouverture de ce que nous pensions être son cercueil. L'avion s'enfonçait, déjà les vagues battaient les œuvres vives. Seule émergeait encore la partie supérieure du fuselage. On eût dit un gros poisson gris. Nous le voyions chaque seconde disparaître un peu plus dans les flots.

— Il est perdu ! dit l'un de nous d'une voix blanche.

En effet, l'air, refoulé de l'intérieur de la carlingue, éclatait en gros bouillons. Mais, tout à coup, deux formes surgirent du tourbillon : le pilote et le canot pneumatique qui nous a sauvé la vie.

La destinée tisse parfois des trames étranges entre deux existences. Au cours de l'hiver 1935, un jeune sous-officier sauva la vie à son lieutenant. L'officier avait été forcé d'amérir dans la mer du Nord. L'exploit fut récompensé de la médaille de sauvetage. Six ans plus tard, une formation de bombardiers allemands survolant le territoire soviétique, est attaquée par des avions de chasse ennemis, supérieur en nombre. Le commandant du groupe se trouve séparé de ses camarades par trois « Ratas » qui le prennent sous leurs feux. Déjà le moteur de gauche avait cessé de fonctionner, une épaisse fumée s'en dégageait... Au dernier moment, avant la rafale mortelle, un avion allemand attaquait les trois appareils soviétiques, en descendant deux et obligeait le troisième à chercher refuge dans les nuages. Les deux pilotes allemands étaient nos aviateurs de la mer du Nord. Le sous-officier était devenu lieutenant et le lieutenant était maintenant son chef d'escadrille.

Mais c'est entre les frères d'armes des nations alliées, sur le vaste front de l'Europe, que de tels actes trouvent la plus belle expression d'une abnégation sans prix. Ce n'est pas toujours une question de vie ou de mort qui scelle la camaraderie entre Allemands, Italiens, Finnois, Hongrois, Roumains, Slovaques et Bulgares.

Avec les dernières gouttes d'essence notre appareil endommagé avait réussi à atteindre un avant-poste italien dans le désert de Libye. La pesante solitude et la monotonie des étendues avaient marqué les traits des officiers et des soldats que nous trouvâmes là. De longues années de lutte contre les hommes, contre la nature avait ennobli leur caractère. Ils comprirent rapidement que la moindre minute nous était précieuse et avec les plus primitifs moyens de fortune, ils réussirent l'impossible.

Un camarade italien monta dans son appareil et nous escorta au-dessus du désert pendant la moitié du parcours, bien qu'une tempête de sable s'annonçât et le mit en grand péril.

Mais le témoignage de leur camaraderie nous avait déjà précédé. Un radio avait alerté notre base : « Ils seront bientôt parmi vous parce que nous les avons secourus ! » F. B.

Séparés dans la lutte Unis dans la victoire

Reportage sur l'activité des aviations alliées au front occidental, par notre correspondant de guerre Artur Grimm



La randonnée contre l'ennemi s'est terminée victorieusement. Les officiers alliés, un « raj parancsnok » hongrois, un « senior » italien et un commandant allemand échangent leurs impressions



Des appareils allemands Me 110, suivis d'avions de chasse hongrois et italiens, apparaissent à l'horizon. L'adversaire doit s'attendre à une lutte acharnée

Le faisceau, la croix noire et le triangle tricolore sont les insignes qui distinguent les trois aviations alliées — allemande, italienne, et hongroise — et qui sont justement redoutées de l'ennemi à l'Est



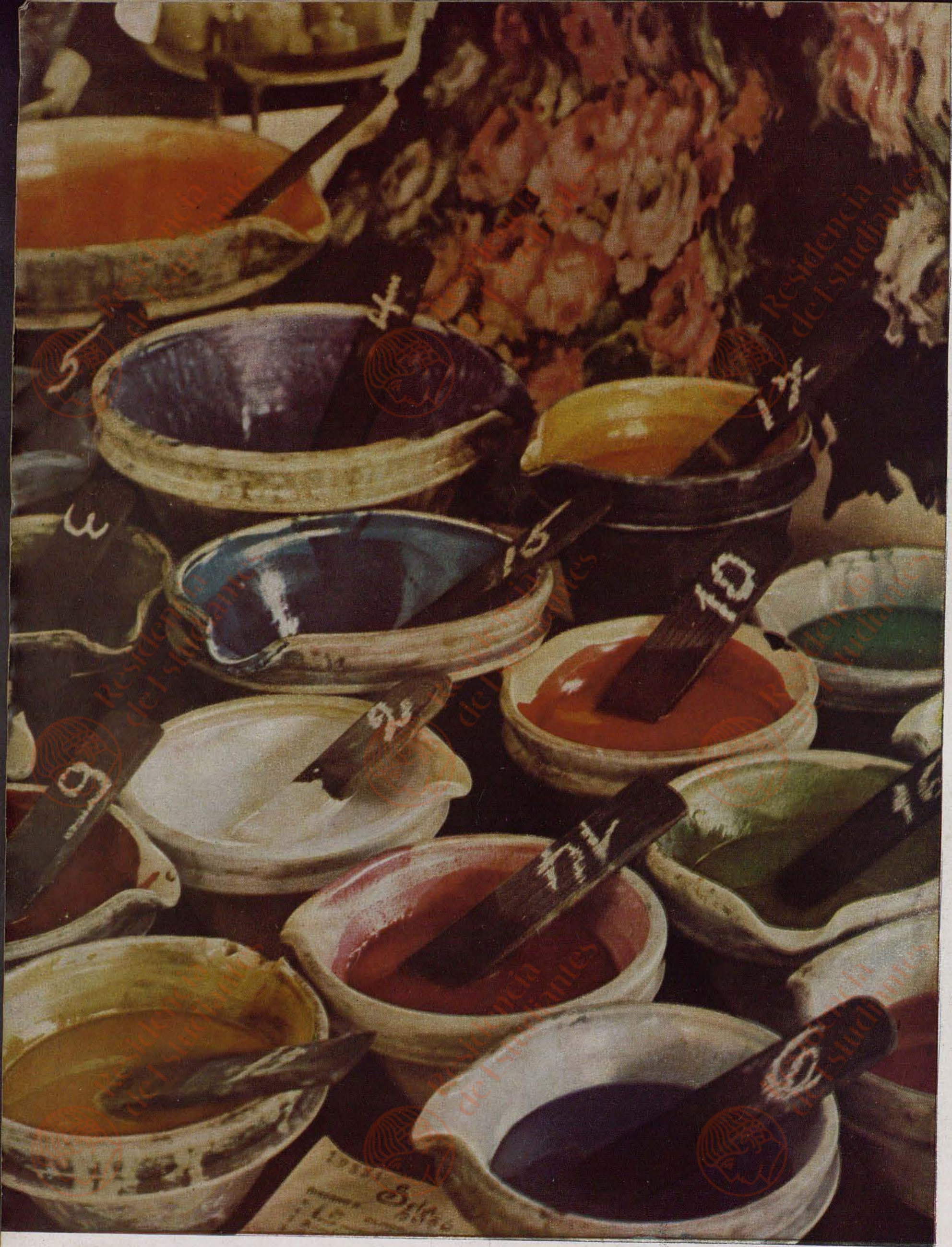


Les bersagliers emportent d'assaut un blockhaus soviétique

Il y a plus d'un siècle que les bersagliers constituent, en Italie, un corps spécial. Leur origine remonte aux tireurs d'élite sardes qui combattirent glorieusement pour assurer l'indépendance de la péninsule. Les bersagliers sont des soldats robustes et bien entraînés. Ils

sont aisément capables des plus grands efforts, même les plus pénibles; et cette qualité leur a permis bien des fois d'arracher la décision au cours des attaques. C'étaient jadis des cyclistes d'une grande habileté; mais aujourd'hui ils sont motorisés pour la plupart, et ils ont à leur dispo-

sition les engins mécaniques les plus modernes. Des maréchaux et des hommes d'Etat sont sortis des rangs des bersagliers; et le chef suprême de l'Italie fasciste combattit, pendant la Grande Guerre, dans une unité du 2^e Régiment de bersagliers. Dessin du peintre de guerre Hans Liska PK



Tissus italiens, couleurs allemandes

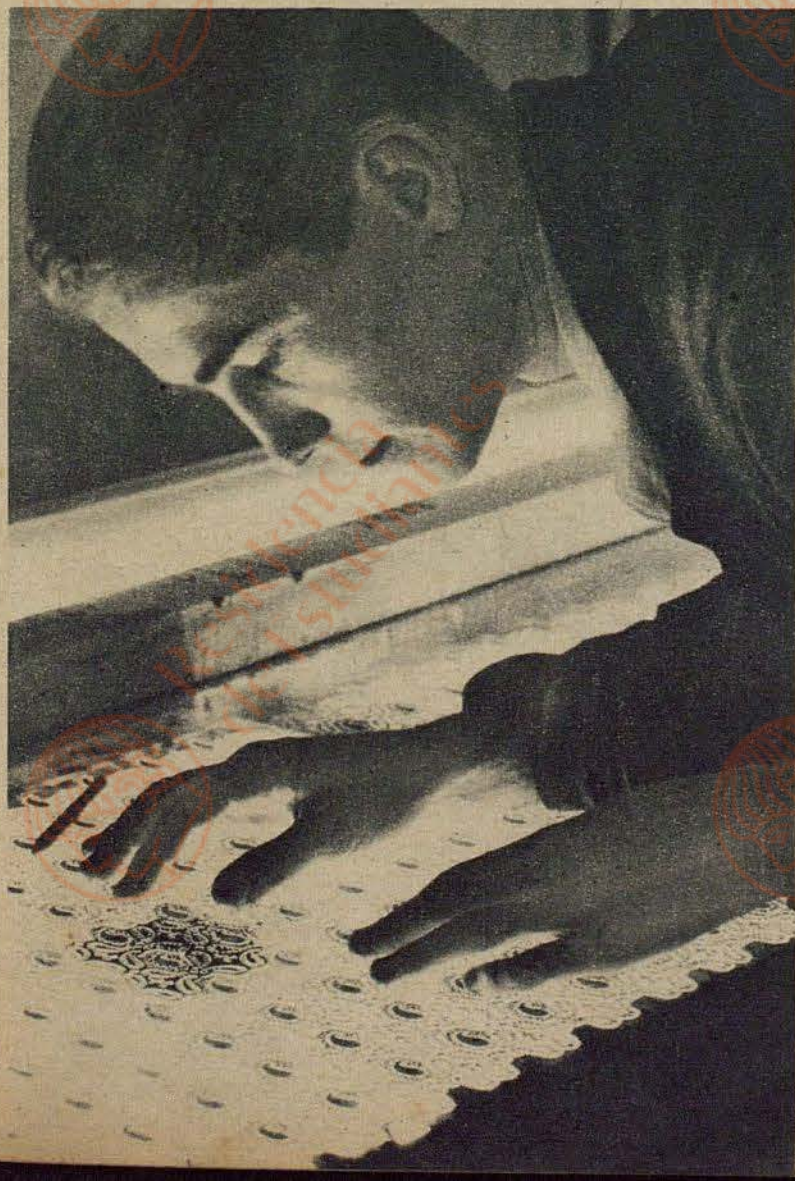
Le « coin des coloris », dans l'atelier de teinture du plus grand établissement du monde. La firme produit des tissus imprimés grand teint. Les usines, situées dans l'Italie du Nord, produisent annuellement des millions de kilomètres d'étoffes Clichés : Heddenhausen



*C'est le plus vieux graveur au poinçon de la maison, le plus expérimenté.
Il met la dernière main à l'ouvrage pour lui donner un cachet artistique*

L'œuvre de mains habiles

Visite dans la plus grande usine de tissus imprimés du monde



*Le modèle est-il terminé? Avant
l'impression on s'assure, à la cham-
bre claire, de l'effet qu'il produira*

Clichés
Heddenhausen

→
*Et maintenant, d'un seul modèle, les reproduc-
tions sortiront par milliers, par centaines de
mille. La chaîne sans fin amène l'étoffe sur
laquelle les différents dessins sont imprimés*





DORIS DURANTI: Un de ses compatriotes a écrit d'elle: Son regard est aussi énigmatique que les gestes stylisés de ses mains, le bleu noir de ses cheveux, les reflets changeants de son teint diaphane. Dans son nouveau film, « L'Oasis Giarabub » elle tient, seule parmi les hommes, l'unique rôle féminin

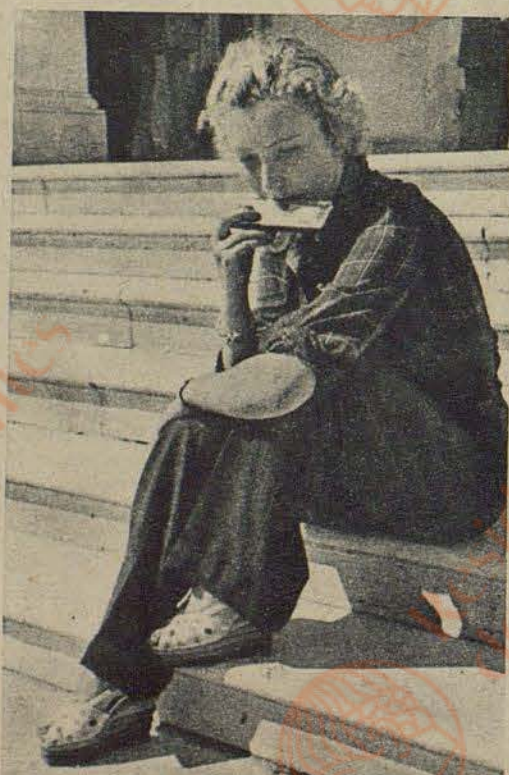
DE LA BRUNE A LA BLONDE

A Cinecittà, la métropole du cinéma italien



Blonde
jeunesse

MARIELLA LOTTI ET VALENTINA CORTESE, toutes deux lombardes, mènent la danse des blondes dans les films italiens. La première ne joue que depuis deux ans, et on a cependant pu l'admirer dans de nombreux rôles. La petite Cortese est encore très jeune, ce qui ne l'empêche pas d'être la vedette du film « Premier Amour »



LA PLUS BLONDE DE TOUTES EST VIVI GIOI. Elle a du sang norvégien dans les veines, elle parle parfaitement l'allemand. Nous la verrons bientôt, dit-on, dans des productions du cinéma allemand

LES films d'un pays reflètent la prédilection de ses habitants pour certains types humains. C'est une règle à laquelle l'Italie n'échappe pas; elle marque même sa préférence pour les caractères les plus poussés qui soient. Les Italiens veulent des actrices de l'écran, blondes ou brunes, mais d'une nuance extrême. Cette conception dépasse du reste le domaine de la chevelure; elle souligne toutes les singularités des artistes. L'Italien ne « préfère pas les blondes », dont la teinte, dans la péninsule, n'est pas si rare qu'on le pense, bien à tort. C'est un type qu'on rencontre plus fréquemment dans le nord que dans le sud de l'Italie. Au cinéma surtout, blond et brun sont des accessoires scéniques qui marquent visuellement le type psychologique de l'artiste. Cela ne veut pas dire que tous les blonds représentent des individus bienveillants et les bruns des êtres à l'âme méchante, ou vice-versa. Le film américain se plaît, par exemple, à représenter les « vamps » par des femmes blondes. Il n'en va pas de même en Italie. Cela serait causer grand tort au film italien et au talent de ses vedettes.

Clichés:
Dr Eugen Haas, Rome





Les paillettes étincellent dans les plis vaporeux du voile descendant très bas et couvrant les épaules. Le visage et le cou



Le sac en forme d'aumônière est très pratique; il accompagne aussi bien le marron que le noir. Le fond et les ornements, en suède, sont symétriquement ordonnés



Les talons plats assurent au pied une position confortable. Mais ils ne s'accordent pas avec toutes les toilettes. Le daim, couleur rouille, est décoré de motifs en peau de lézard

porter une toque à voilette, ornée d'une agrafe étincelante. Elle aurait pu prendre un sac de soirée, parsemé de paillettes, au lieu de son discret sac à main en chevreau marron. Elle aurait pu chausser des sandalettes de cuir, très fantaisistes, au lieu de ses souliers de sport. Et cependant notre jeune fille se ferait beaucoup moins remarquer que cette dame à la toilette impossible et qui, sur une robe d'été, en tissu imprimé, arbore un manteau sport trois-quarts,

Avez-vous du goût?

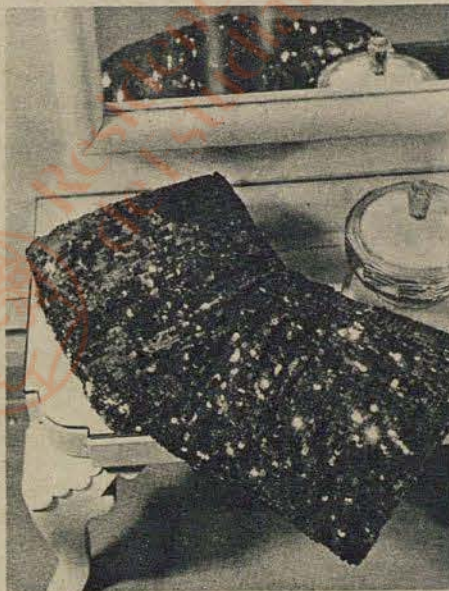
Petit exposé sur l'art des combinaisons de la mode

Par Ilse Urbach



— Mais non, ce n'est pas une galoche!... C'est une bottine en daim, montant à mi-mollet et mettant en valeur les jolies jambes. La chaussure est très chaude. Le modèle ravit les dames dès qu'elles le voient

Un caprice: Le manchon pailleté, d'une élégance parfaite, pour l'après-midi



Cet élégant bérêt plat, agrémenté d'une plume, ne convient qu'à une physionomie jeune et souriante. Il ne siedrait guère à un visage ovale et austère

se coiffe d'un chapeau à voilette et chausse des brodequins de deux tons. Il suffit parfois d'un rien, d'un détail insignifiant pour détruire tout le chic d'un ensemble. Cela ne veut pas dire que la mode doive renoncer à courir le risque de l'originalité — une idée capricieuse met fréquemment une toilette en relief —, mais gardez-vous du bariolage atroce, de l'opposition du marron et du noir, par exemple. Un chapeau noir peut être funeste à l'élégance du tailleur marron le mieux coupé.

En illustration, nous vous présentons les accessoires accompagnant trois toilettes différentes. Dans son genre, chacun d'eux a beaucoup de cachet et montre une certaine originalité. Mais avec quel ensemble s'accordent-ils? Avec quelles chaussures, quelle robe, quel chapeau, quel manteau? A vous de juger et de décider...

Montrez que vous avez un sens très sûr de la toilette. Que faut-il faire?



Le sac, d'un modèle un peu osé, ne s'accorderait pas avec la sévère cape en fourrure d'une dame âgée. Il veut la jeunesse des mains



Voici une chaussure d'après-midi, gracieuse et pratique. Elle se ferme par une boucle très originale

— Ce bonnet de loup de mer?... — Et pourquoi pas!... C'est un casque marron encadrant les traits. Sur la nuque, le bord descend très bas. Voilà un modèle pratique pour les jours de grand froid

Ces accessoires accompagnent trois toilettes différentes. Combinez-les tout d'abord à votre idée, et voyez ensuite, à la page suivante, si votre goût s'accorde au nôtre



COMME CELA. C'EST PARFAIT! Le sac, les chaussures et le bonnet complètent de façon originale un manteau de laine, marron clair, de ton « chou-chou » — c'est la rouleur des chiens pékinois —. La garniture de martre donne aux manches un cachet gracieux



VOILA QUI EST BIEN! La robe drapée, pour l'après-midi, a trouvé son complément heureux dans le petit chapeau à voilette, à la ligne très douce, dans le plaisant manchon pailleté, et dans les chaussures « cocktail », en daim

Clichés d'Annelise Schulze



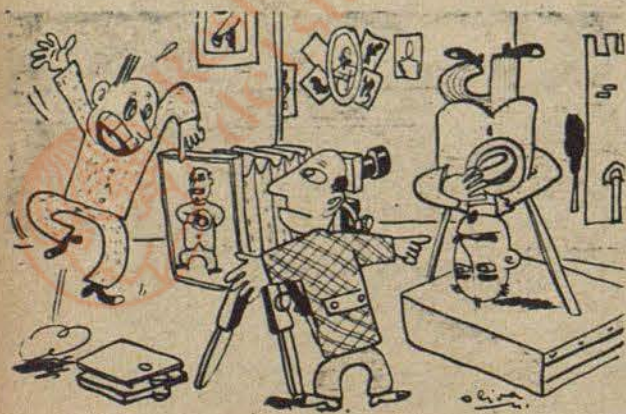
C'EST ABSOLUMENT CELA! La toque plate, en fourrure, à la plume impertinente, le petit sac triangulaire et les courtes bottes gracieuses se portent avec un paletot trois-quarts, garni de boutons foncés, et soulignant l'effet de jeunesse de la jupe plissée



Mais après tout, Alphonse, ces cils artificiels, c'est pour moi que je les ai achetés. J'en ai besoin aussi!

ITALIANA

Illustrations: Marc Aurelio et 420



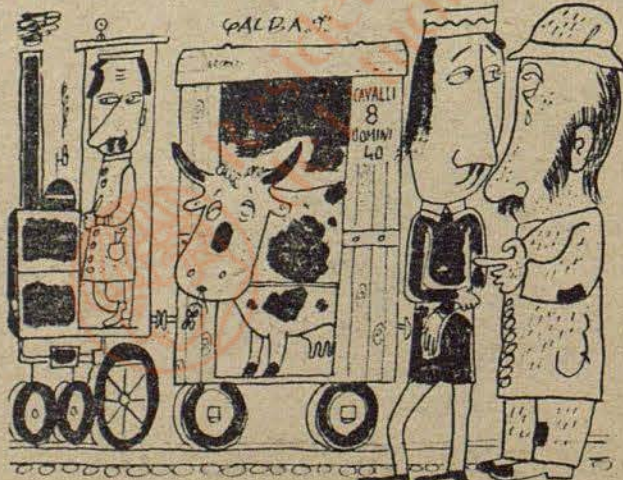
Je ne pouvais pas lui indiquer une autre position, sans quoi je l'aurais vu à l'envers



Les enfants de la jungle. — « Papa, il m'a abîmé mon éléphant! »



« En moins de 15 jours, vous saurez conduire votre voiture! ». Voilà ce que promettait un prospectus de l'auto-école!



Il ne faut pas lui dire qu'on prend son lait pour faire du beurre. Elle voudrait voyager en première classe!...

ANECDOTES

Le secret du succès C'était en 1915, après la bataille des lacs de Mazurie. Les troupes d'Hindenburg venaient d'anéantir les forces russes. Un ministre visitait le quartier général de l'armée victorieuse. Il demanda au général ce qu'il avait coutume de faire dans les moments critiques, quand le sort d'une bataille le rendait inquiet.

Le plus sérieusement du monde, Hindenburg répondit :

— Dans ce cas, je siffle.

— Mais, rétorqua le ministre, je ne vous ai jamais entendu siffler!...

— En effet, s'exclama Hindenburg, en riant, car jusqu'à présent, je n'ai jamais été inquiet.

Rabais Le médecin qui avait soigné le jeune Mac Intosh, présentait à son père la note d'honoraires.

— J'ai certainement droit à un rabais, s'exclama l'Ecossois!

— En aucune façon, répondit le médecin. Je vous ai appliqué le tarif normal.

— C'est fort possible, rétorqua le client. Mais docteur, vous devez tenir compte d'un fait — mon fils a transmis la scarlatine à tous ses camarades de classe.

Auguste et le vétéran Un vétéran romain engagé dans un procès, vint prier l'empereur Auguste de le défendre au tribunal. Auguste connaissait la bravoure du soldat et les loyaux services qu'il avait rendus. Il promit de lui procurer un bon avocat.

Surpris, le vétéran s'écria :

— Ai-je donc envoyé quelqu'un d'autre à ma place, quand nous avons dû te défendre contre Antoine?...

Désarmé par cette remarque judicieuse, Auguste se rendit au Forum, plaida la cause du vétéran, et gagna le procès.

Chacun a sa fierté Ferdinand Paër, célèbre compositeur italien du XVIII^e siècle, montrait fréquemment un fin esprit d'à propos. Un parvenu lui avait envoyé une invitation se terminant par ces mots: « Prière de venir en souliers vernis. »

Paër répondit :

— Les souliers de maître Paër vous remercient de l'invitation et ne manqueront pas de s'y rendre. Malheureusement, leur propriétaire, malade, n'est pas à même de les accompagner.

Et effectivement, au jour de la fête, il y fit porter, par son valet, une paire de chaussures vernies.

UN HOTEL

MODERNE



Fidèles à une vieille tradition, les hôteliers allemands s'emploient chaque jour à améliorer l'exploitation de leur établissement. C'est ainsi que le Central Hôtel, un des plus renommés de Berlin, a renové tout un étage. Il en a fait "l'étage de l'Allemagne". Chacune des chambres modernes qui s'y trouvent porte le nom d'une ville du Reich et est décorée de grandes photographies représentant la localité. L'étage de Berlin est également de création récente. Le nom des chambres est celui d'un site célèbre de la capitale, et on peut l'admirer sur les tableaux ornant la pièce. Ainsi l'impression de monotonie que dégagent les chambres d'hôtel a pu être évitée. Chaque hôte trouve dans la pièce qu'il occupe une atmosphère vivante et peut apprécier les beautés pleines d'intérêt de l'Allemagne et de sa capitale.

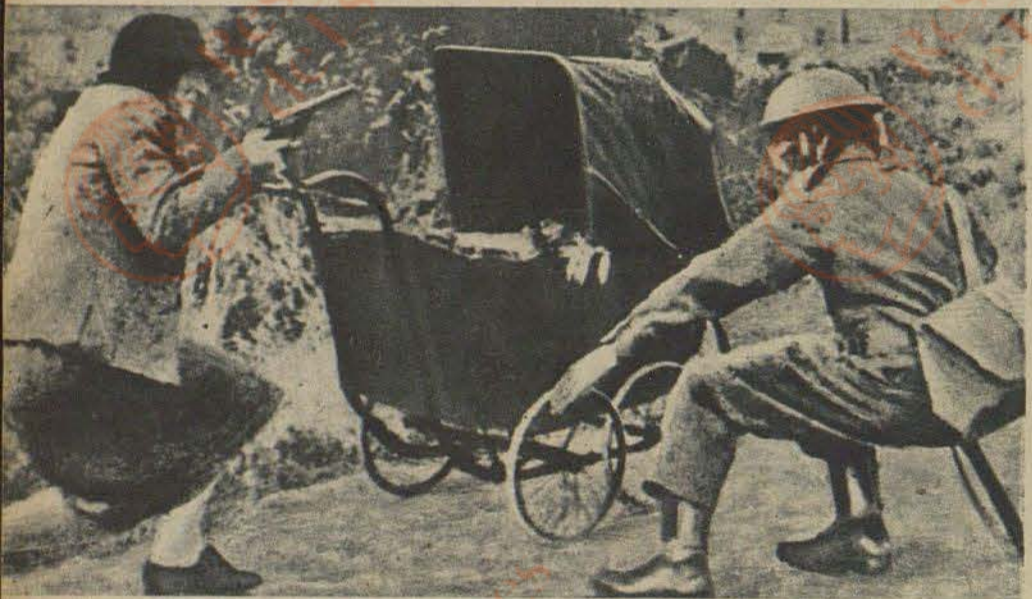
CENTRAL-HOTEL · BERLIN · AM BAHNHOF FRIEDRICHSTRASSE



AUX ETATS-UNIS, ON FAIT LA « GUERRE », SANS ENNEMI ! A New-Jersey, des soldats de l'armée fédérale montent la garde dans une usine d'aviation, en se donnant des airs de héros
Clichés : PK Meinhold; A.P.; PK Hochscheidt



COMMENT UN DESSINATEUR AMERICAIN VOIT ROOSEVELT, « PERE DE LA GUERRE », tenant sa première conférence quotidienne au lit. A droite est assis M. Hopkins, son conseiller; à l'extrême gauche, son médecin; au centre, un conteur d'histoires drolatiques



LES HOME GUARDS (La « Garde nationale » britannique), s'exercent à la défense de Londres contre la cinquième colonne et les parachutistes. Une « nurse », appartenant à la cinquième colonne, surprend une sentinelle

LE DERNIER monument funéraire bolcheviste, dans un cimetière de l'U.R.S.S.



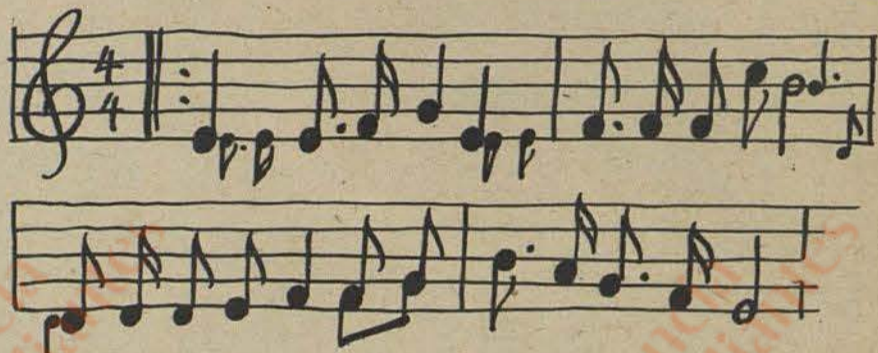
L'étrange résurrection d'une chansonnette

...avec toi, Lili Marleen!

Il y a près de quatre ans, dans une boîte de nuit de Berlin, dans un caveau, fut créée une petite chanson. Elle plut à tous, sans causer une impression profonde. Cependant on enregistra sur disque l'interprétation de Lale Andersen, la vedette de cabaret. Mais ce n'était qu'une chanson parmi bien d'autres. Les paroles de « Lili Marleen » sont tirées d'un poème du Hambourgeois Hans Leip, paru dans une plaquette « Le petit orgue du port ». La musique est de Norbert Schultze. Trois ans après ces événements, au cours de l'été 1941, on inaugura à Belgrade une émission pour soldats. La chose fut faite un peu à la hâte. On dut improviser rapidement. On emporta toute une valise de disques, disques de chansons, disques de danses, plus ou moins à la mode, et parmi lesquels se trouvait « Lili Marleen ».

Comme toutes les autres, les notes de la chansonnette furent lancées dans

Lale Andersen bat les premières mesures de la chanson « Sous la lanterne »



Les premières mesures de la chanson qui est tant aimée par les soldats

Publié par autorisation spéciale de l'Apollo Verlag Paul Linke, Berlin SW 68. Photos Hedda Walther



l'éther. Quelques jours après les lettres affluèrent par douzaines. Des soldats demandaient une seconde émission de cette chanson où « il était question d'une lanterne ». — Une nouvelle émission ? — Pourquoi pas ? Le résultat fut concluant : une inondation de lettres venues de tous les coins du front, de France, de Norvège, de Crète, d'Ukraine. « Redonnez-nous Lili Marleen ! »

Depuis, le poste radio de Belgrade, émet tous les jours, à 22 heures, la « Chanson de la sentinelle » ou la « Chanson de la lanterne », comme on l'appelle encore. Dans tous les secteurs, des soldats allemands, par milliers, l'attendent chaque soir. Toute l'Europe siffle la chansonnette de Lale Andersen; et la vedette ne peut plus paraître en scène sans que le public la lui réclame plusieurs fois.

„Vor der Kaserne, vor dem grossen Tor stand eine Laterne und steht sie noch davor.

So woll'n wir uns da wiedersehn, bei der Laterne woll'n wir stehn wie einst Lili Marleen.“

Devant le grand portail, devant notre caserne, Vous la verrez encore; se trouve une lanterne.

Mais près de la lanterne, ainsi qu'aux anciens soirs

Lili Marleen, eh bien ! nous voulons nous revoir.

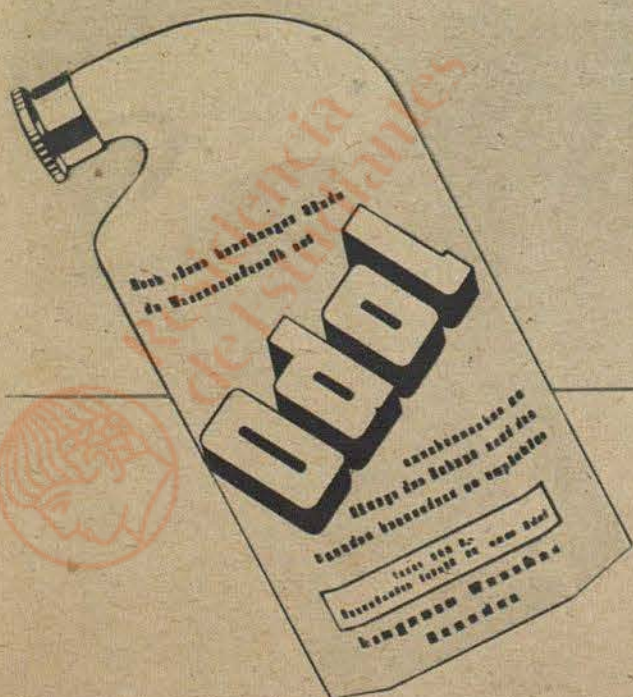
Sous la lanterne, un soir, nous nous retrouverons

Et je prendrai ton bras comme aux jours d'autrefois, Lili Marleen !

A quoi tient un tel succès ? A la voix de Lale Andersen ? Mais elle a chanté des chansons bien plus belles que celle-là ! A la chanson elle-même ? On l'avait exécutée depuis des années sans qu'elle eût connu la vogue ! Lili Marleen seule pourrait nous dévoiler la chose, Lili Marleen, que nul n'a jamais vue !

Le dernier vers... « Des espaces en paix, du sol de la terre, comme dans un rêve se détache ta bouche amoureuse »

Dès le matin, pour l'hygiène de
votre bouche, employez Odol.
C'est une agréable façon de
commencer la journée. Odol,
par la double action qu'il exerce,
vous stimulera, vous rafraîchira
et vous préservera des dange-
reuses infections auxquelles l'air
vous expose.



ODOL

L I N G N E R - W E R K E D R E S D E N

Science attrayante

UN PEU DE TECHNIQUE...

L'auto à nageoires

Il n'y a pas très longtemps que l'on s'est rendu compte d'une nouvelle qualité de l'automobile ; c'est un amphibie partageant sa vie entre deux éléments : la terre et l'air. Voilà pourquoi, aujourd'hui, dans l'industrie automobile, on considère le spécialiste de l'aérodynamique comme un personnage. En effet, c'est grâce à ses travaux qu'une voiture de 45 CV peut atteindre une vitesse de 150 kilomètres à l'heure. Mais cette amélioration a pour conséquence de nouveaux dangers. Un coup de vent inattendu peut projeter hors de la route la voiture qui roule à grande vitesse. C'est un accident auquel il faut remédier dans un temps de l'ordre du dixième de seconde, particulièrement lorsqu'il s'agit d'automobile à forme aérodynamique sensible au volant.

Des expériences attentivement poursuivies sur des modèles ont permis de trouver la raison de cette instabilité et de découvrir que la répartition correcte des points d'application de l'air sur la carrosserie était primordiale. Cette simple constatation nous permet de trouver immédiatement le remède. Il suffit de munir l'arrière de la voiture aérodynamique de deux ailes parallèles, deux nageoires semblables aux plans du gouvernail d'un avion. Un coup de vent violent, un ouragan même, n'ont plus d'influence sur la

marque de la voiture qui, sans tendance à dériver, suit normalement sa route. La constatation a été faite expérimentalement sur des modèles, et au cours d'essais pratiques.

Boîtes de conserve en aluminium

La classique boîte de conserve est fabriquée en fer-blanc (tôle de fer étamée). L'industrie des conserves absorbe près de 40 % de l'étain utilisé dans le monde entier. La recherche d'un nouveau procédé présentait donc un grand intérêt. Des expériences pratiquées à grande échelle ont été tentées par l'armée allemande et l'Office allemand des métaux. On a conservé en magasin, parfois pendant une durée de deux ans et demi, environ un demi-million de boîtes en aluminium. Le succès couronna les essais. Au point de vue chimique, les nouvelles boîtes se comportent comme les boîtes en fer-blanc pour la plupart des usages. Parfois même, elles font preuve d'une qualité supérieure, notamment en ce qui concerne la viande, le poisson, le lait ou le fromage. L'aluminium s'est montré, en outre, très résistant. Un autre avantage ne doit pas être sous-estimé : les nouvelles boîtes pèsent le tiers du poids des anciennes. Si on leur donne une forme correcte, elles répondent à toutes les exigences mécaniques.

LE DOCTEUR VOUS DIT...

La lait de jument et la coqueluche

De nombreux remèdes contre la coqueluche ont été proposés au cours de ces dernières années. S'il faut en croire aujourd'hui certains chercheurs, le lait de jument serait seul capable de donner d'heureux résultats. Mais les expériences d'un professeur de Rostock, le Dr. Brüning, ont démontré l'inexactitude de cette affirmation. Ceci ne saurait d'ailleurs étonner, puisque chez certains peuples le lait de jument constitue l'essentiel de la nourriture des enfants, sans que cependant ceux-ci s'en trouvent immunisés contre la coqueluche. D'après le professeur Brüning, les injections de lait stérilisé de jument valent ce que valent les autres méthodes. Ni le vaccin contre la varicelle, ni l'air des grandes altitudes, ni l'inhalation de certains gaz industriels n'ont donné jusqu'à ce jour d'appréciables effets. Le problème demeure donc entier, et il est vain de vouloir ressusciter, en les dotant d'une étiquette scientifique, d'anciens procédés dont l'inefficacité a été pratiquement démontrée.

Dormez-vous bien ?

Le professeur J.-H. Schultz, neurologue berlinois, vient de terminer une série d'expériences dont les conclusions surprenantes intéressent l'hygiène du sommeil. Selon lui, on peut répartir les adultes en deux types : les dormeurs à « phase simple » et les dormeurs à « phase double ». Qu'entend-il par là ?

Dans le type à phase simple il classe les hommes dont le sommeil atteint un maximum d'intensité une demi-heure ou une heure après s'être endormis. Cet état hypnotique dure trois à quatre heures ; après quoi le sujet revient graduellement à l'état de veille. Dans cette catégorie se rangent les indivi-

us qui travaillent surtout le matin, et ont en horreur toute activité nocturne.

Le type à phase double comprend les hommes dont le sommeil atteint également un maximum d'intensité au bout d'une heure ; mais cet état ne dure que deux ou trois heures. Le sujet revient rapidement à l'état de veille, puis se rendort profondément, selon le processus précédent. Toutefois, au moment de se lever, il est encore sous l'emprise du sommeil total.

On rencontre autant d'individus de l'un et de l'autre type. Les hommes qui appartiennent à la seconde catégorie se réveillent mal le matin ; ils se lèvent de mauvaise humeur. Le soir, par contre, toute leur activité est revenue. Ils se plaignent constamment de mal dormir et s'imaginent passer sans sommeil la majeure partie de leur nuit.

Le professeur Schultz propose un remède quelque peu déconcertant. Il recommande de ne dormir que cinq à six heures chaque nuit. Les dix-huit heures de veille doivent être coupées d'un profond sommeil, d'une heure environ, à n'importe quel moment de la journée, mais pas nécessairement après le repas de midi.

Un remède colonial contre la trichinose

Un remède allemand, spécifique des maladies coloniales, vient de montrer son efficacité contre la trichinose. Jusqu'ici, dans 80 % des cas, la maladie était mortelle. D'après la communication d'un médecin allemand, le Dr Kuchen, sur trente-huit sujets malades de trichinose, soignés dans un hôpital, on n'a jusqu'ici enregistré aucun décès, malgré l'atteinte parfois profonde de la maladie. Ainsi, pour la première fois, un remède réellement efficace contre la trichinose vient d'être adopté.



30.000 ŒUFS PAR JOUR. Quand la reine des termites atteint l'âge adulte, son abdomen prend des proportions gigantesques. Elle pond alors un œuf toutes les deux ou trois secondes, ce qui représente près de 30.000 œufs par jour. Ces œufs sont transportés par les termites chargés de leurs soins. Il est vraisemblable que la reine des termites continue sa tâche pendant toute sa vie, soit dix ans environ.

Un insecte prodigieux: le termite

UN couple royal vivait dans une minuscule chambrette de bois, enclose elle-même dans un château de verre, sa prison. Deux époux, souverains tombés aux mains de leur plus grand ennemi : l'homme. Mais ils n'avaient pas lieu de se plaindre, bien au contraire. L'homme voulait qu'ils vivent ; il voulait les voir dévorer, profiter. Il voulait les voir fonder une famille, une communauté ; il voulait connaître tous les détails de leur vie, afin de découvrir le point faible et frapper à mort toute la race dévastatrice des termites.

Une chaise tombe en poussière

Il y a déjà longtemps que le professeur Goetsch, de Breslau, cherche la solution de ce problème : comment détruire les termites ? Dans les pays tropicaux, et sous l'équateur, les termites sont les plus grands ennemis des édifices humains. Leur nourriture préférée est le bois. Mais ils ont une singulière habitude : ils rongent de l'intérieur avec une très grande rapidité, les objets auxquels ils s'attaquent ; il peut fort bien arriver que la chaise sur laquelle on veut s'asseoir tombe soudainement en poussière. Il ne reste du siège qu'une mince pellicule extérieure, laissée intacte par les termites.

C'était pour cette raison que l'homme



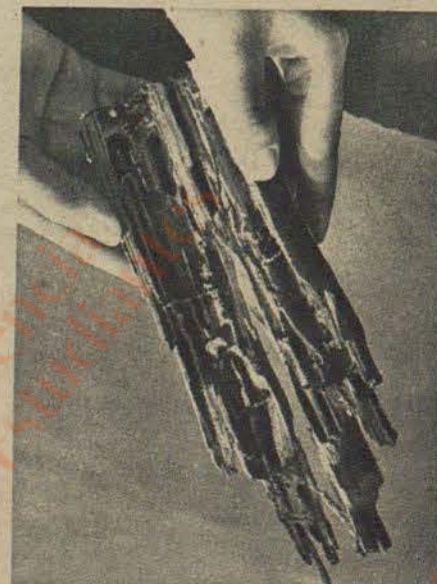
LES TRAVAILLEURS DE LA COMMUNAUTÉ TERMITE sont chargés de l'édification des cellules, du ravitaillement et de l'entretien. Ils sont chargés des soins à donner aux œufs et aux larves. Ils constituent la plus grande part de la population de la termitière. C'est d'eux que dépend l'existence de la communauté. Contrairement à ce qui se passe chez les abeilles, les travailleurs termites appartiennent aux deux sexes.

me avait capturé une reine et un roi, et les avait logés dans un alvéole de bois ; car seule une connaissance approfondie des mœurs des termites permettrait, peut-être, de découvrir le moyen de les vaincre. Ce couple royal obéit aux suggestions de l'homme. Il créa un Etat.

La communauté des termites, photographiée pour la première fois

Le procédé sort de l'ordinaire. Pour la première fois on a réussi, en Europe, dans un laboratoire, à observer l'édification d'une communauté de termites et à photographier les insectes dans leurs évolutions.

Une collectivité de termites provient d'un « couple fondamental ». Parmi des milliers d'autres termites, les deux époux se sont connus à l'époque du

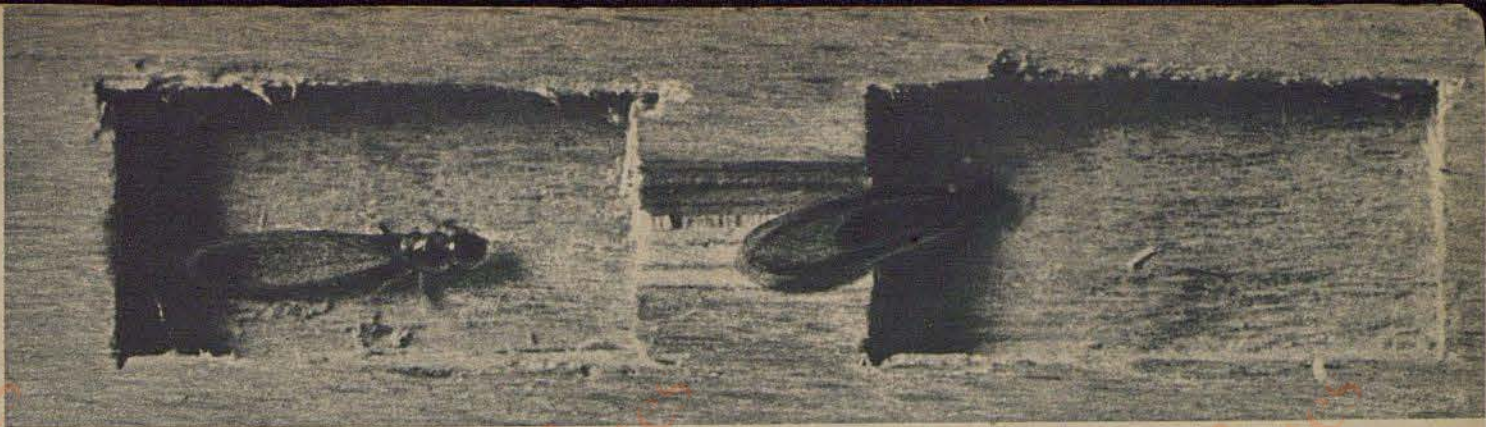


L'ŒUVRE DE DESTRUCTION. En très peu de temps, une nuit parfois, les termites ravagent ce que l'homme a édifié : maisons, poteaux télégraphiques, traverses de voies ferrées. Les dégâts causés par les termites posent un problème toujours d'actualité pour les habitants des zones tropicales et de l'équateur. Une connaissance parfaite et exacte de la vie des termites est la condition « sine qua non » de la lutte entreprise. Voici un échafaud de vigne, détruit par les termites.

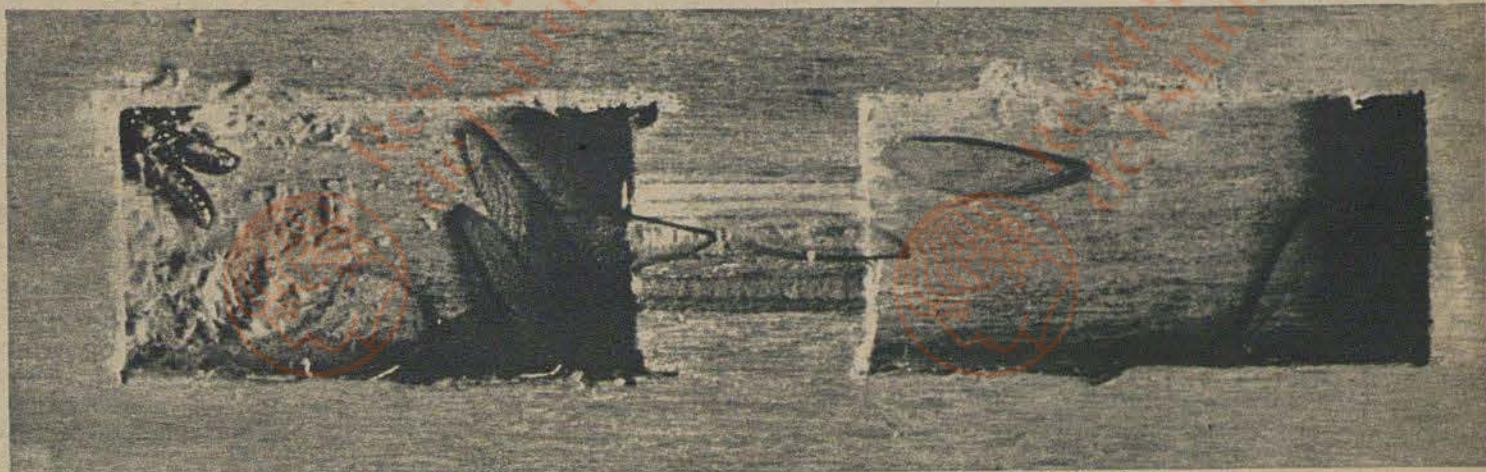
vol nuptial. Ils se sont nancés au cours de promenades amoureuses. Puis, ils ont arraché leurs ailes. Ils ont cherché un domicile et se sont isolés. Ils ont créé un foyer. Le nombre de leurs enfants se chiffre par centaines de mille. Ils comprennent des insectes des deux sexes, devenus travailleurs ou soldats. Les travailleurs se divisent en deux catégories : les véritables et les pseudo-ouvriers. Les véritables ouvriers sont des termites dont le développement s'est arrêté à une certaine phase, ils restent travailleurs toute leur existence. Les pseudo-ouvriers, par contre, sont des larves dont l'évolution est susceptible de se continuer.

Un observateur ingénu penserait que la destruction d'une colonie de termites est chose facile; il n'y aurait qu'à démolir la termitière, qui, chez certaines espèces tropicales, atteint plusieurs mètres de hauteur. La mort de la reine, au cours de l'événement, devrait amener l'extinction de la famille. Mais il n'en est rien. Pour perpétuer la race, la nature a prévu des remplaçants sexuels qui constitueront une nouvelle souche.

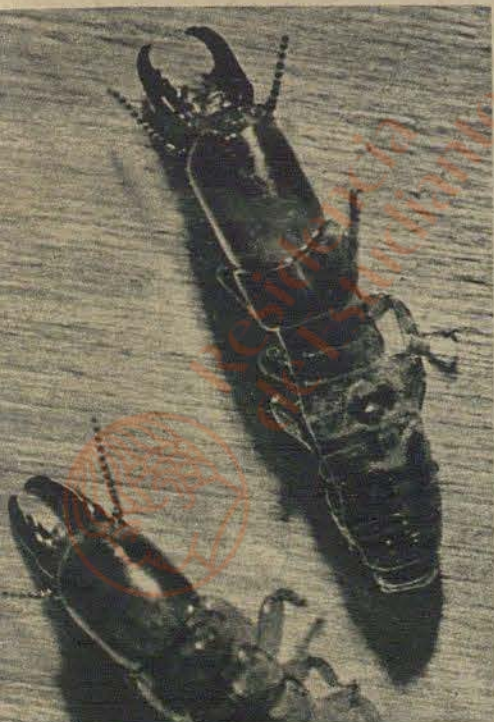
Le professeur Goetsch a réalisé l'expérience suivante avec une petite colonie, comprenant 1.040 sujets de la même termitière. Ces 1.040 insectes comprenaient entre autres un couple royal, quatre remplaçants sexuels et trente-neuf guerriers. On imagina toutes les combinaisons possibles et l'on répartit la colonie dans des alvéoles artificiels en plâtre, en bois, en verre; on nourrit les termites différemment. Dans chaque alvéole comprenant plus de quatre habitants, on vit apparaître des couples de remplacement. Ce phé-



PROMENADE AMOUREUSE. Après le vol nuptial le couple semble se passionner pour quelque jeu amoureux. Les futurs époux — ils ne sont encore que « fiancés » — se poursuivent tour à tour. On leur élève un alvéole en bois dur; ce qui permettra d'en éprouver la résistance



DANS LA CHAMBRE DE PONTE. Le couple a perdu ses ailes. Il commence à s'isoler dans la chambre de ponte. Les deux conjoints travaillent en commun. Ils édifient la cellule d'où sortira une nouvelle communauté de termites



PORTRAIT D'UN TERMITE-GUERRIER. Les soldats de la termitière, mâles et femelles, sont incapables de se nourrir eux-mêmes. Si les travailleurs ne les alimentent pas, ils meurent de faim. Leur tâche consiste à défendre la communauté contre les envahisseurs. Menaçant de leurs mandibules aiguës, ils se précipitent contre l'agresseur. La tête des termites-guerriers est excessivement développée

nomène fut constaté dix jours après l'expérience et se poursuivit pendant deux mois. Mais dès qu'un couple royal fondamental ou de substitution était installé, la formation d'insectes de remplacement s'arrêtait. Les recherches du professeur Goetsch nous font connaître les raisons de ces mutations étranges.

Une alimentation miraculeuse

Les fèces excrétées par la reine des termites sont avidement absorbées par son partenaire, les larves, les travailleurs. Les larves et les travailleurs, aléchés par cette friandise, témoignent leur reconnaissance à la reine en lui fournissant une alimentation abondante élaborée dans les glandes spéciales des travailleurs. La femelle pondueuse continue à se développer considérablement.

Mais que la reine vienne à disparaître, les « nourrices », retirées dans un coin à part de la termitière, deviennent embarrassées de la nourriture qu'elles produisent. Elles s'alimentent mutuellement. C'est alors que l'une d'entre elles, sous l'influence de ce dont elle est nourrie, commence à se métamorphoser en reine de remplacement. Elle excrète la « friandise » appréciée. Le couple royal auxiliaire est né.

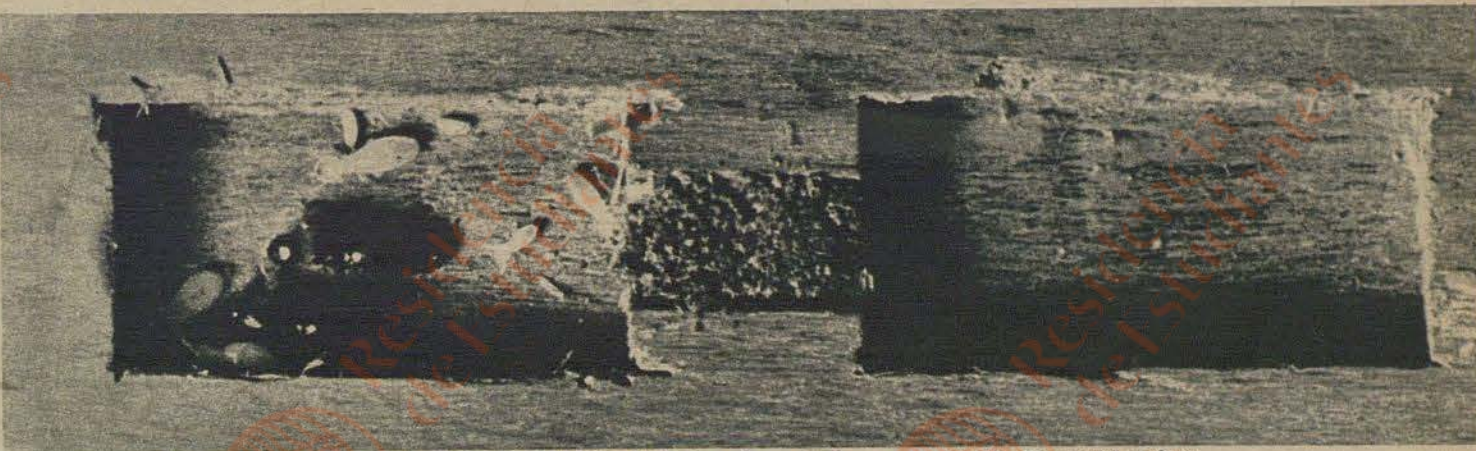
Mais ce ne sont pas là les seuls miracles dus à l'alimentation des termites. Quand il y a trop d'œufs ou que les cadavres des habitants s'entassent dans la termitière, les guerriers appa-

raissent. On ne les trouve pas dans les colonies où n'existent ni œufs ni cadavres. Par contre, dans certaines d'entre elles où, pour une raison quelconque, les insectes meurent en masse, on voit se former de véritables régiments. Les larves, sous l'influence de certains aliments, se sont métamorphosées en guerriers.

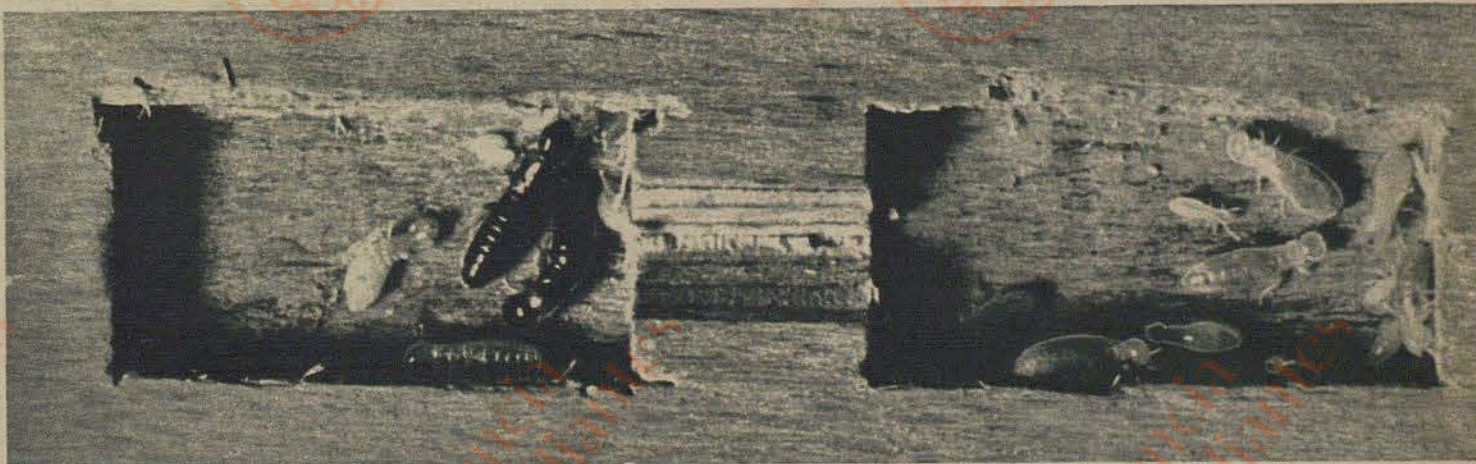
Les recherches du professeur Goetsch nous permettent de constater l'impossibilité d'exterminer toute une colonie de termites. Certains coins de termitières, épargnés, servent à la procréation secrète de nouvelles communautés, plus redoutables parfois que les précé-

dentes. D'autres expériences, d'autres constatations, indiqueront à la biologie la voie à prendre pour lutter contre les termites. Car, après le premier élevage réussi en laboratoire, toutes les possibilités de recherches sont dans la main des expérimentateurs. Il sera facile de déterminer la résistance aux termites du bois et des matières ligneuses, imprégnées ou non. Ce sont des indications extrêmement importantes pour la construction aéronautique. Il est indispensable de garantir de la destruction toutes les parties en bois des appareils utilisés sous les tropiques.

Dr. Heinz Graupner



LE COUPLE ROYAL DANS SON DOMAINE. Voilà six mois que les époux se sont isolés. Ils ont créé un foyer et se sont séparés de la collectivité voisine. A côté du couple royal, dans la cellule dynastique, les larves grouillent déjà. On aperçoit des œufs. La communauté commence à s'accroître



UN AN APRES LES NOCES. La chambre de ponte est devenue trop petite. Les cloisons que le couple avait élevées ont été déplacées afin de lui permettre d'occuper l'alvéole voisine. Au côté des œufs et des larves le premier termite-guerrier vient d'apparaître. La nouvelle communauté doit être protégée



LES DEUX EDOUARD avant la répétition générale. Edouard Künneke a composé des mélodies et des opérettes connues du monde entier. Edouard Rhein a écrit le livret de la dernière œuvre du compositeur : « Pays de rêve »

L'auteur et le compositeur d'une nouvelle opérette assistent à la représentation de gala

PREMIERE

Le 15 novembre 1941, à Dresde, au théâtre du Peuple, a eu lieu le baptême de la nouvelle opérette de Künneke, « Pays de rêve ». Edouard Künneke, compositeur de « Cousin de province »,

de « Lady Hamilton », « Le beau voyage » et de bien d'autres opérettes à succès, va nous entraîner dans les féeries de sa dernière œuvre, aux pays merveilleux du cinéma, du Pacifique et de l'amour



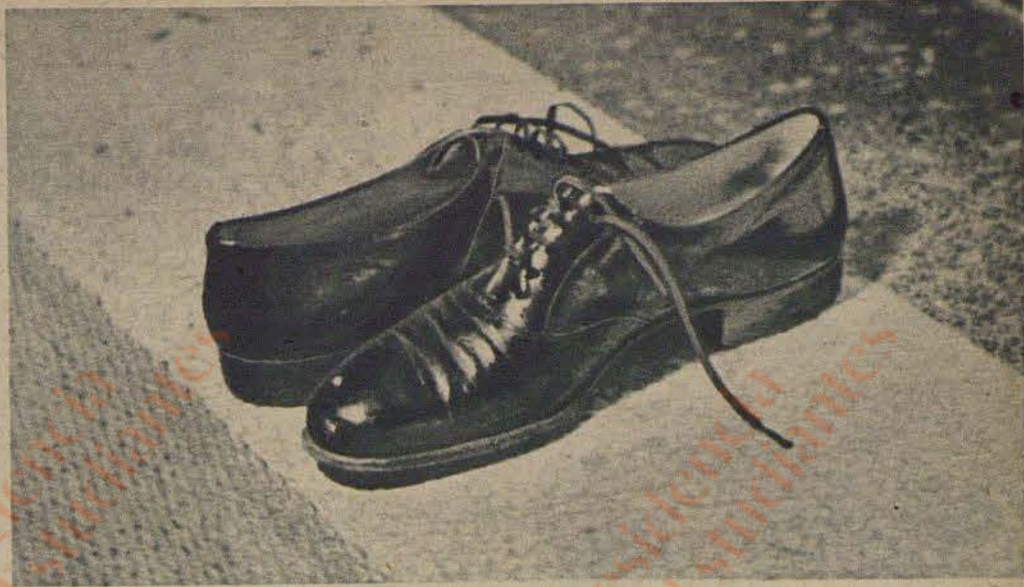
UN PEU TROP TOT!... A un moment donné, pendant le duo comique, une jarretière doit croquer. Mais ici, à la répétition, c'est un peu prématuré



LE GRAND SOIR APPROCHE. Confusion, nervosité et trac, au vestiaire du corps de ballet, ...pour ne pas parler de la loge des vedettes



LE COMPOSITEUR DE « PAYS DE REVE », AU PAYS DU REVE EST PARTI... Entre deux répétitions, Edouard Künnecke s'est retiré dans un coin. Rêve-t-il déjà de gloire et de lauriers?



QUI PLACE, DE FAÇON SI BIZARRE, LES SOULIERS A LA PORTE DE SA CHAMBRE? C'est entendu, Künnecke n'est pas du tout superstitieux. Pourtant, il croit néanmoins préférable de respecter les vieilles traditions, avant le gala de la « générale »

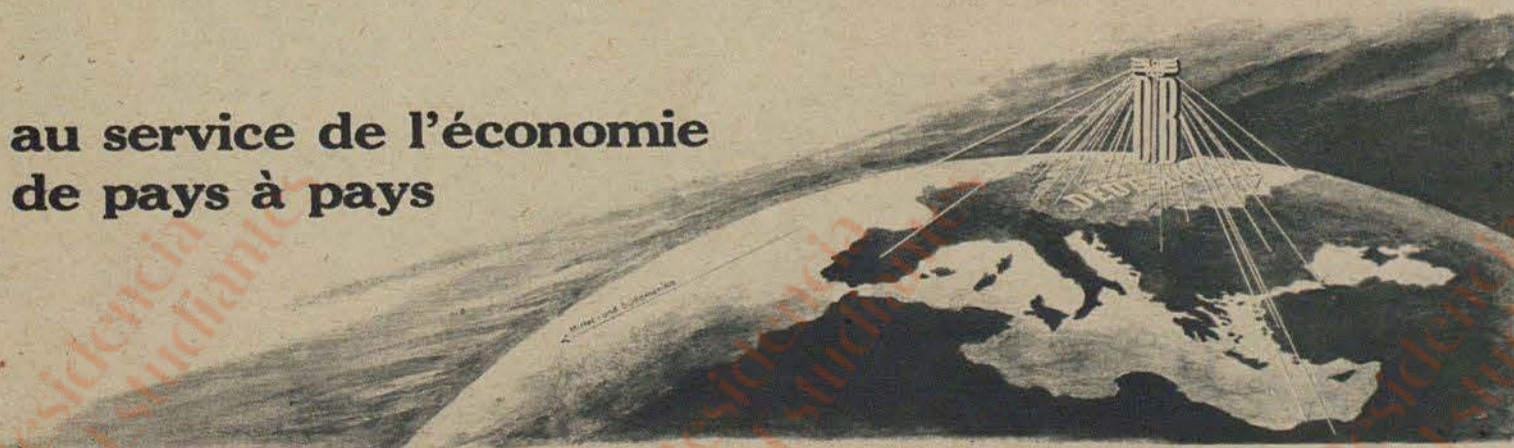
ET C'EST ENFIN LE GRAND SOIR. « Bravo !... C'est bien ainsi que je l'ai imaginé ». A la dernière minute le compositeur donne aimablement quelques indications aux choristes



DRESDNER BANK

Succursales dans toutes les parties de la Grande-Allemagne

au service de l'économie
de pays à pays



Correspondants en Europe et outre-mer

Exécution scrupuleuse de toutes opérations bancaires



DEUX MINUTES AVANT LA GRANDE SCENE. «Enlevez ma robe! Passez-moi l'autre!». La charmante soubrette, dans sa loge, quelques instants avant l'ultime coup de sonnette
Clichés Voigt



EDOUARD KUNNECKE AU PUPITRE. La pièce connaît un grand succès. Des applaudissements sans fin ont accueilli le compositeur, qui doit en personne diriger l'orchestre pour l'ouverture du nouvel acte



LE RIDEAU SE LEVE POUR LA CINQUANTE-DEUXIEME FOIS. Pays de rêve, pays du bonheur, pays du succès! Des couronnes de lauriers sont tressées aux auteurs, des bracos éclatent qui n'en finissent plus, les visages s'épanouissent. Voilà des symptômes qui annoncent un triomphe

Ruhe!

Achtung! Tonfilmaufnahme

Eintritt streng verboten!

«RUHE!» (SILENCE). LIT-ONSUR UN TRANSPARENT. Le rideau se lève. A la surprise générale, le premier acte se passe dans un studio de cinéma où l'on tourne un film sonore

→
QUELQUES HEURES DE GAITE AU FOYER DU THEATRE. Après la représentation, une petite fête intime réunit tous les collaborateurs



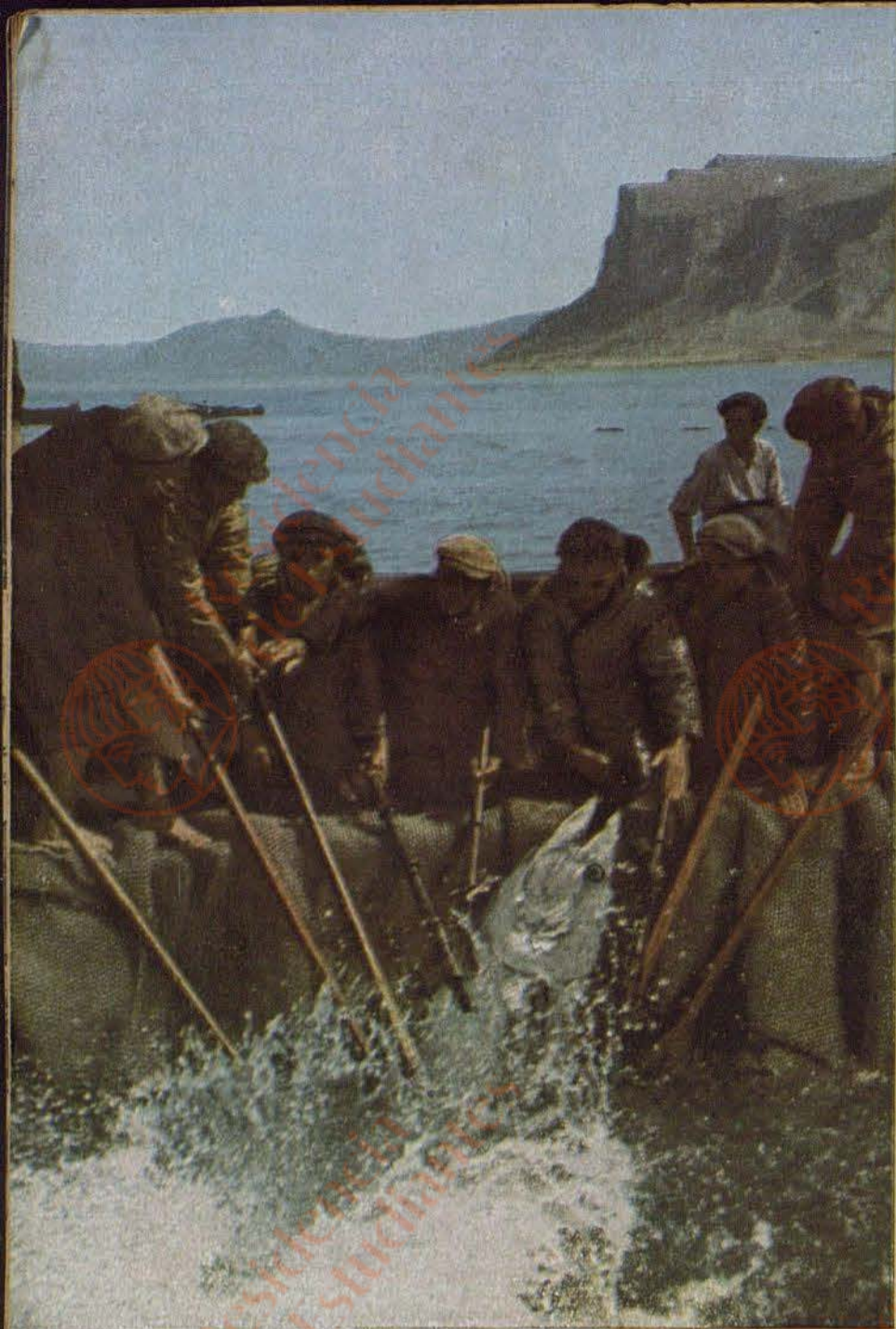


L'Italienne de toujours

Notre reporter voulait simplement photographier quelques détails de la mode italienne. Il a réussi un cliché qui nous révèle le caractère classique de la femme d'Italie bien plus que son élégance. Nous retrouvons dans cette jeune fille d'aujourd'hui tout ce que, depuis des siècles, ont chanté les poètes de la péninsule: la gaieté, la vivacité et la gracieuse mélancolie d'une race immortelle Cliché: Dr. Paul Wolff

La pêche au thon

Le thon, maquereau géant, est pêché vers le mois de mai, le long des côtes de Sicile et de Sardaigne. Du rivage, la population entière assiste au spectacle. Les animaux mesurent fréquemment trois mètres de long et pèsent environ trois cents kilogrammes. Ils nourrissent bien leur homme. La viande de thon se consomme fraîche ou conservée. On extrait l'huile de la peau et des os



« Et l'équipage heureux chante en clamant sa joie,
Tirant des flots le « sac » alourdi par sa proie »

Clichés de Hausmann

← Un thon qui s'est défendu vaillamment. Il a fallu le transpercer huit fois pour en venir à bout

↓ Le harpon, lancé avec force, met fin à la lutte



L'adjudant-chef Z..., de l'armée de l'Air, a vingt-huit ans. Il mesure 1 m. 95 et pèse 97 kg. 500 ; il est champion de boxe, de poids et haltères, et le meilleur lanceur de son escadrille. Il a déjà montré ce dont il est capable sur quatre théâtres d'opérations. Maintenant, le voilà en Afrique. Il monte à côté de moi dans l'avion qui doit me mener d'Italie à Ben-Ghazi. L'appareil est un « Ju 52 » qui transporte le courrier. L'adjudant-chef et ses deux hommes y ont pris place pour rejoindre leur formation. Ils reviennent d'un parc d'aviation ; ils en remportent des pièces de rechange importantes. Z... salue brièvement, jette un regard autour de lui et tout de suite déniche la meilleure place. Il s'installe entre deux sacs. Il est 7 heures du matin. L'adjudant-chef regarde le ciel sans nuage.

« — Si l'on nous repère, nous sommes flambés », dit-il. Et il pense aux avions de chasse anglais qui, au-dessus de la mer, attendent le « Ju » au vol lent. « — Eh bien ! à Dieu vat ! », dit-il, tandis que l'avion démarre. Depuis deux heures nous survolons la Méditerranée. L'appareil se tient très bas pour ne pas être découvert. Son train d'atterrissage effleurant presque les vagues. Comme un automate le pilote pare chaque coup de vent. Ses yeux ne quittent pas le ciel une seule fois. Le radio, à ses côtés, écoute attentivement. Mes yeux se portent sur le mitrailleur du bord, les traits crispés par l'attente, comme ses deux camarades d'équipage. Mais, depuis une heure, l'adjudant-chef Z... et ses deux hommes dorment profondément dans une pose pleine d'abandon. Je suis seul éveillé dans la carlingue, parmi le fret. J'ai vissé le téléobjectif de mon appareil photographique. Je regarde attentivement par les deux hublots. Les autres ne sentent donc rien ? Se moquent-ils de tout ? Mais non, ce n'est pas cela. L'adjudant-chef Z... ne peut rien changer au cours de la randonnée ; il ne peut même pas l'influencer. Par contre il peut prendre une bonne provision de sommeil, ce qui lui sera peut-être indispensable, demain, pour « tenir le coup ». Voilà pourquoi il dort. Mais que l'on pousse le crie « Chasseur ! », il aura vite revêtu sa combinaison de sauvetage, saisi son sac de pièces de rechange et il se sera rapidement placé à côté du mitrailleur du bord, pour le suppléer, le cas échéant.



Une chaîne est aussi forte que le plus petit de ses maillons

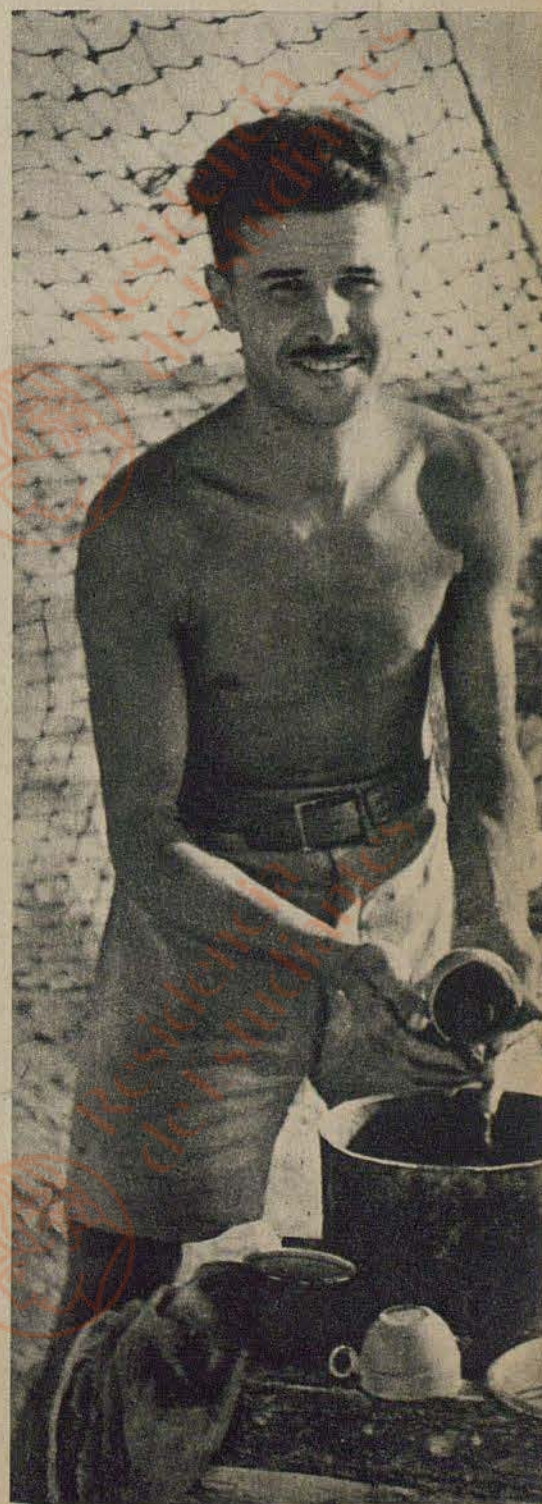
Notre correspondant PK, Diederich Kenneweg,

nous conte l'histoire de trois soldats d'Afrique, trois soldats que la célébrité n'a pas atteints



Johannes D..., commandant d'un cargo de 8.000 tonnes. Il a déjà traversé douze fois la Méditerranée, au service de l'armée allemande. — Le voyage qu'il vient de terminer est le premier qu'il a effectué comme commandant. Jusqu'ici, sur le même navire, il avait navigué comme second. Ce n'est pas tout à fait comme cela qu'il avait imaginé sa prise de commandement. Le bateau blanc de ses rêves de jeunesse est une caisse grise, bourrée de munitions, de chars, de canons et de voitures, que les grues, en grinçant, soulèvent du quai. C'est dans un petit port africain, sur la passerelle de son bâtiment, que je rencontre le commandant D... Il n'a pas dormi depuis trois jours. Il a les yeux rougis par la fatigue ; son masque est blême, sous la peau tannée par le soleil. J'apprends que, lors de la dernière traversée, le commandant D... pénétra dans un champ de mines flottantes, qu'un sous-marin anglais apparut à tribord, mais que les torpilleurs italiens, à coups de bombes marines, l'obligèrent à déguerpir. Son navire a été attaqué par deux avions anglais ; l'un d'eux emporta la pointe du mât qu'il avait rasé au vol, avant d'aller piquer du nez dans la mer. Mais tout cela semble peu important aux yeux du commandant D... Il n'en parle pas. Ce qui l'inquiète, par contre, c'est tout simplement de savoir si l'on pourra vider la cale 4 aujourd'hui et débarquer les voitures rangées sur le pont.

Voici Pierre, soldat-ordonnance du capitaine Bach, le héros de Halfaya. Pierre est persuadé que, sans lui, rien ne marcherait. Il veille à ce que le capitaine s'alimente suffisamment, à ce qu'il ne sorte pas le soir sans manteau, à ce que la moustiquaire de son lit soit convenablement bordée. Pierre, en France, était déjà au service de son chef. Il est allé à Mannheim et il connaît l'épouse et les trois jeunes garçons du capitaine. Dans toutes les lettres qu'ils écrivent à leur papa, les trois fils demandent des nouvelles de Pierre, à qui ils envoient le bonjour. Pierre leur répond. « — Pierre, lui a dit le capitaine il y a quelques jours, on vient de nous décorer de la Croix de Chevalier. Et Pierre a répondu : « — Nos trois garçons vont en être bien contents. » Pierre parle de la dernière attaque anglaise sur Halfaya. Mais ce n'est pas le combat qu'il raconte : « L'action a duré trois jours, et c'est la raison pour laquelle le capitaine a beaucoup trop fumé. » Pierre est en Afrique depuis le mois d'avril. Il a le droit de partir en permission. Mais il ne veut pas s'embarquer sans son capitaine et son capitaine n'est pas encore décidé.



Pris à son propre piège!

Par le Dr. Wolfgang FRANK, correspondant de guerre

DEPUIS quelque temps déjà, le temps était calme et beau. Au-dessus de nos têtes, la voûte du ciel restait d'un bleu profond; l'aurore et le crépuscule déployaient cette magnificence de couleurs dont la nature est si prodigue sous les latitudes tropicales.

Les nuits où les étoiles brillaient d'un éclat singulier étaient claires et tranquilles; elles apportaient un peu de fraîcheur aux hommes exténués par la chaleur du jour. Les malheureux en avaient bien besoin, car pendant les journées torrides le soleil dardait ses rayons sur les minces parois métalliques de notre sous-marin. La chaleur qui s'élevait du Diesel en perpétuel mouvement rendait, en outre, l'atmosphère intérieure suffocante et irrespirable...

Sur le pont, les hommes de quart se tenaient demi-nus, la tête et la nuque protégées par le casque colonial. Et, à la marée montante, on trouvait toujours deux ou trois marins, nus comme Adam, se rafraîchissant au bord des écoutilles ou sur le pont balayé par la houle. Depuis longtemps le sous-marin naviguait dans cette mer du Sud où trônait l'ennemi. Jusqu'ici, la chance avait favorisé le submersible. Un vapeur, puis trois pétroliers avaient été repérés, bombardés et coulés. Le commandant supposait que l'adversaire avait établi ses bases dans ces parages et, à la faveur du mouvement des unités, il espérait avoir raison de quelques transporteurs...

La vie à bord

Peu après minuit, le commandant parut une dernière fois sur le pont; il resta un moment au poste de vigie et fixa longuement l'obscurité. Alors qu'il s'apprêtait à descendre, il nous jeta d'un ton enjoué :

— Ayez l'œil, camarades; veillez à ce que le bon morceau ne nous file pas devant le nez !...

Dans la nuit, une brise légère s'éleva au-dessus de la mer, à la grande joie du quart de veille. Enfin un peu de fraîcheur ! Dans la tourelle, éclairée par une faible lumière, le timonier vigilant est accroupi devant ses appareils d'observation... Dans l'obscurité ouatée de silence... l'étincelle rouge d'une cigarette; c'est un homme qui, ne pouvant dormir, vient dans le fumoir en « griller une »...

A 4 heures du matin, les veilleurs se relayent. L'odeur du café monte de la cambuse et chatouille agréablement les narines... La relève monte du dortoir; les hommes à moitié endormis, fatigués et suant terriblement, prennent les consignes. Quelques bonnes blagues et une tasse de « noir » les réveillent tout à fait. Ceux qui partent restent un moment à bavarder à mi-voix, fument un cigare, puis rentrent au poste d'équipage.

L'ennemi en vue...

C'est le petit jour, il fait gris. De la tourelle de garde fusent soudain quelques mots brefs et la tranquillité som-

nolente de ces jours sans histoire va se changer en une activité fébrile, tissée de dangers :

— Fumée et mâts à... tant de degrés !

Le commandant est déjà sur le pont.

On peut, en effet, apercevoir distinctement, à l'horizon, une mince colonne de fumée. A la jumelle, la pointe des mâts, fine comme une aiguille, se dessine avec netteté et grossit rapidement.

— C'est certainement un gros bâtiment... murmure le commandant.

Puis, au bout d'un instant, il ordonne :

— Position de plongée. Faites rentrer les hommes de quart !

Il monte à la tourelle où le champ d'observation est libre; il peut mieux y voir qu'au périscope; il peut surveiller les mouvements du navire ennemi. Il hoche la tête, satisfait. Déjà, la courte distance qui sépare les mâts lui avait révélé que le bateau faisait cap vers nous. A présent, il observe : le bâtiment accélère sa vitesse et navigue en zig-zags. Après avoir une dernière fois inspecté l'horizon, il ferme solidement le capot et nous crie :

— Hublot de tourelle fermé. Plongez !

Chassé dans les ventilateurs, l'air s'échappe en sifflant et l'eau se précipite en rugissant dans les compartiments de plongée. Le Diesel, tournant à plein régime, entonne une chanson au rythme étrange et profond... Le sous-marin s'incline, bascule et pique vers les abîmes de la mer.

— Périscope, la pointe en surface !

Clairs et brefs comme le claquement d'une balle sur un mur, les ordres se succèdent. Promptement et en silence, ils sont exécutés.

Le commandant est à son poste, les yeux rivés au périscope. Devant lui,

l'eau bleu sombre des profondeurs sous-marines a pris, peu à peu, une teinte verte, puis gris clair. A présent, la pointe de l'appareil émerge à l'air libre.

Un coup d'œil. Le vapeur ennemi est toujours là, loin de nous; cependant il continue sa folle course en zig-zags.

— Malin fripon, pense l'officier. Nous allons voir qui aura le dernier mot...

C'est un jeu de cache-cache qui commence, un combat muet pour la meilleure position d'attaque à prendre. Le vapeur réussira-t-il à se mettre hors du champ de tir du sous-marin? Naturellement il ne se doute pas encore qu'il est poursuivi. Le commandant parviendra-t-il à régler sa position et à l'atteindre ?

Le capitaine du vaisseau anglais n'est certainement pas un novice et le commandant ne peut s'empêcher d'admirer sa manœuvre. Mais la fatalité est là et il semble certain que le bateau ne pourra pas échapper à son destin ! A tout instant, le commandant doit donner des ordres nouveaux aux machines et au timonier; à tout instant, il doit rectifier sa position et la régler sur celle de l'adversaire.

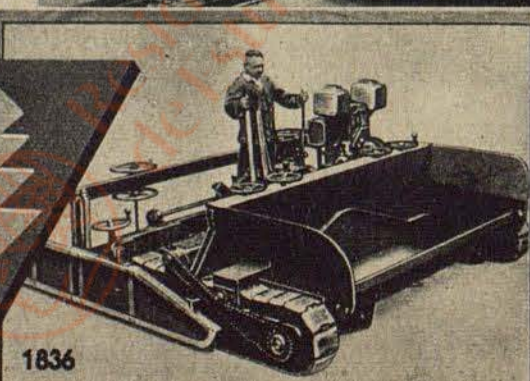
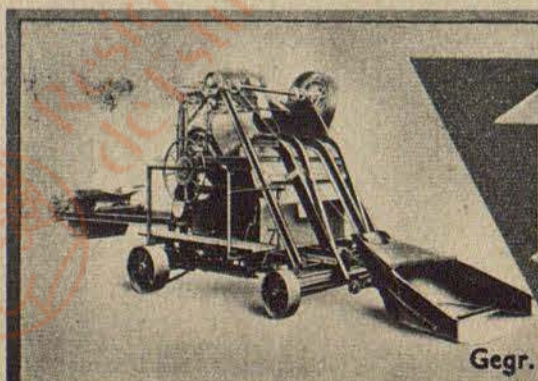
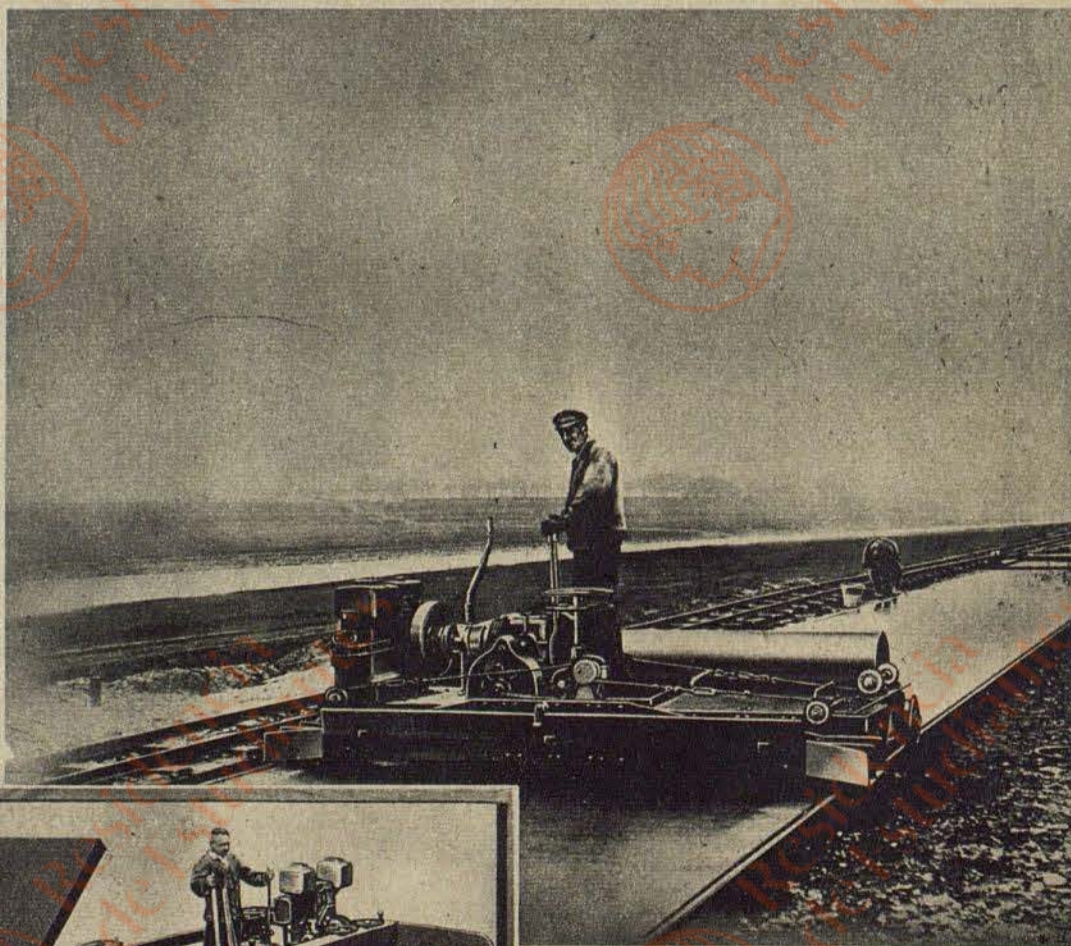
On peut maintenant identifier le navire qui s'est approché. C'est un schooner, un vapeur rapide, vraisemblablement armé et lourdement chargé. Sur les ponts arrière et avant sont empilées de grandes caisses ou du bois de construction. Transporte-t-il des pièces d'avion? C'est bien possible !

Première torpille !

Le matin apporte un vent léger, juste suffisant pour former sur la mer des petites vagues d'écume blanche.

VÖGELE

Machines pour construction de rues



JOSEPH VÖGELE
A. G. MANNHEIM

Téléphone: 45 241 - Adresse chiffrée: Bahnfabrik

— Parfait, pense le commandant... Ainsi, on ne verra pas si facilement le périscope !

— Le lance-torpilles est-il paré ? demande-t-il aux tireurs.

— Oui, commandant.

Après de multiples manœuvres qui nous laissent essouffés, tout est réglé. Sans le savoir, l'ennemi s'est dirigé droit sur nous et court aveuglément à sa perte...

Une dernière fois, le commandant fait ses calculs. Tout va bien.

— Tube n° 3.

— Prêt !...

— Feu !...

...Un sifflement aigu dans le compartiment avant, un ébranlement violent se répercutant dans tout le sous-marin, choses que nous connaissons bien : une torpille part en voyage...

La respiration coupée, nous observons le commandant, penché avidement sur le chronomètre que tient l'officier torpilleur.

— Ça y est ! En plein dedans !...

Les yeux toujours rivés au périscope, il observe la fumée de l'explosion qui s'élève de la proue du bateau ennemi. Le bâtiment semble sérieusement atteint. Il commence à donner de la bande, puis lentement il s'immobilise. Il est visiblement endommagé, mais cependant il peut naviguer encore.

Et voici ce que le périscope nous révèle soudain : du navire, les canots de sauvetage sont lancés à la mer. Un, deux, trois, cinq, dix... d'autres, d'autres encore. Machinalement le commandant compte les hommes : 30, 40, 60. Un tel équipage pour un cargo, c'est bien curieux !... Ces hommes sont tirés à quatre épingles et leur manœu-

vre est extraordinairement précise...

Plus il observe le vapeur tanguant dans la houle, plus le commandant devient méfiant ; il fronce les sourcils au-dessus de l'oculaire. Il est inquiet.

— Vais-je le canonner maintenant, se demande-t-il, ou dois-je lancer une seconde torpille ? Dommage !... Attendons un peu. Il va peut-être se décider à sombrer...

C'est un navire moderne, rapide à coup sûr et puissamment armé. Sur le pont arrière, on peut distinguer de gros canons masqués par leur housse de toile. Et, chose bizarre, les énormes caisses empilées qui semblaient contenir des pièces d'avion nous font à présent l'effet de trompe-l'œil. Que se passe-t-il sur le pont avant ? Alternativement apparaissent des zones éclairées et des brèches sombres... Puis un bras se lève, des hommes disparaissent, happés soudainement comme par quelque puissance occulte. Etrange bateau, en vérité !...

Pris au piège

Nouveau regard vers le vapeur. Il n'est plus loin de nous maintenant. Dans les canots, l'équipage est assis, immobile, parmi les cordages. Les hommes ne rament plus. Ils semblent attendre quelque chose. Nous le savons bien, nous, ce qu'ils attendent...

Le sous-marin doit revenir en surface et à coups de canon attaquer le vapeur abandonné. A ce moment-là, le sous-marin sera anéanti par le cargo sous une rafale d'artillerie venue des canons dissimulés... Gageons que les caisses de bois cachent aussi des pièces de gros calibres...

— Ce bateau m'a tout l'air ou d'un chasseur de sous-marins ou d'un croi-

seur auxiliaire, s'exclame le commandant. Vite, tube n° 2. Torpille !...

Il en a décidé ainsi. Il ne craint pas de gaspiller un second projectile. Il tient là un adversaire dangereux qu'il faut exterminer. La torpille part et atteint son but, juste au milieu des fameuses caisses empilées.

Dans la fumée de l'explosion, on peut voir distinctement les côtés d'une des caisses éclater, puis vaciller un instant avant de s'écrouler et de découvrir la silhouette d'un canon de calibre imposant.

En même temps, la vie est revenue sur le bateau. De tous côtés surgissent des hommes. Ils se précipitent sur le pont, courent le long du bastingage. D'autres se précipitent à la mer.

Le navire donne de plus en plus de la bande. Il s'affaisse lentement. La seconde torpille l'a mortellement touché. Alors, des profondeurs de ses flancs surgissent tout à coup un nombre incalculable de tonneaux, des tonneaux vides apparemment. Ceux-ci devaient empêcher le bateau de couler ou le rendre moins vulnérable ? Mystère ! Le vapeur coule rapidement et, à cet instant, ce que le commandant peut voir au bout de sa lunette le laisse pétrifié de surprise. Non seulement les canons dissimulés sous les caisses et destinés à bombarder les sous-marins naviguant en surface apparaissent à présent avec netteté, mais on peut voir sur la passerelle une rangée de mitrailleuses et, sur le pont arrière, une quantité imposante de bombes marines. A cette distance, il est impossible d'en calculer le nombre.

Le commandant ne peut s'empêcher de réprimer un frisson en pensant à ce qui serait arrivé s'il n'avait pas

envoyé la seconde torpille et s'il avait voulu donner le coup de grâce avec son artillerie, comme il lui arrive si souvent de le faire.

...Maintenant le bateau anglais, quille en l'air, dans un monstrueux soubresaut, se retourne, puis il disparaît, entraîné par un tourbillon formidable.

Une faute dans la mise en scène

Une énigme restait encore à éclaircir. Pourquoi l'équipage du bateau était-il si correctement habillé, contrairement aux coutumes anglaises ? En effet, sur les chasseurs de sous-marins, les matelots sont, en général, vêtus en civil ; souvent même ils sont déguenillés, afin de donner le change sur la parfaite innocence de leur fonction.

— Quel jour sommes-nous ? pensa tout à coup le commandant.

— Dimanche !

— Et à quelle heure avons-nous tiré ?

— Onze heures...

Ainsi, en face, c'était l'heure de l'inspection du dimanche ; et notre première torpille avait empêché les marins de jouer parfaitement la scène de panique habituelle : une partie de l'équipage doit précipitamment abandonner le navire, tandis que l'autre reste à bord pour anéantir le sous-marin sous ses obus... Rapidement, notre bâtiment en plongée s'est éloigné, il navigue un certain temps avant de réapparaître à la surface. La chasse continue vers de nouvelles victimes.

Et, toute la journée, nous nous sommes entretenus de ce dimanche, riche en événements. Il avait coûté à l'Angleterre un chasseur de sous-marins qui, étant donné son armement, pouvait logiquement être considéré comme un croiseur auxiliaire.

Le cliché est pris.....

Il faut maintenant enrouler la pellicule. L'amateur est aujourd'hui si bien pénétré de cette règle fondamentale, déjà ancienne, que c'est tout à fait machinalement et sans même y penser qu'il actionne le bouton d'enroulement. Et c'est précisément là qu'est le danger. Un doute survient et l'on se demande bien souvent : " Ai-je ou n'ai-je pas enroulé ma pellicule ? " Qui pourrait alors jurer, la main sur le cœur, qu'il ne va pas faire une double exposition ? Fort heureusement, ce sont là des soucis qu'ignore l'avisé possesseur d'un Ikonta de Zeiss Ikon. L'Ikonta est en effet muni d'un dis-



positif automatique de sécurité rendant toute double exposition impossible ; un blocage automatique de l'obturateur empêche de prendre un nouveau cliché avant que la pellicule ait été enroulée ; un voyant rouge indique alors que l'appareil est prêt à fonctionner de nouveau. L'Ikonta présente également les avantages suivants : mise en batterie entièrement automatique, viseur optique à ressort, déclenchement sur le boîtier, etc...

Notices détaillées et abondamment illustrées, sans engagement, sur demande adressée à la Zeiss Ikon A.G., Dresde (Allemagne).

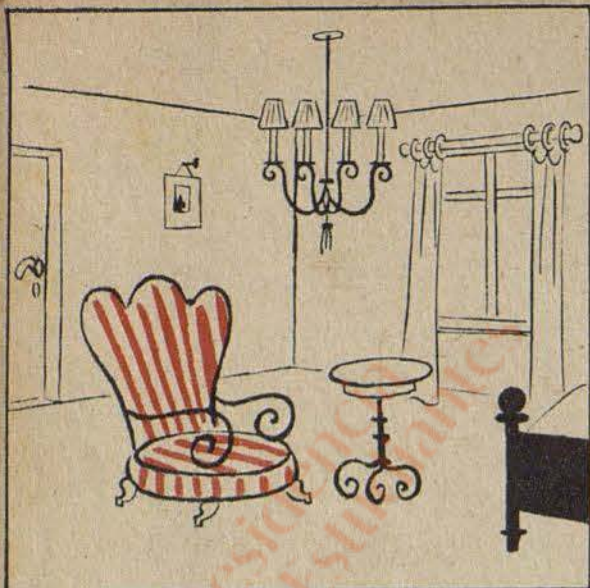
Les trois éléments du succès : l'Appareil Zeiss Ikon, l'Objectif Zeiss, les Films Zeiss Ikon.

Renseignements sur demande adressée aux Représentants de Zeiss Ikon A.G., Dresde :

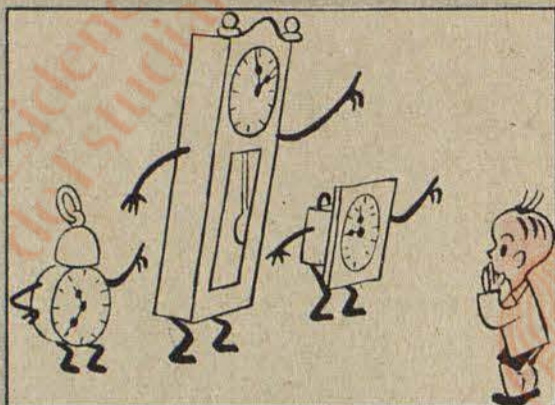
Pour la France : " Ikonta " S. A. R. L., 18-20, Rue du Faubourg-du-Temple, Paris XIe. — Pour la Suisse : Merk, Balnhofstr. 57 b, Zürich. — Pour la Belgique : H. Niéraad, 14, Rue Fraikin, Bruxelles-Schaerbeek.

L'ECOLE DU SOURIRE

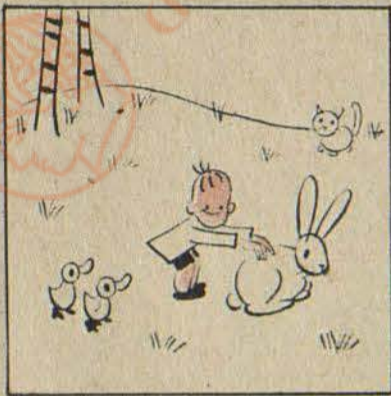
Le caricaturiste Horst v. Möllendorff



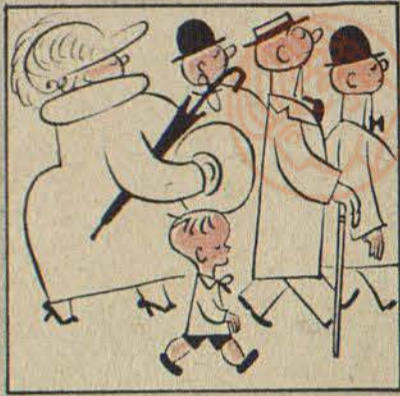
1. Devinez un peu comment j'ai pu entrer dans la chambre, sans passer par la porte, sans grimper par la fenêtre et sans abattre les murs ?



3. Ma gouvernante était l'exactitude personnifiée. C'est pour cette raison que, partout dans la maison, nous avions des horloges; mais toutes marquaient des heures différentes. Je devais faire attention, non seulement à toutes ces pendules, mais encore à la montre de mon père, à la montre du surveillant d'école et à la montre de la maîtresse de piano. J'avais toujours des ennuis à cause de l'heure



2. Quand j'étais petit, j'aimais les lapins, les chatons, les petits canards et bien d'autres petits animaux familiers



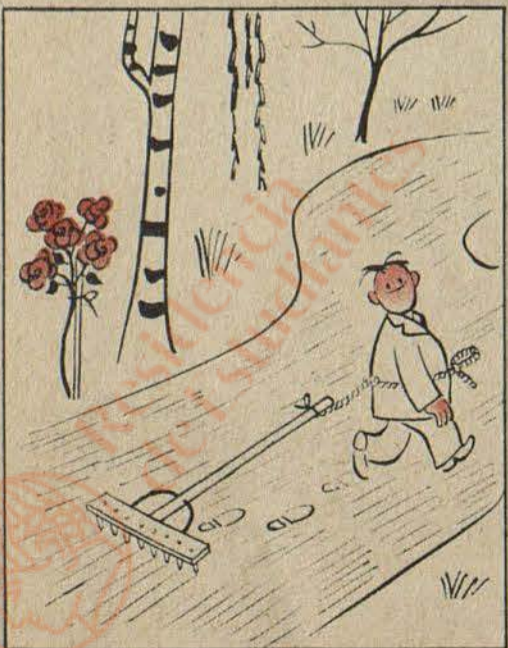
Les hommes ne me faisaient aucune impression



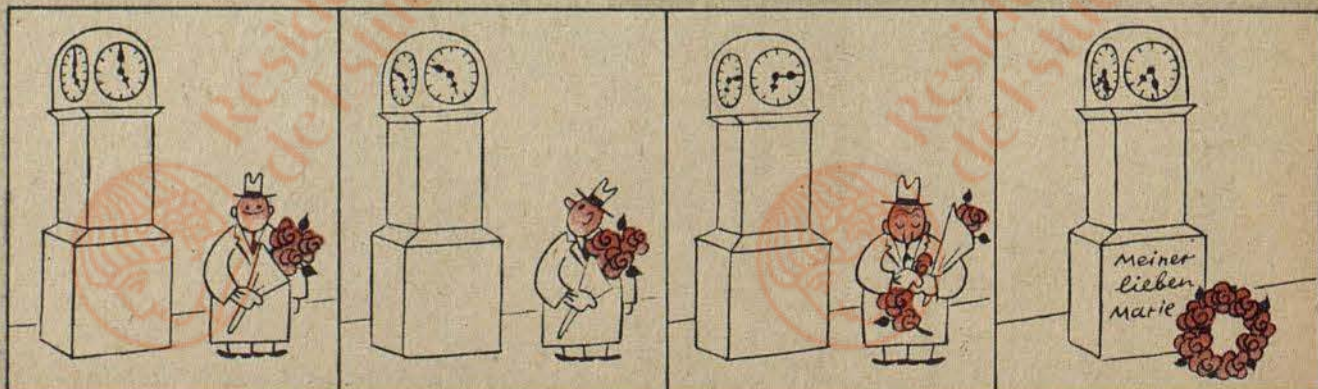
4. La vie sérieuse ne se laissait pas faire, et je devins la bête noire de la famille. Mais une bête, même noire, a besoin d'un gardien. Ce fut ainsi qu'on m'envoya chez maître Rösicke. C'était le jardinier du village. Il était aussi sacristain, garde champêtre peintre et veilleur de nuit



5. La nuit, j'accompagnais Rösicke dans ses tournées à travers le village. Et je fis mes premiers dessins à la lueur de sa lanterne de veilleur

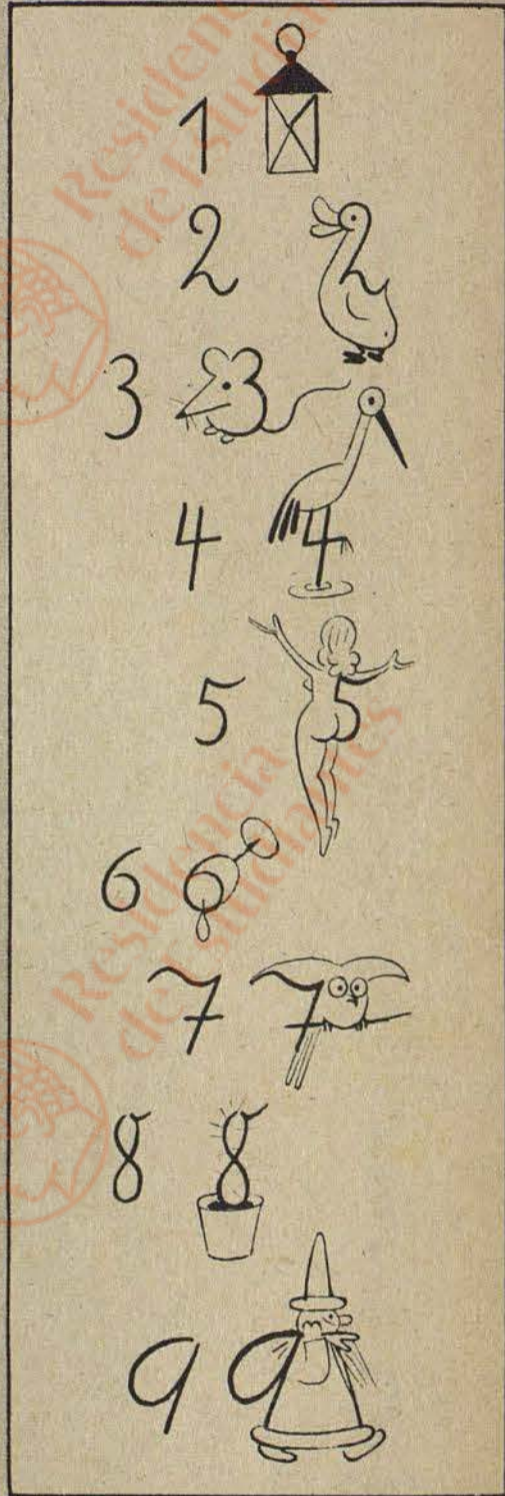


7. C'est quand j'étais apprenti-jardinier que mon esprit d'invention se fit jour pour la première fois. Je découvris comment, sans l'abîmer, on peut traverser une plate-bande fraîchement ratissée



8. Les roses que j'avais moi-même cultivées furent la cause de mon premier chagrin d'amour. Et c'est peut-être aux belles femmes que je dois d'être devenu humoriste

Pour terminer, je veux vous révéler que je vis le jour dans la chambre dont je fais mention plus haut, le 26 avril 1906. Chaque vie commence par une énigme, et reste une énigme



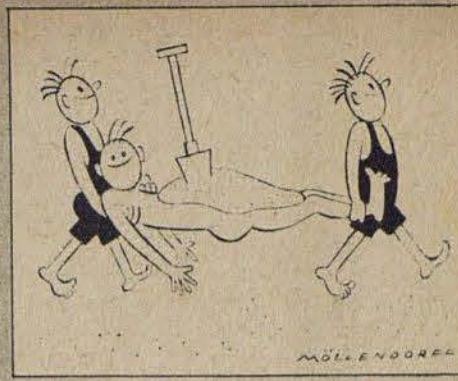
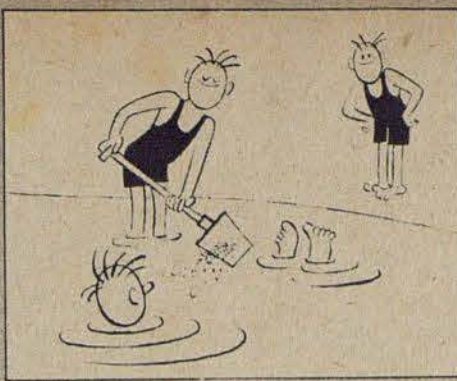
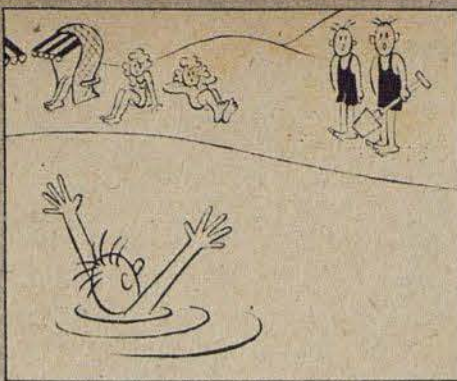
6. Rösicke savait dessiner sa lanterne, en prenant le chiffre 1 comme motif. Et je ne fus apaisé que le jour où je pus, moi aussi, enjoliver d'autres chiffres de cette façon-là

POUR improviser, il faut tout d'abord préparer. C'est un des secrets fondamentaux de la prestidigitacion... et celui des œuvres de Möllendorf. Notre humoriste improvise tout. Celui qui voit ses dessins pense immédiatement à saisir un crayon, et il essaye d'imiter le caricaturiste. Mais il doit bien vite convenir des difficultés d'un art si subtil.

Un grand magasin de Berlin, à l'occasion des fêtes de Noël, voulut, pour son rayon de jouets, faire fabriquer des poupées reproduisant les personnages de Möllendorf. Mais aucun modelleur ne put mettre sur le visage des petites créatures ce qui semblait le plus facile à imiter : le candide sourire d'ironie. Il fallut faire appel au dessinateur qui, en moins de rien, leur donna ce qui manquait. Attentivement, les sculpteurs de poupées le regardaient faire, cependant aucun d'eux ne fut capable d'imiter l'artiste.

L'art de ce maître attire à la fois grands et petits. Möllendorf a trouvé beaucoup d'imitateurs, mais aucun de ces apprentis n'a pu atteindre au talent de notre humoriste. Sa facture, un peu primitive, est basée sur l'observation précise de la nature. Ce sont les enfants qui arriveraient le mieux à plagier l'artiste. Ils ont l'intuition et un sens instinctif du charme. Ce sont deux qualités qui font généralement défaut à l'adulte. Celui-ci a dû les abandonner. C'est le tribut qu'il a payé au seuil de l'adolescence. La grâce et la simplicité, l'intuition et le rire instinctif, voilà ce qu'il est difficile aux grandes personnes de réaliser. C'est pourquoi les dessins de Möllendorf, si innocents en apparence, masquent le sérieux de la vie tout entière, les désirs ardents, les déceptions et les espoirs.

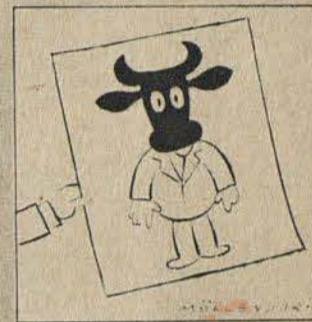
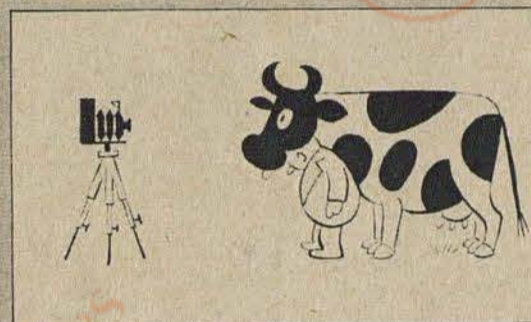
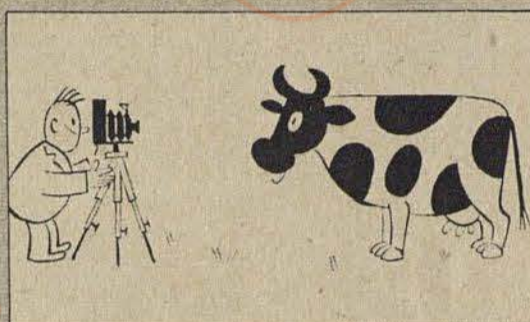
Pour obliger le rédacteur humoristique, Horst v. Möllendorf dessina, bien



Le caleçon de bain perdu



Un magicien au bal masqué

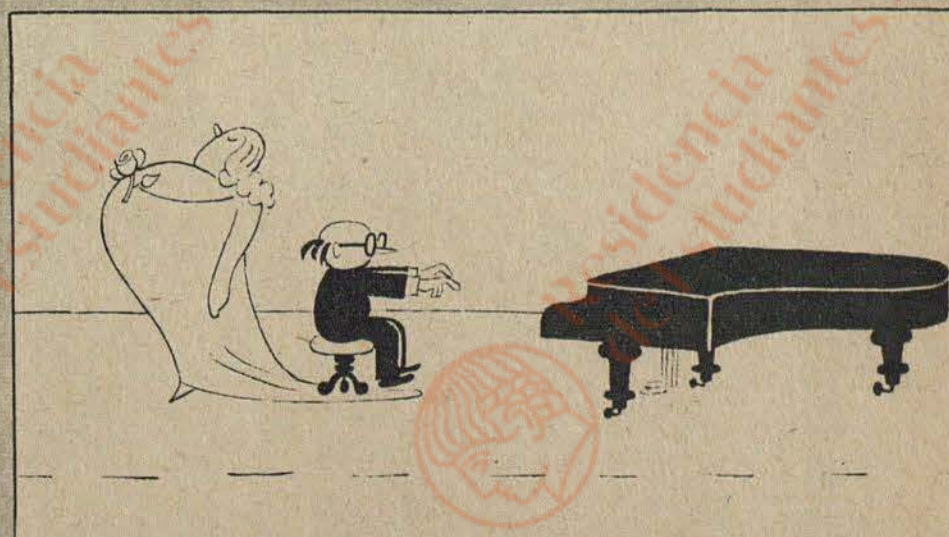
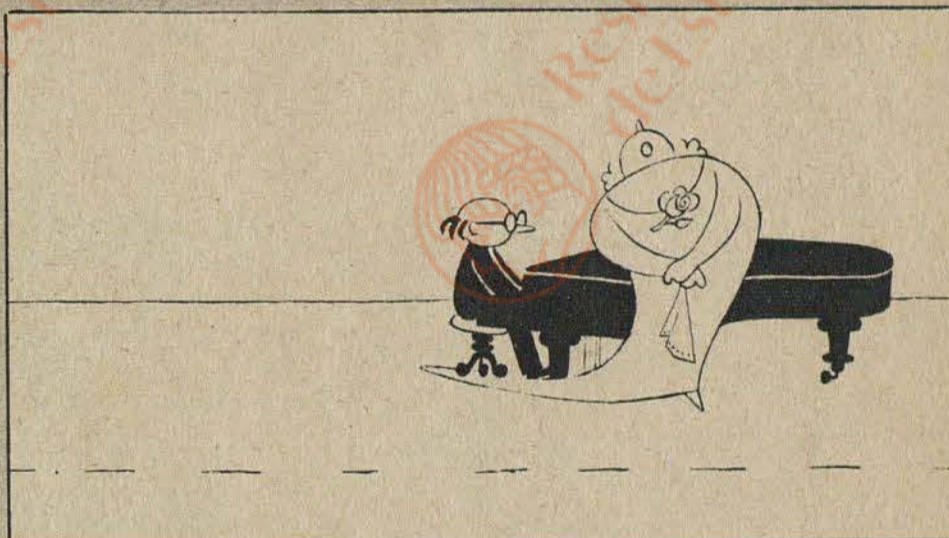
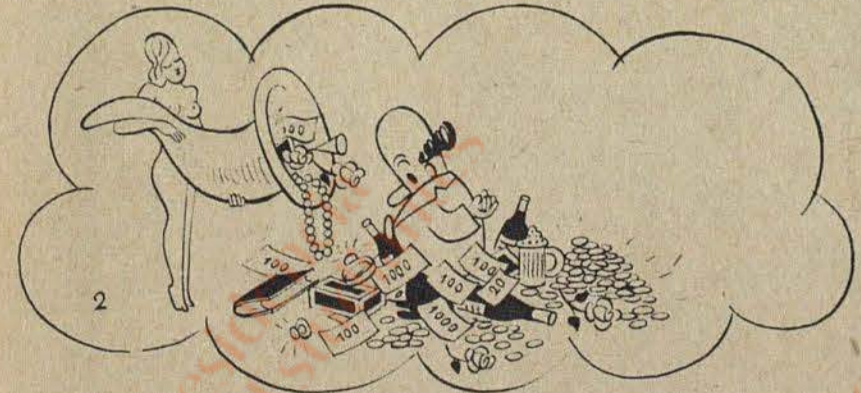
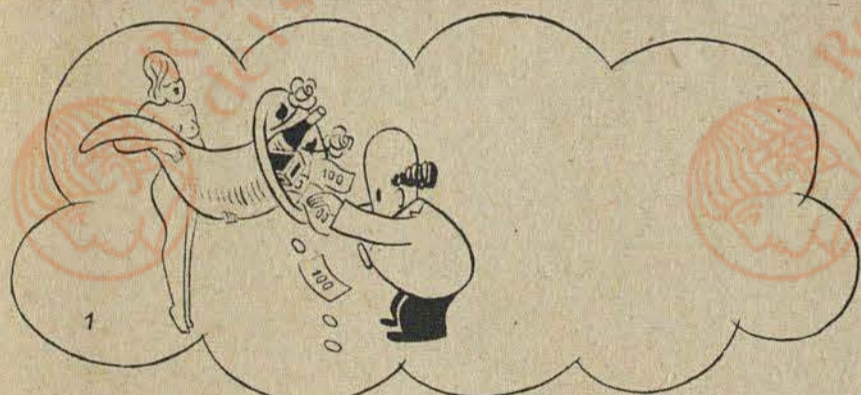


L'auto-portrait

à part de tous les autres, le personnage de « Faustchen ». Faustchen est, de ses créatures, la seule qui ne sourit jamais.

Le petit bonhomme garde toujours un sérieux imperturbable. Et d'un geste mélancolique, il accapare toutes les

meilleures choses d'ici-bas. C'est un dilettante de la vie, comme l'homme qui l'a créé.



« Faustchen » rêve de la déesse du bonheur

Final dans une salle de concerts
(Extraits du « Petit traité du sourire » Editions du Buchwerte-Verlag Lothar Blanvalet, Berlin)



« MAURICE »

chante :

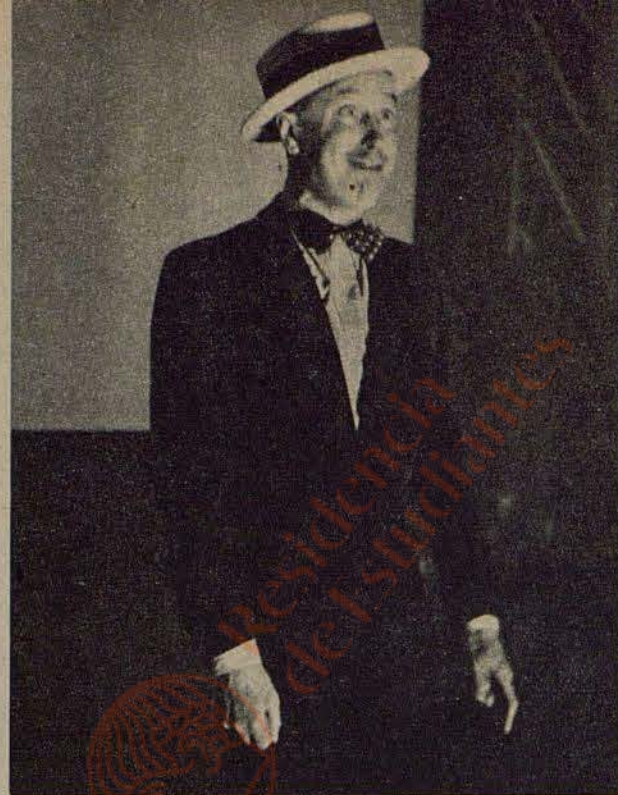
« Y'a d'la joie!... »

devant les prisonniers de guerre, dans le camp
qui, autrefois, fut le sien

« Y'A D'LA JOIE!... », la chanson célèbre, vient d'être chantée dans un camp de prisonniers, en Allemagne, pour la plus grande joie des soldats, et par Maurice Chevalier lui-même. Conduit par un médecin-major prisonnier de guerre, Maurice revoit, vingt-quatre ans après, les lieux où il fut interné après avoir été blessé, pendant la Grande Guerre

Clichés PK du correspondant de guerre Kind

SES CAMARADES FRANÇAIS, fous de joie font cercle autour de l'artiste pour le remercier. Maurice n'a pas seulement chanté; il a adressé quelques mots à ses « bleus », il leur a parlé de la patrie, de la patience qu'il a dû lui-même avoir, quand il partageait le sort qui les frappe



MAURICE AVAIT RESERVE UNE SURPRISE A SES COMPATRIOTES : il a créé au camp une nouvelle chanson. La mimique et les gestes dont l'artiste accompagne son nouveau succès, montrent que, chez lui, l'acteur et le chanteur vont de pair

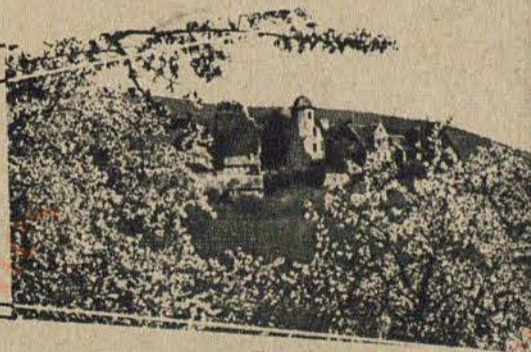
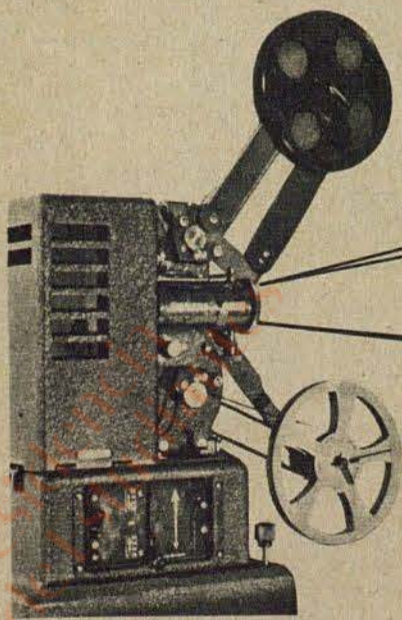


Si Goethe voyageait aujourd'hui

il placerait dans ses bagages, auprès de son carnet de croquis, un appareil cinématographique de format réduit. Goethe, de sa main, a exécuté plus de deux mille cinq cents esquisses, et, au cours de ses pérégrinations, il a constamment cherché à saisir et à fixer ce qui lui paraissait le plus caractéristique.

Aujourd'hui, le grand poète joindrait à ses croquis quelques films de petit format. Goethe savait toute la valeur de l'image en tant que moyen d'éducation et d'argumentation, en tant que souvenir documentaire. Cependant, à l'heure actuelle, bien peu de gens essayent de se faire, au moyen de la bande cinématographique étroite, une idée inoubliable de l'univers. Et pourtant, la Tobis a mis à la disposition de tous, des films de petit format qui permettent d'admirer le monde entier sans bouger de chez soi, de connaître la beauté de la terre, les mille aspects de la vie, les peuples de tous les pays, les monuments éternels de l'art, la physionomie des contrées lointaines et des nations étrangères. La Tobis présente dans d'innombrables bandes le spectacle le plus beau et le plus intéressant que le globe puisse offrir pour amuser et pour instruire. Aujourd'hui, vous serez dans les mers du Sud ; demain, à Florence ou à Rome, vous apprécierez les chefs-d'œuvre impérissables de Michel-Ange ; un autre jour vous survolerez l'Himalaya.

Les chefs-d'œuvre du cinématographe allemand ont été réalisés également en format réduit ; les films interprétés par Emil Jannings, Leni Riefenstahl, Hans Albers et bien d'autres vedettes allemandes vous feront apprécier la haute valeur artistique et l'ampleur de la nouvelle production allemande. Avec les films Tobis de format réduit, apprenez à connaître le monde et principalement l'Allemagne. Demandez les prospectus



TOBIS
degeto

TOBIS - DEGETO
SCHMALFILMABTEILUNG
BERLIN NW7, FRIEDRICHSTR. 100

Représentations générales :

pour la France : aux Etablissements Tobis-Degeto
10 Rue de Lubeck Paris. Téléphone Kléber 92 01

pour la Belgique : aux Etablissements SMALFILM N.V. BAETEN
142 Haantjeslei. Anvers. Téléphone 752 33

pour la Suisse : aux Etablissements Tobis-Filmverleih A.G. Section
Tobis-Degeto-Smallfilm Zurich. Talstraße 11. Téléphone : 78 890

Signal



Zarah Leander chante
devant les blessés allemands

La scène représente un concert
donné aux soldats; elle ser-
vit pour le nouveau film de
Ufa, le «Grand Amour»

Clichés: Ufa